

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DE
LITTÉRATURE WALLONNE



Société Anonyme * * *

H. VAILLANT-CARMANNE,
4, Place Saint-Michel, 4,
Liège. — 1926. * * *

Tome 60

Société de Littérature wallonne

Local : Université de Liège

Compte chèques postaux : n° 102927

Secrétariat :

J. HAUST, secrétaire, rue Fond-Pirette, 75, Liège ;
E. RENARD, secrétaire-adjoint, rue Pont-Simonis, 1,
Grievgnée.

Fondée en 1856, la S. L. W. a pour but de cultiver la littérature et la philologie wallonnes. Elle organise des concours annuels et publie les œuvres couronnées. Ses publications comprennent notamment un *Bulletin* (60 volumes), un *Annuaire* (31 vol.), un *Bulletin du Dictionnaire wallon* (14 vol.). Elle prépare de plus un *Dictionnaire* et un *Atlas linguistique* des parlers romans de la Belgique.

Tous ceux qui s'intéressent aux dialectes de la Wallonie sont invités à lui adresser des communications ou à s'inscrire au nombre de ses membres.

Pour faire partie de la Société et recevoir les publications de l'année, il suffit de s'inscrire au Secrétariat et de verser la cotisation annuelle de *membre affilié* (15 fr. ; étranger, 18 fr.) ou de *membre protecteur* (minimum 25 fr. ; étranger : 28 fr.).

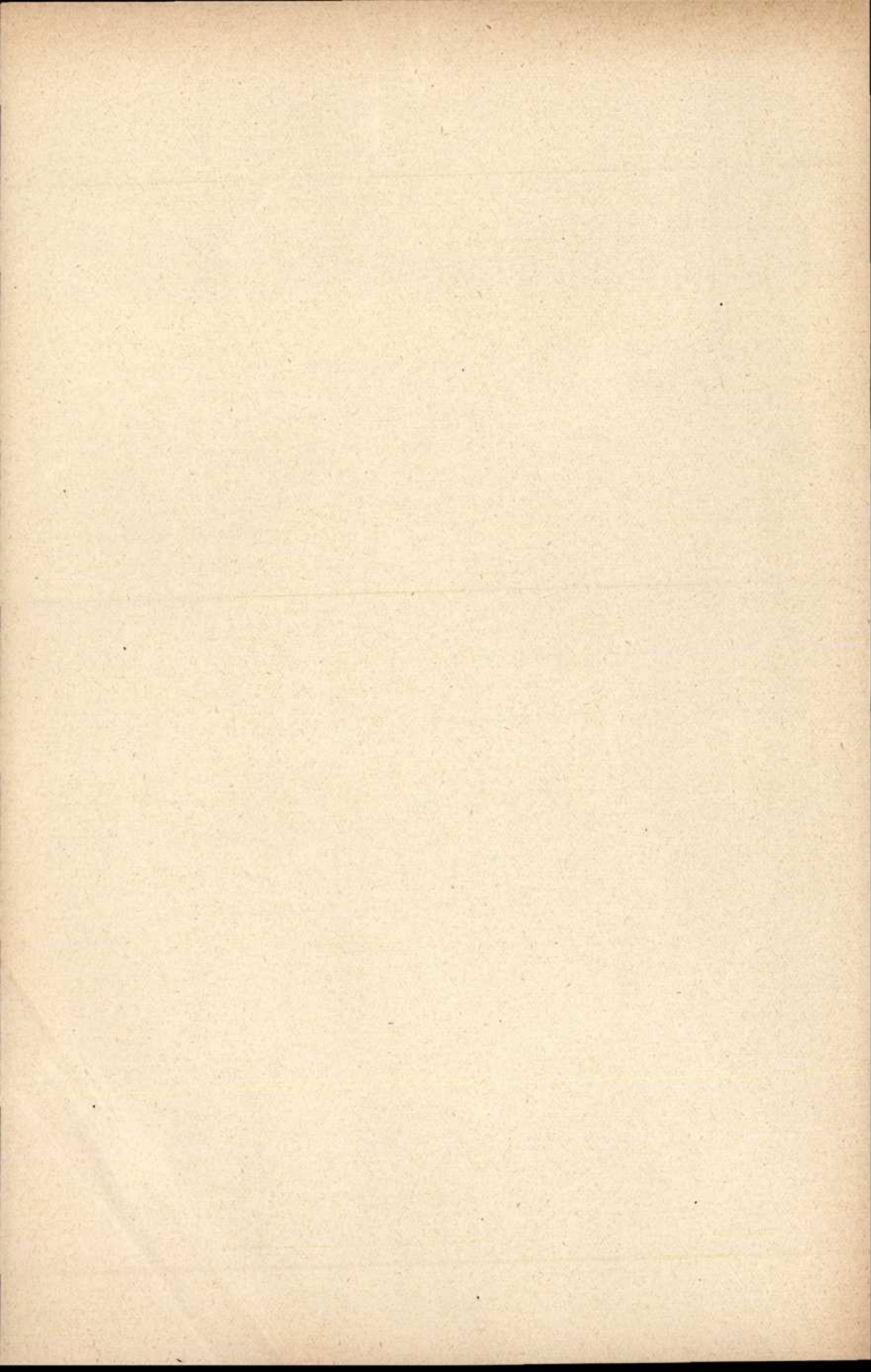
Octobre 1926.

BULLETIN

DE LA

Société de Littérature wallonne

TOME 60



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DE
LITTÉRATURE WALLONNE



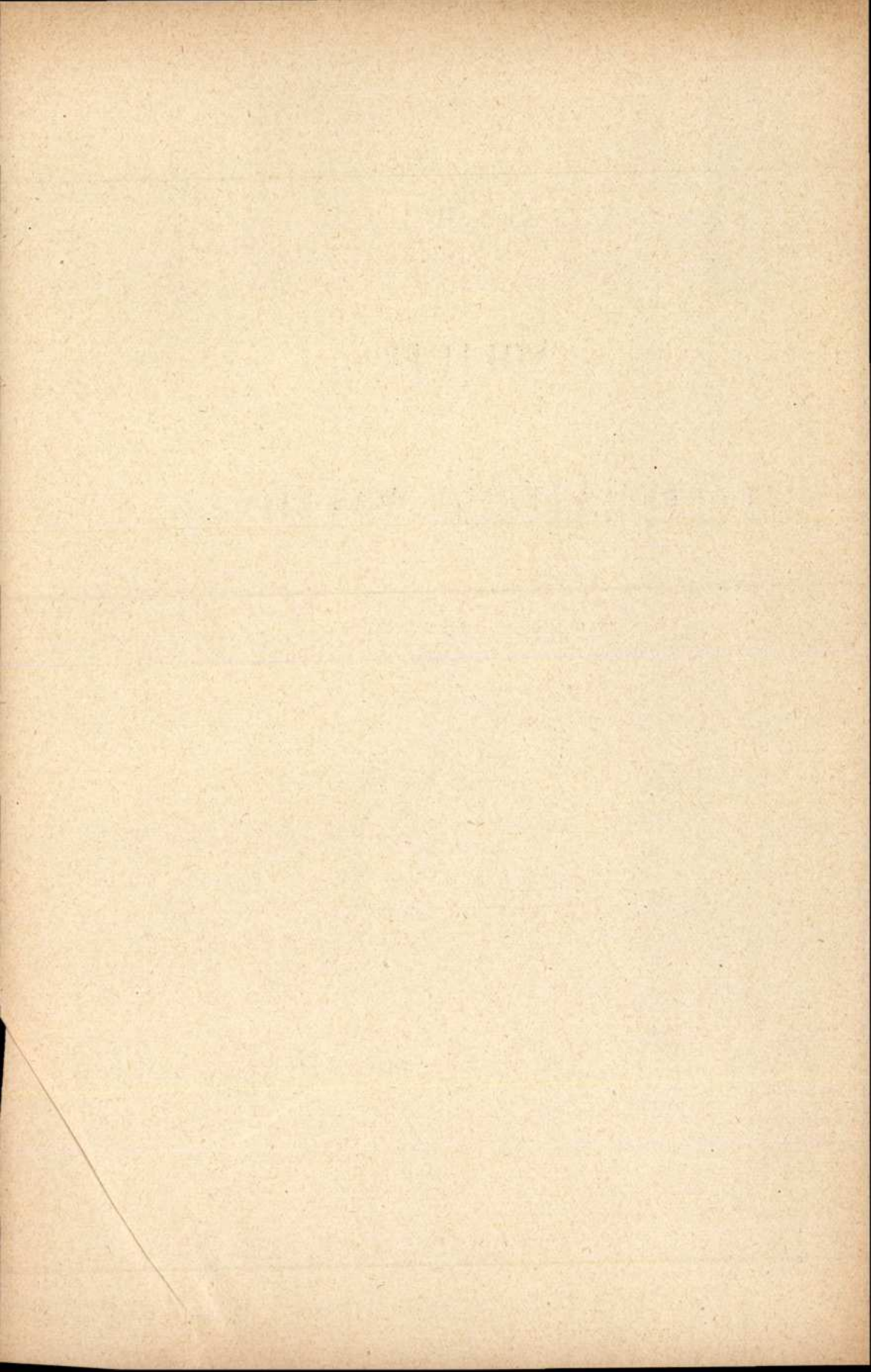
Société Anonyme * * *

H. VAILLANT-CARMANNE,

4, Place Saint-Michel, 4,

Liège. — 1926. * * * *

Tome 60



PIÈCE DRAMATIQUE EN UN ACTE

27^e CONCOURS DE 1920

RAPPORT

Des huit pièces présentées à ce concours, trois seulement nous ont paru dignes d'une distinction. Nous allons d'abord passer en revue celles que le jury estime insuffisantes et que nous devons nous contenter de classer dans les archives de la Société.

N^o 1, *Câse di Mèliye*, comédie mêlée de chants. Lorint èt Niniye sont mariés et ne s'entendent pas trop mal, bien que le mari, grand amateur de sport, laisse souvent seule sa femme au domicile conjugal. Aussi la couturière Lisa, par ses allusions à la conduite légère de la grande Mèliye, a-t-elle vite fait de jeter l'inquiétude dans l'âme prédisposée de l'épouse un peu délaissée. Pour comble de malheur, en fouillant le pardessus que son mari n'a pas mis pour sortir, Niniye trouve un billet de la dite Mèliye. Rentrée du mari, gros mots et voies de fait. Survient le Flamand Tchiqueboz, dont par mégarde Lorint avait emporté le pardessus. — C'est le classique quiproquo, avec la classique mauvaise langue, le classique billet saisi, la classique jalousie et même le classique Flamand ! L'art de l'auteur est tout rudimentaire, avec de naïfs monologues et des couplets à l'air vieillot, dont la pièce se passerait sans peine. Il n'y a qu'une scène assez joliment menée : c'est l'entretien de Lisa et de Niniye pendant l'essayage. Le reste, fond et forme, est banal.

N^o 2, *Canèmann*, opérette. Aline, censièrre et jeune veuve, doit se rencontrer avec le jeune Mimile chez la tante de celui-ci. S'étant mis en route avec son ami le vieux célibataire Colas, Mimile arrive trempé de pluie à la ferme d'Aline, où il demande à sécher leurs vêtements. Après diverses scènes prétendument plaisantes, où interviennent Trîne la servante et surtout le vacher Canèmann (encore un Flamand qui baragouine le wallon !), la censièrre paraît. Nos deux voyageurs s'enflamment pour elle et se la disputent, mais elle les renvoie dos à dos. — Est-ce là une opérette ? A coup sûr, c'est une pochade vulgaire et sans esprit, dont le titre même ne se justifie pas, Canèmann n'étant qu'un personnage accessoire, qui ne contribue en rien ni à nouer ni à dénouer l'action ; c'est tout au plus un élément de comique, mais combien usé et vieillot ! Une tentative d'opérette wallonne est en soi intéressante, mais il y faudrait plus de fond. L'opérette n'est pas nécessairement une charge ; elle ne se fait admettre au vrai public que par la fantaisie légère et la discrétion dans la mise en œuvre. Ici, tout est lourd et plat.

N^o 3, *Al puce qui danse*. L'auteur, dans son avant-propos, nous dit qu'il va tracer un tableau horrible des mœurs des bas-fonds et faire parler, en un langage d'une crudité inouïe, de misérables parias de la société. En réalité, c'est plutôt un tableau comique. Les personnages sont des logeurs et des buveurs à l'auberge de « La Puce qui danse » : un hôtelier fripon, un colporteur, un soulard anarchiste qui s'évertue à la grandiloquence française, une vieille troqueuse ; une ébauche d'arrangement galant pour la nuit, une ébauche d'amour plus pur entre deux jeunes gens ; un coup de couteau qui n'est qu'une égratignure. Cela vaut mieux d'ailleurs que les atrocités annoncées ; mais il aurait fallu, pour faire vivre devant nous ces miséreux, les engager dans un vrai drame, où la passion les aurait animés, « humanisés ». Ce qu'on voudrait aussi,

c'est qu'il se dégageât, de cette « étude de mœurs » une certaine moralité. Les auberges borgnes où nous conduisent Tolstoi et Gorki donnent au lecteur un malaise moral que l'on ne ressent pas ici. Pas un de ces personnages ne semble en dehors de sa sphère. Titine même, qui désire en sortir, semble ne le désirer que par gloriole. Son amoureux est nul : il eût été facile d'en faire le jeune homme qui recueille une fleur tombée sur le pavé. Enfin la langue de ces personnages n'a rien que de banal et le dialogue manque de truculence, de saveur et d'esprit. En somme, c'est une chose terne sous tous ses aspects.

N° 5, *Li vî tableau*, en dialecte namurois. Piécette à trois personnages, qu'on pourrait intituler « le dupeur dupé », comme pour l'Avocat Pathelin. — L'antiquaire Bastin ne s'encombre pas de scrupules. Son jeune concitoyen Chabot, artiste dramatique sans emploi et sans ressources, lui raconte qu'il ne possède plus qu'un vieux tableau de famille, dont le comte de Triboulet lui a présenté 50.000 francs, mais dont il ne voudrait à aucun prix se défaire. Flairant la bonne petite opération, Bastin le décide à déposer chez lui son chef-d'œuvre, — un Léonard de Vinci, ni plus ni moins ! — moyennant un prêt de 25.000 francs. Le tour est joué : le Vinci n'est qu'une croûte et Triboulet a servi de compère à Chabot. C'est la farce classique et banale ; mais encore pouvait-on la mettre à la scène wallonne avec quelque vie et quelque esprit. L'auteur, qui semble être un novice, ne nous a donné qu'une petite chose naïve, où il accumule les invraisemblances et les monologues. Il est étonnant, par exemple, que l'antiquaire ne connaisse pas mieux la valeur morale de Bastin, et qu'il ignore un Triboulet qui serait châtelain aux environs. Quelle idée aussi de choisir Léonard de Vinci comme auteur d'un tableau inconnu ! Léonard a fait si peu de tableaux qu'on ne peut guère lui en prêter d'inédits. Pas un mot d'ailleurs pour faire valoir l'authen-

ticité du tableau. A partir de la scène VII, les événements se précipitent un peu trop. Les deux fripons ne rusent pas, n'hésitent pas, ne marchandent pas. Ils ajoutent l'impudence à la duperie. C'est de la simplification pour un guignol plutôt que de la comédie.

N^o 7, *Pauves, mins ritches*. L'auteur est évidemment très content de sa belle antithèse ; mais elle est vraiment un peu énigmatique, et le commentaire « Pauvres d'argent mais riches d'honneur » semblera plutôt inattendu et banal à la fois. Notre dramaturge ne s'est guère mis l'imagination à la torture pour trouver l'affabulation de sa pièce ; il nous présente un censier Hubert qui ne pêche certes pas par excès de vraisemblance et de logique. Ce personnage trouve naturel que les voleurs qu'il soupçonne soient allés tout de go déposer à la caisse d'épargne le produit de leur larcin : autant le faire constater devant notaire par acte authentique ! Le spectateur le plus ingénu s'apercevra de la faiblesse de cette conception sur quoi repose la pièce entière. Et le couple soupçonné de vol se laisse mettre à la porte sans même réclamer le livret de caisse d'épargne qui lui appartient ! Le dialogue est assez vivant et la langue régulière, sans rien de saillant. D'autre part, la fin est tirée en longueur : le violent censier nous intéresse vraiment trop peu pour qu'il soit besoin de lui donner une leçon de morale aussi détaillée et appuyée. En somme, aucun mérite notable de fond ni de forme.

Venons-en aux pièces que nous jugeons dignes d'une distinction.

Le n^o 6, *L'ouy èl tièsse* est une petite fantaisie dramatique, assez agréable par la vivacité du dialogue, le mouvement des scènes, l'heureuse diversité des types : Houbêrt, le boutiquier peu scrupuleux, qui veut remettre son commerce et qui se croit fort habile en essayant de duper les amateurs (il répète

sans cesse qu'il a *l'ouy èl tièsse*, l'œil américain !) ; sa femme Dadite, nature droite et faible, qui proteste inlassablement d'un : *çoula n' mi va qu' tot djusse* ; Colas Hanôve, l'amateur un peu niais ; les deux frères Lapôrt, qui sont en brouille parce que le cadet veut se marier et quitter l'aîné. A l'insu l'un de l'autre, les deux frères se disputent le commerce à reprendre ; puis, se trouvant en présence, ils s'irritent, s'attendrissent et se réconcilient au grand désappointement de Houbêrt, qui voit piteusement échouer sa tactique malhonnête. L'ensemble offre assez d'agrément et mérite une mention honorable.

N° 8, *Dji m' va marier*. Ritchâ, qui a une fille à placer, conseille vivement le mariage à son ami Colas Boncoûr, rentier et quinquagénaire ; mais ce dernier répugne au conjungo : il vit si heureux, entouré des soins de sa jeune servante Titine, dont il vante l'honnêteté et les perfections ! Au cours d'une conversation, Ritchâ parie avec Boncoûr que si, par plaisanterie, il annonçait confidentiellement à sa servante qu'il va se marier, celle-ci irait tout de suite le raconter dans le village, et en effet tout le monde sait bientôt la nouvelle... répandue par Ritchâ. Mais le malin est pris à son propre piège, car Titine aime son maître, qui la paie de retour. Est-il besoin de dire qu'après des péripéties diverses et de plaisants malentendus, ils se marieront, au grand dépit de Ritchâ et aussi de Bèbêrt, neveu et rival de Boncoûr, mais qui n'est qu'un niais. — Il y a beaucoup de bon dans cette petite pièce ; elle est vivante et bien menée ; les personnages, principaux comme secondaires, sont bien posés et bien maniés ; le dialogue est excellent, plein de vie et de naturel ; la langue ne l'est pas moins, à part toutefois un étrange abus de termes abstraits à peine wallonisés. Nous proposons d'accorder au n° 8 un troisième prix (sans impression).

Reste le n° 4, *Mi feume lét*. Il y a quelque chose de peu ordinaire dans la conception de cette pièce. L'auteur a observé

d'un regard profond un mal assez répandu dans les classes populaires et qui, ravageant les imaginations faibles et complaisantes, sème la désunion dans les ménages. Entraînées par toutes les folies des romans de cape et d'épée, prenant pour histoire véridique ces grands gestes fous, ces sentiments forcés et hors nature, de pauvres femmes oublient les réalités de la vie, leurs devoirs d'épouse et de ménagère. Le brave petit employé Lakaye, rentrant chez lui après sa journée de labeur, trouve sa femme plongée dans les romans qui traînent sur tous les meubles : le souper n'est pas prêt, le feu est éteint, la poussière couvre tout. Il a essayé de tous les moyens pour remédier au mal ; il se brouille avec un ami qui le trouve injuste à l'égard de sa femme ; il se plaint sur un ton de plaisanterie qui dissimule mal sa douleur et son désespoir. Enfin, à la suite d'une vive alerte, il croit que sa femme se corrige ; il lui adresse des paroles de douceur et de tendresse... Hélas ! elle s'est remise à lire ses stupides romans ! Alors le pauvre diable éclate en sanglots. C'est poignant ! — On peut reprocher à cette pièce son manque d'action et d'intrigue ; ce n'est guère qu'une situation largement étalée, mais c'est fait avec art, dans un dialogue rapide et serré. Il y a de la vérité et de la douleur humaines dans cette esquisse, qui constitue en wallon une tentative originale. Nous lui accordons un deuxième prix (avec impression).

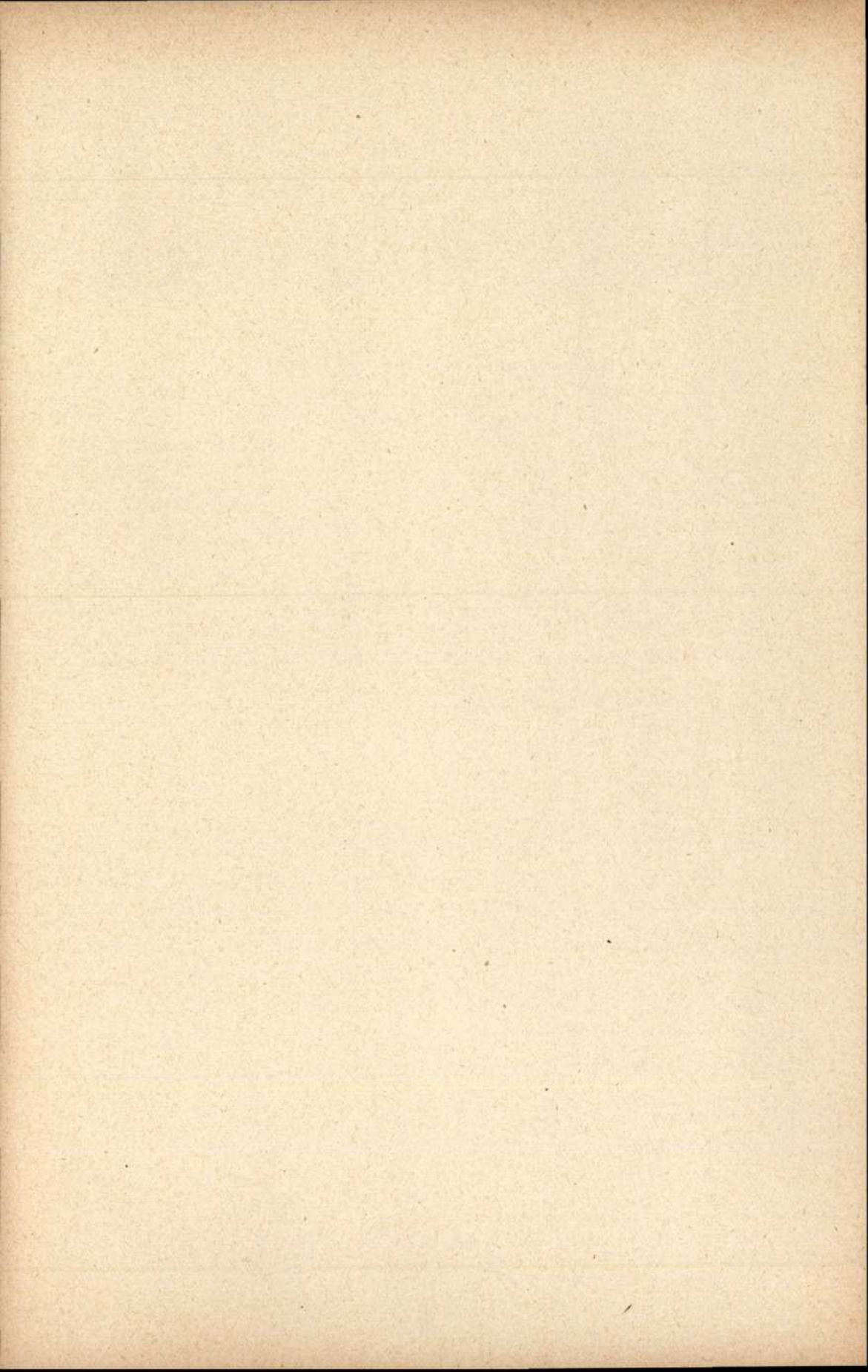
En somme, ce concours, sans apporter une œuvre de première valeur, nous donne des résultats satisfaisants.

Les membres du jury,

Auguste DOUTREPONT	Oscar PECQUEUR,
Jules FELLER,	Jean ROGER,
Olympe GILBART,	Henri SIMON,
Jean HAUST, rapporteur.	

La Société, dans sa séance de mai 1922, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés, joints aux pièces distinguées, a fait connaître que M. Henri CAMAL, d'Oupeye, est l'auteur du n° 8, *Dji m' va marier* ; M. Auguste BRIXKO, de Chénée, celui du n° 4, *Mi feume lét* ; et M. Louis TILKIN, de Liège, celui du n° 6, *L'ouy èl tièsse*.

Les autres billets cachetés ont été détruits séance tenante.



MI FEUME LÊT

Comèdèye d'in-ake

PAR

AUGUSTE BRIKCO

DEUXIÈME PRIX

aux Concours de la *Société de Littérature wallonne*
(1920).

PÈRSONÈDJES

DJÔSÈF, èployî.....	33 ans
MÊLIYE, si feume.....	30 ans
TCHÂLE, camaråde	38 à 40 ans
LOUWIS RAW'HÎ.....	24 ans

Li sinne, c'est l' plèce la qu'on s' tint èmon dès-ovris.

Lès meûbes sont d' bon gos', mins mæssis èt tchèrdjîs d' lîves, di cès pouyeûs lîves a trinte-deûs çans' èt d'mèye, qu'on va lower èmon l' « bouquiniste ». Enn' a tot costé, so lès-aptwis d' finièsses, so l' djivâ, so l' tâve..

Treûs tchèvîres, ine tâve, in-ârmâ, ine sitoûve a pot, on porte-mantô ; djondant d' l'ouh, on sèyè avou d' l'êwe po beûre, quéques tâvlès às meûrs. Nin roûvî treûs bilèts d' vint francs.

Djôsêf è-st-on galiârd prôp'mint moussi, c'è-st-on p'tit èployî.

Méliye : nèglidjèye, dispingnèye, a l'air d'ine warmaye.

Tchâle : moussi neûr, ni bâbe, ni mustatche. Tièsse a l' « ârtisse ».

Louwis : grand, l'air bâbô, pwète dès bèriques.

MI FEUME LÊT

Comèdèye d'in-ake

Qwand c'est qu'on live li teûle, Mèliye èst drèssèye, on pî so l' bwèrd di i stouïve; èle lèt on live qu'èl fait tchoûler a lavasse. Après on tîmps, èle rihoûbe sès-ouïy avou s' vantrin. Djôsèf inteûre.

Sinne I

DJÔSÈF, MÈLIYE

DJÔSÈF. — Bone nut', bone nut' ! (*Après-avu loukî s' feume*)
Qu'ave don qu' vos tchoûlez ?

MÈLIYE. — Taihîz-v', alez ! pôve valèt, don ! pôve valèt vormint !

DJÔSÈF (*come a lu-minme*). — I va pus mâ a m' sorodje. (*Haut*)
È-st-i mwért, mûtwèt ? (*Mèliye, qui toûne lès rins a Djôsèf, wèstèye li live so l' djîvâ. Djôsèf n'a nin vèyou l' djèsse*).

MÈLIYE (*tchoûlant todî*). — O ! nèni, èdon, qui n'èst nin mwért,
d'abôrd qui dji v' di qu' s'a côpé l' linwe !

DJÔSÈF (*èware*). — I s'a côpé l' linwe ? il èsteût-st-èl five, sûr'-
mint ?

MÈLIYE. — Sûr'mint !

DJÔSÈF. — Kimint s'a-t-i fait don, çoula ?

MÈLIYE (*tchoûlant todî*). — On... on l'a v'nou... qwèri... po l' rèsse-
rer èl prîhon... èt i s'a côpé l' linwe po... po n' nin trayi s' crapôde.

DJÔSÈF. — Dji n'è sé rin : ou bin dji d'vin sot, ou bin c'èst vos
qui v' trouêble ! Mi sorodje Louwis è-st-èl pote ? èt i s'a hagnî...

MÈLIYE (*hagnante*). — Quî èst-ce qui v' djâse di m' fré don,
ènocint ?

DJÔSÈF. — Bin ! d' qui djâsez-v' don ainsi ?

MÈLÎYE. — Pa ! di Gauthier d'Aulnay èdon ! Di qui sèrèût-ce ?

DJÔSÈF. — Gauthier ! dj'enn' a mây oyou djâser mi, d' cila !

MÈLÎYE. — O ! mins vos ! on l' sét bin èdon ! qui k'nohrîz-ve ?

DJÔSÈF. — Ci n'èst nin rèsponde, çoula ! wice dimeûre-t-i, djo ?

MÈLÎYE. — Qui sé-dj' don mi ? vos pinsez sûr'mint qu' dji knoh tot l' monde, vos !

DJÔSÈF (*s'achît*). — Dj'a co vèyou dès droles di djins, mins dji n'a todi sûr mây vèyou nole tchoûler a pihe, po 'ne saqui qu'on n' kinoh ni d'Ève ni d'Adam.

MÈLÎYE (*riprind s' live*). — Djans, c'est bon, lèyîz-m' lère, lèyîz-m' lère vormint ! Si vos-avîz léhou Buridan, vos l' kinoh'rîz come mi.

DJÔSÈF. — Ohoû ! c'est Buridan qu'è-st-a l'afiche, parèt, oûy ? (*Sospirant*) Anfin !

MÈLÎYE (*tapant s' live so l' tâve*). — Anfin ! Qwè anfin ? Qui volez-v' dire avou çoula ? A-t-i co 'ne sôr ou l' aute qui v' djîn-ne, mâ d' vinte ?

DJÔSÈF. — Bin, qwand dji di anfin, çoula vout dire qui l' manèdje èt Buridan...

MÈLÎYE (*côpant*). — D'abôrd qui djèl faî m' manèdje, vos n'avez djusse rin a dire.

DJÔSÈF. — Awè dê ! vos-avez raison, vos-avez sèt' cints quatre-vint sèt' fèyes raison, v' di-dje !

MÈLÎYE (*hagnante*). — C'est bon !

DJÔSÈF (*si live*). — Vos-avez dit : « D'abôrd qui dji faî m' manèdje ». Voyons voir ! (*I va passer s' deût so l' tâblète di li tch'mînêye*).

MÈLÎYE. — Awè ! Djans ! qwèrez-m' dèdja misère, savez ! Mon Diu ! qui dj' so mâlureûse !

DJÔSÈF (*bonemint*). — O ! Vos m' l'avez dèdja tant dit dès côps ! C'è-st-anoyeûs, i m' va co faleûr vis-èspliquer qu' c'est d' vosse fâte.

MÈLÎYE. — C'est bon, vos m'ambêtez !

DJÔSÈF. — Èt mi qui voléve djustumint v' dire qui dj' voreû bin soper, mins dè moumint qu' dji v's-ambête... (*Mèlîye va a l'ârmâ, sètche li pan èt l' bouûre èt on bokèt d' neûre tripe, èle s'apon-tèye a fé dès tâtes*).

DJÔSÈF. — C'est curieûs !

MÈLÎYE. — Qu'a-t-i co ?

DJÔSÈF. — Dji n' sé rin d' mèyeû qu' dès tâtes èt dèl tripe, èt portant... (*Mèlîye èl rilouke*) èt portant l' diâle ni m' f'reût nin magnî çoula asteûre. N'avez-v' nin fait a soper ?

MÈLÎYE (*ak'sègnant lès tâtes èt l' tripe*). — A soper ! Èt çoula, qu'est-ce qui c'est ?

DJÔSÈF. — Pa ! dji m' dihéve qu'inte deûs pâdjes di Buridan, vos-avîz tél'fèye tûzé a cûre quéquès cromptîres.

MÈLÎYE (*mèt' lès cromptîres so l' feû*). — Si vos vèyîz foû d' vos-ouy, vos veûrîz bin qui dji lès mèt' so l' feû.

DJÔSÈF. — A sîh eûres èt d'mèye, çoula n' va nin mâ. Riprindez co 'ne gote vosse live, djans !

MÈLÎYE. — C'est todi in-minme bin mâlureûs qui dji n' pôye lère cinq' minutes sins qu' çoula v' djinne !

DJÔSÈF. — Riprindez vosse live, djans ! Buridan v' rawâde !

MÈLÎYE. — C'est bon ! vos m'ambêtez !

DJÔSÈF. — I n'a nin l' tîmps, Buridan ! ci n'est nin come mi, qu'a bin l' tîmps dè rawârdèr m' soper.

MÈLÎYE. — Vos l'ârez, vosse soper ! n' direût-on nin asteûre !

DJÔSÈF. — Awè ! Vès sèt-eûres èt d'mèye, dih eûres mons l' qwârt la, qwand l' faim sèrè passèye.

MÈLÎYE. — C'est bon, vos m'ambêtez !

DJÔSÈF. — C'est curieûs !

MÈLÎYE. — Qu'a-t-i co ?

DJÔSÈF. — Fez-v' atinchon come vos v' repêtez dispôy on p'tit tims ? (*Ak'sègnant s' front*) Mâva sène, savez, çoula !

MÈLÎYE. — O ! mins djèl sé bin dê, qu' vos m' f'riz vol'ti passer po 'ne sote ! Dji sé bin çou qu' dji faî, savez, tél'fèye !

DJÔSÈF. — C'est curieûs.

MÈLÎYE. — Ci n'est nin vrêy mutwèt ? dji so 'ne bièsse, parèt ?

DJÔSÈF. — C'est curieûs ! Mi feume sét bin çou qu'èle faît, mins èle rouvèye tos lès djoûs dè r'bouwer m' blanc sârot.

MÈLÎYE. — Awè, djans ! c'est bon ! vos m'ambêtez !

DJÔSÈF. — Dji v's-ambêt'rè co pus qwand vos sârez... D'abôrd, il èst djusse dè dire qui, si m' feume aveût rouvî dè r'bouwer m' sârot, èle aveût léhou d'ine trake « l' Impossible amour » et « Monte-Christo ».

MÈLÎYE. — Ci n'est nin vrêy !

DJÔSÈF. — Èt mi, fâte dè poleûr warandi mès hârs, dj'a fait 'ne grande tètche d'ôle so m' pal'tot.

MÈLÎYE (*s'aprepèye rad'mint*). — O ! mon Diu ! pô vèyî çoula, pô vèyî çoula vormint ! Awè dê ! so s' bon pal'tot, qu'i n'a qu' cila !

DJÔSÈF. — Fâte d'aveûr mi sârot, èt dj' n'a qu' cila nin pus.

MÈLÎYE. — Kimint avez-v' co faît vosse compte don, bouhî ?

DJÔSÈF. — O ! c'est tot simpe, alez !

MÈLÎYE. — C'est tofér tot simpe avou vos !

DJÔSÈF. — Si simpe ! si simpe ! Mâdjinez-v' qui dj'a d'vou aler avou l'ind'jénieûr vèyî 'ne machine è l'ouhène. I n'aveût nin moyin dè dire a l'ind'jénieûr : « Mossieu ! je n'y vais pas, ma femme a oublié de r'bouwer ma surale ». Dji m'âreû faît r'claper.

MÈLÎYE. — I n' s'a nin mahuré, lu ; vos vèyez bin, èstroupî !

DJÔSÈF. — Il aveût 'ne grande bloûse, lu, nosse dame ; on l' ribowe.

MÈLÎYE. — Il a 'ne chèrvante, lu, moncheû ; n'èl rouvîz nin.

DJÔSÈF. — Dj'a 'ne feume, mi, s'il a 'ne chèrvante ; c'est tot simpe.

MÈLÎYE (*li broke câzi âs-otîy*). — Ça fait qu' dji so vosse chèrvante, ainsi !

DJÔSÈF. — Ni v's-èmontez nin, nosse dame ; nos n'estans nin ritches dê, nos-autes ; i-n-a trinte ans qu' vos-èstèz â monde, èt nn'a swèssante qui vos d'vrîz avu compris qui l' ci qui n'est nin ritche fait sès-afaires lu-minme.

MÈLÎYE. — Avou l' posse qui vos-avez, si v' n'estîz nin in-ènocint, vos d'vrîz wangnî aute tchwè qu' vos n' fez ; on poreût prinde ine djint ; mins vola ! Moncheû n' va nin pus long qu'on nèl boutte, dê, lu !

DJÔSÈF. — Tin ! c'est curieûs.

MÈLÎYE. — Çoula v's-èware ?

DJÔSÈF. — On pô ! L'aute djoû, vos d'hîz qu' dji n' wangnîve nin mès çans'. (*Djôsèf rilouke po d'zos air, tot fant 'ne clignète, li pôve Mèliye tote pètêye di s' vèyi mète â pî dè meûr ; mins, come totes lès feumes qui s'ont mètou è leû twért, èle potche d'on côp so 'ne aute cohe*).

MÈLÎYE. — Gisèle d'Angoulême aveût todi bin raison dè dire divins « Belle Epée » qui tos lès-omes si ravizèt ! Fez vosse manèdje si bin qu' voz polez. Awè ! I trouv'ront todi a r'dîre. À ! mon Diu !

DJÔSÈF. — Gisèle d'Angoulême n'a todi sûr mây trové dè pādjes dè « Fils du Forçat » èl vète djote.

MÈLÎYE. — Èle n'èsteût nin bone, parèt, l' vète djote ? qui li mâquève-t-i don, dihez ? Dè troufes ?

DJÔSÈF. — Kimint don ! On s'enn' eûhe magnî mwért ; èlle aveût... dji n' sé qwè, la, come si vos dirîz li fin gos' dès mæssis deûts d'a tot l' monde... O ! c'èsteût bon !

MÈLIYE. — Ci n'est nin vrêy ! dihez don, dji couh'nêye prôprumint, savez, mi ! D'abôrd c'èsteût dèl rodje djote : vos vèyez bin qu' vos-avez co bouârdé ! Aha !

DJÔSÈF. — A propôs, n' rouvîz nin l' feû, èdon !

MÈLIYE. — C'est bon ! vos m'ambêtez !

DJÔSÈF. — C'est curieûs !

MÈLIYE (*imitant Djôsêf*). — C'est curieûs ! Qwand vos dîrez 'ne saqwè d' sùti, c'èl sèrè co pus... curieûs !

DJÔSÈF. — C'est curieûs ! I-n-a... vèyans on pô... vola vint'-cinq' minutes qui vos n'âyîhe léhou.

MÈLIYE (*riprind s' live*). — Aléz-â diâle ! (*Djôsêf va po beûre on côp d'êwe ; i sètche « Fille de roi » joû dè sèyê ; li live pihe l'êwe po tos sès joyous. I l'a è s' main qwand Tchâle inteûre.*)

Sinne II

DJÔSÈF, MÈLIYE, TCHÂLE

TCHÂLE (*intranst*). — Bone nut' !

DJÔSÈF. — Ès-se la, vî ?

MÈLIYE. — Tchâle.

TCHÂLE. — Qui fais-se co la don, twè ?

DJÔSÈF (*qui rèy*). — Pa ! i-n-a « Fille de roi » qui s'antrainne po lès fièsses di natâcion, chal è sèyê al bone êwe. Ti t' rèyreûs malâde dè chal, dès côps qu'i-n-a !

TCHÂLE. — I t' fât vormint pô d' tchwè po t' fé rire !

DJÔSÈF. — Awè, dj' sé bin ; mins, come dit l'ôte, i-n-a d' cès-

afaires la qu' t'as-st-al tchûse d'ennè rîre ou d'ennè tchoûler, èt, mi, dji rêy, parèt ; dj'ainme mîs çoula.

TCHÂLE. — Ba ! on l'âre fait toumer è sèyè sins l' voleûr ; ci n'èst rin d' çoula.

MÈLÎYE. — O mins ! c'èst qu'i s' compte fwért malin, savez, Tchâle !

DJÔSÈF. — Bin, on fait si p'tit possibe la, mèrci tot l' minme !
(*I tape li live tot frêhe so l' tâve, a costé d' Mèlîye qui potche è haut*).

MÈLÎYE. — Bin, vos div'nez sot, sûr'mint ! on veût bin qui ç' n'èst nin vos qui nètèye !

DJÔSÈF. — Ci n'èst qui d' l'êwe, çoula n' fait nin tètche ; qui dè contraire. (*Mèlîye rihoûbe li tâve èt l' dishale po-z-ècombrer 'ne tchèyîre di lîves*).

DJÔSÈF (*a Tchâle*). — Achî-t' don. (*Tchâle si vout achîr, mins i s' mèt' li cou so lès lîves qui s' sitâret. Mèlîye lès ramasse èt n' sèt wice lès mète ; èle si r'mèt' a lère*).

TCHÂLE. — Qué novèle, è-st-on prêt' ?

DJÔSÈF. — Lè-m' soper, todi !

TCHÂLE. — Ti n'as nin co sopé ? A qwè as-se co passé t' tîmps don ?

MÈLÎYE. — I-n-a bin longtîmps qu'i l'âreût fait, s'i l'aveût volou.

DJÔSÈF (*a Tchâle*). — Hoûte bin, sés-se !

MÈLÎYE. — Hoûte bin ! Hoûte bin ! Si vos n'avîz nin co l' diâle è cwér èt si vos n' m'avîz nin fait mète lès crompires so l' feû a sèt-eûres passé, vos-ârîz magnî qu'a-t-i tot ! Mins moncheû n' vout nin dèl nèûre tripe on djoû in passant, èdon, lu !

DJÔSÈF (*lès-oûy â cîr, lès mains djondowes*). — Ine fèye in passant !...

TCHÂLE (*djin-nê*). — Bin awè, mins...

DJÔSÈF. — Nèni, ç' n'est nin çoula, kinoh-tu bin Gauthier d'Aulnay, twè ?

TCHÂLE. — Quí ?

DJÔSÈF. — Gauthier d'Aulnay... Pa ! Gauthier, la !...

TCHÂLE. — Dji nèl kinoh ; qu'a-t-i fait cila ?

MÈLIYE. — Houûtez bin come c'est sùti, çou qu'i va dire.

DJÔSÈF. — I s'a hagnî l'orèye djus, l' pôve ví Gauthier ! Awè, valèt, èt dji n'a nin sopé, mi, avou tot çoula !

MÈLIYE. — Qui v's-aveû-dj' dit ?

TCHÂLE. — N'ès-se nin on p'tit pô sot, twè, valèt ?

DJÔSÈF. — Nèni ; mins, si lès p'tits pourcès ni m' magnèt nin avâ lès vôyes, dji n' tâdj'rè wêre a l' div'ni, sés-se ?

MÈLIYE. — O ! nèni !

DJÔSÈF. — Il èst djusse dè dire qui m' feume mi done on p'tit còp d' main po-z-î av'ni, sés-sé ! Don, po 'nnè riv'ni a Gauthier, i fât t' dire qui ç' canâri la s'a mètou èn-on laid cas avou dji n' sé pus qué pwissant signeûr, veûs-se ! (*Tchâle si dit qu' po l' pus sûr Djôsèf divint sot ; i fât dès-oûy come dès sarlêtes*). On t' l'a tchoûkî èl pote reût-a-bale, èt i s'a hagnî è l'oûy, dji n' ti sé pus poqwè. Èt, come mi feume kinoh tote ciste avinteûre la, èt qu'èle voreût bin saveûr çou qu'enn'ad'vinrè... (*I mosteûre a Tchâle li live qui Mèliye lét, cisse-chal trêfêlè d'esse mâle, èle li toûne li cou rad'mint*).

TCHÂLE. — È-bin ?

DJÔSÈF. — I-n-a qu'èle a passé s' tims a lère èt qu'èle a rouûvi di m' fé a soper, vola ! (*I rèy. Mèliye li tape ine cope d'oûy a l' jé moussi si pis è tère*).

TCHÂLE (*riyant*). — O ! m' cowe ! ci n'est qu' çoula ? Dji m' di-mandève çou qui t' prindève, mi ! (*Djôsèf s'aprepèye di l'ârmâ po prinde si pîpe ; so l' tims qu'i nah'tèye è ridant après 'ne pleume po nêti s' touwê, Tchâle qu'è-st-achou al tâve joyetèye on live ; adon a Mèliye*).

TCHÂLE. — Tin ! vos-avez cila ? C'è-st-on bê live ! L'avez-ve léhou ?

MÈLIYE. — Nèni co, èt vos ?

TCHÂLE. — O ! mi bin ! I-n-a on passèdje, èdon, a pô près come divins chòse... chòse... lès... « les Margaillan ». A on moumint d'né, i-n-a l' père èt l' fi qui sont leû deûs conte vint', tot k'trawtés d' côps d'èpêye; tot d'on còp l' plantchî s' droûve, i toumèt è-n-on trô ! èt lès cis qu'èls-ataquît d'morèt la, l' boke â lādje. Li trô s' ristope, i sont d'vins on « souterrain » èt c'èst l' crapòde dè fi, parèt, qu'èlzès mèt' fou sogne. (*Djôsèf si fait 'ne pinte di bon song' a hoûter dès s'-faites. Mèliye hoûte o'tant avou s' boke qu'avou sès-orèyes ; Tchâle porsûf*). Treûs djoûs après, li fi inteûre â Loûve, franc come on tigneûs, èt vint dire â Françwès prumî : « Sire, vous êtes un lâche, et je vous souffletterai, moi, Lacroix de Saint-André, de la main que voici ! » Èt i li tchèsse on pètârd. On fourit si èstoumaqué qu'on n' tûza nin minme a mète li main sor lu, èt ènn'ala bin pâhûl'mint. Èt vola, c'èst tot-oute ainsî. Mins, « les Margaillan » c'èst co mîs.

MÈLIYE. — Ci deût-èsse bê, çoula !

TCHÂLE. — Di qwè ! « Les Margaillan » ? Bin ! djèl creû qu' c'est bê ! i-n-a ût lîves rin qu' po totes leûs-avinteûres, dès lîves di qwate cints pādjes, èt l' pus curieûs, c'èst qu'on n' s'è nâhîh nin. Vos veûrez, dji v' lès-apwèt'rè, dji lès-apwèt'rè d'main.

DJÔSÈF (*doûç'mint podrî lu*). — Nèni !

TCHÂLE (*si r'toûne rad'mint èt Mèliye s'a lèvé, èle mèt' si live so l' tâve*). — Di qwè ? Kimint ? Qu'a-t-i ?

DJÔSÈF. — Ça fait qu' ti n' veûs nin qu' ti consèyes djustumint a m' feume çou qui mèt' li rogne è nosse manèdje, dispôy vola sîh ans ?

TCHÂLE. — Di qwè ? Bin ! i n'a nou mǎ a lère hin, sûr'mint ?

DJÔSÈF. — Nèni, i n'a nou mǎ a lère, qwand on a fait s' manèdje èt qu'on n' laît rin è dandjî.

MÈLÎYE. — Qui racontez-v' don ? pa ! vos n' mi lèyîz mây on moumint po r'loukî nou live. Manèdje ou nin manèdje, Tchâle, i n' li plaît nin, èt pwis c'èst tot, vola !

DJÔSÈF. — Dji n' direû rin, si ç' n'èsteût nin a tote eûre di djoû, èt si ç' n'èsteût nin po lère dès couyonâdes come lès Margaillans, lès Buridans, les Capitans èt lès tue-tout-l'-temps ; dji v' l'a dît co mèye côps !

TCHÂLE. — Bin ! qui vous-se qu'èle léhe don ainsi ?

MÈLÎYE. — Awè, dj' mèl dimande, ca i f'reût bin arèdji 'ne pire èn-on meûr, on parèy !

DJÔSÈF (*qu'à pris è ridant d' l'ârmâ on p'tit vi live, èl tind a Tchâle*). — Tin ! qwand ci n' sèrèût qu' dès s'-faîts.

TCHÂLE (*lèt l' tite, èt rèy come on sot*). — « Les Fables de La Fontaine ! » Ti rèy di nos-autes, sés-se, ci còp chal !

MÈLÎYE (*haussih lès spales*). — Ine saqwè qu'on aprind è scole ! Ni fez nin atinchon, Tchâle, i s' troubèle, dê !

DJÔSÈF. — Pôve ví La Fontaine ! Si t'oyéves kimint qu'on arindje ti bèle morâle !...

TCHÂLE. — Èt « les Margaillan » èt tot çoula, c'enn' èst nin tot peûr, parèt, dèl morâle ?

MÈLÎYE. — Awè, c'enn' èst nin, parèt ?

DJÔSÈF. — C'èst curieûs, tin, çoula !

TCHÂLE. — Èt mi, dji t' di, qu' c'è-st-ine grande lèçon ! (*Djôsèf èl rilouke tot soriyant*). Awè, ine vrêye lèçon d' grandeûr d'âme, di djènèrosité, di bonté èt d'oneûr. Djans ! seûye on pô d' bon compte, li ci qui lét çoula n'î veût tot l' minme qui tos bès-ègzimpes, hin ?

DJÔSÈF. — Kimint don ? bin djèl creû, ègzimpe : Marguèrite di Bourgogne ou lès trinte-sî manîres d'apontî l' bouyon d'onze eûres avou l' façon dèl chèrvi... Çou qui m' feume lét po l' moumint.

TCHÂLE. — O ! va-s' t... on n' sâreût djâzer avou twè ! (*Mêltye qu'èst podrî Djôsêf fait 'ne clignète a Tchâle, tot-z-ak'sègnant s' front*).

DJÔSÈF. — C'èst curieûs, çou qu'in-ome qu'avise sûti, pout dire di bièstrêyes so deûs minutes.

TCHÂLE. — O ! mins ! nos n'î èstans pus, valèt ; dji n' pèrmèt'...

DJÔSÈF (*côpant*). — Ça fait qui m' feume prind dès lèçons d' grandeûr d'âme èt d' bonté, dji l'eûh wadjî ; èt c'èst curieûs come èle aprind bin ! Ainsi, mès tch'mîhes n'ont nin dès botons, li manèdje èst mâssî èt k'tapé, dji so nèglidjî d' tote manîre : è-bin ! vola, c'è-st-ine prouve di grandeûr d'âme !

MÊLÏYE (*mèprisante*). — Qui çoula èst bièsse, èdon ?

DJÔSÈF. — Èt qwand dj' di a m' feume : « Dj'a faim ; ni vôrîz-v' nin apontî l' tâve ? » èt qu'èle mi rèspond : « C'èst bon ! vos m'am-bêtez ! ». C'èst dèl bonté. Vola ! dj'î so asteûre ! C'èst dèl bonté ! Dji vou qui l' diâle mi stronle si dj'î âreû mây tûzé, tin !

TCHÂLE. — Dji t' comptève pus sérieûs qu' çoula, valèt !

DJÔSÈF (*si moquant*). — Nin mâ, èt twè ?

TCHÂLE (*assez reû*). — Èdon pwis, dji n'ainme nin bécôp qu'on rèye di mi, sés-se, valèt, dji tèl di !

MÊLÏYE (*qui veût qui l' djeû va flairî*). — Ni l'acontez nin, Tchâle, dji v' di qu' c'è-st-on sot !

TCHÂLE (*reû*). — D'abôrd, tot l' qwârtî sèt bin qu' ti rinds t' feume mârître èt qu' ti n'ès mây qu'a lî qwèri misère, èt ti sâres qui ç' n'èst nin on s'-faît qu' twè qui...

DJÔSÈF (*tranquil'mint*). — Ni t' sonle-t-i nin qu' vo-t'-la v'nou on pô fou dèl cåse ?

TCHÂLE (*di s' pus reû, l'air man'çant*). — Èt s'i m' plaît d'ennè sôrti, mi, fou dèl cåse ?

DJÔDÈF (*sins brèyèdje*). — Bin, valèt, pusqu'i va-st-ainsi, i fâre sôrti fou d'chal ossu.

MÈLIYE. — Hin ! Kimint ! i n' mi plaît nin, mi !

TCHÂLE (*foû d' lu*). — Ni m' mèt'-tu nin a l'ouh, don ?

DJÔSÈF. — I t' fât l' tins po t'ènn' aporçûre !

MÈLIYE (*èssonle*). — Èt mi, TCHÂLE (*èssonle*). — Vos sârez
i n' mi plaît nin qu'ènnè vasse ! qu'on n' m'a mây mètou a
Tchâle, vos 'nn'îrez nin, vòs n' l'ouh nole pâ, savez, maïsse ?
vèyez nin qu' c'è-st-on sot, qu' On louke a deûs fèyes, moncheû
c'est pace qui vos m' ripârlez l' toqué, d'avant dè fé in-afront
qu'i fât sès bièsses d'ârs ? a on s'-faît qu' mi ! â réz'
dj'ènn' îrè nin todi sins-aveûr
dit tot çou...

DJÔSÈF (*côpant Tchâle*). — Margaillan ! I-n-ârè d'main on fait-
divêrs di pus so « L'Express », « La Meuse » èt lès « Novèles di
Fléron », si v' n'avez nin bagué d'vins dî sègondes !

MÈLIYE. — Èt mi, i n' mi plaît nin qu'ènnè vasse !

TCHÂLE (*èl pwète*). — Bin ! vos m' prindez po in-ôte, sûr'mint ?
Dj'îreû d'mani pus lontins d'zos l' teût d'on sot, mi, Tchâle Ma-
huret ? Vos n' m'avez nin r'louki, nosse dame ! (*Se l' pas-d'-grê*)
Twè, i frè tchaûd qwand dji r'pass'rè t' sou ! (*On l'ôt d'hinde*).

MÈLIYE (*èl pwète*). — Djans ! DJÔSÈF (*a s' feume*). — È-bin !
Tchâles ! È-bin !

TCHÂLE (*â-d'foû*). — Aléz-â diâle tos lès deûs ! (*On ètind r'claper
l' pwète dèl rowe*).

Sinne III

MÈLIYE, DJÔSÈF

MÈLIYE. — Bièsse ! Boufon qu' vos-èstèz !

DJÔSÈF. — Dji wadje on franc conte on boton d' pantalon qu'i
n'a pus dè feû !

MÈLIYE. — Âgne ! halcotî !

DJÔSÈF (*tchante, air kinohou*) :

Femme, comme la fleur votre beauté rayonne !
Vous êtes belle et bonne...

MÈLÎYE. — Cloyez vosse djève ! On n' vis-ô't qui qwand n'a nin mèzâhe !

DJÔSÈF. — Dji so tofér ainsi qwand dj'a l' vinte vû, dê, mi ! Fât m'escuser ! (*So l' tins qu' Mèlîye va ram'ter, i va répèter come ine litanèye*) I n'a pus dè feû... li feû èst distindou... les cromptîres ni sont nin cûtes... (*A d'mèye vwès po k'mincî, adon todi pus reû, djisqu'a l' plinte vwès*).

MÈLÎYE. — Anfin, djans ! è-st-i possibe dè v'ni qwèri misère a Tchâle come i l'a fait, a on valèt si brave, èt qu'i n'a nin onk po tot l' qwårti po mîs saveûr çou qu'i dit. Èt l' mète a l'ouh, don... come on tchin ! in-ome parèy ! Kimint n'è-st-i nin honteûs?... Èt tot çoula pace qui l' valèt a bin vèyou qu' dj'èsteû chal èlahèye come on pôve tchin a n' wèzeûr ni m' sitinde ni m' racrampi !... I n'a nin co souwé s' dièrin-ne tchimîhe alez !

DJÔSÈF (*porsûvant s' monologue*). — Èt si lès cromptîres ni sont nin cûtes, i fâre bin...

MÈLÎYE (*montèye di l'oyî soyî, si r'touîne tot brèyant*). — Qwè, lès cromptîres ? Qu'a-t-i avou lès cromptîres ? Èle ni sont nin cûtes, parèt, lès cromptîres ?

DJÔSÈF. — Élâs' ! treûs fèyes élâs' !

MÈLÎYE (*va a li stoûve ; i n'a pus dè feû*). — Li feû èst distindou ; èt qu'a-t-i avou çoula ?

DJÔSÈF. — O ! rin. Dji groûle di faim, mins ci n'èst rin.

MÈLÎYE. — Come si çoula n'aveût nin arivé co traze côps !...

DJÔSÈF. — Â ! nom di Hu ! Qui dj' so binâhe di n' nin v' l'avu fait dire ! Â ! chère èfant ! Â ! binamèye andje ! Çoula a-st-arivé co traze côps, èt l' pus curieûs c'èst qu' c'è-st-ainsi !

MÈLÎYE. — C'èst bon ! Cloyez vosse djève, vos m'ambêtez !

DJÔSÈF. — C'è-st-a v' bâhî dèl tièsse âs pîs ! (*Candjant d' ton*).
Fez-m' ine tâte, alez, vâre co mîs. (*I sospère*) Iye haye !

MÈLÎYE. — Êdon, l' pôve pitit ! n' s'è f'reût-on nin mâ ?

DJÔSÈF (*kimince a-z-avu l' diâle è cwér ; i blague todi, mins c'è-st-ine blaguerèye qui hagne èt qui flahe*). — Houûtez, mamêye ; vos polez fé tot çou qu' vos volez, vos n'avinrez nin a m' fé mâv'ler.

MÈLÎYE. — Oyez-v' li bon apôte, qui m' qwîrt misère dispôy qu'il èst rintré èt çoula po rin, po rin dè monde ! Mon Diu ! qui dj' so mâlureûse ! (*Èle pleûre*).

DJÔSÈF. — Vos-alez co fé ploûre.

MÈLÎYE. — Riprindez-m' don, mon Diu ! Si c'est po passer n' vicârèye sins pl'z'rs. On n' va pus â têtâte, ni â cinéma. On n' wèz'reût lère... Riprindez-m' don, mon Diu ! Fez-m' mori !

DJÔSÈF. — Nèni, nom di Hu ! n' morez nin, savez la ? Yû ! cint noms di nom, si c'est l' têtâte qui v' fât, dji v' va djouwer on drâme !

MÈLÎYE. — Lèyîz-m' è pâyè !

DJÔSÈF. — Siya ! houûtez çouchal. Li manèdje Lakâye, drâme è deûs-akes èt on prologue, djouwé par l'auteûr.

MÈLÎYE. — N'ataquez nin vos bièsses di mèsèdjes, savez ! n'ataquez nin, pace qui, vos veûrez, çoula toûn'rè mâ ! si vos volez on bon consèy, dji v's-èl di, n'a-ta-quez-nin !

DJÔSÈF. — Li public n'est nin fwért ainmâve, èt l' sâle n'est wère gârnèye ; mins, come dji djowe « par amour de l'art », ci n'est rin, dj'attaque. (*I bouhe treûs côps avou s' talon, puis salowe*).

MÈLÎYE. — Boufon !

DJÔSÈF. — Prologue. Dj'èsteû djône, bîn fât, spitant come on dzi...

MÈLÎYE (*côpant*). — Èt bièsse come vos pîs !

DJÔSÈF (*salowe*). — Merci ! I vât mîs d'oyî çoula qu' d'èsse

soûrdô... — Dji k'mincîve a èsse bon a marier, èt, po l' dire come i va, nole divins lès djônètes qui dj'aveû hâbité ni m' dûhéve assez po 'nnè fé m' feume.

MÊLÎVE. — Quî èst-ce qui v's-âreût volou don, èstèné ?

DJÔSÈF. — Vos, èdon ! C'èst minme li seule fêye qui v's-âyise mostré dè gos'. — On djoû portant, dji touma a d'vise avou 'ne bèle pitite djint, frisse, nozêye, l'air d'esse tofér pièrdowe èn-on bê sondje. Come èle ni djâzéve wêre, èle deût-esse sérieûse, mi dèri-dje; dji li d'manda po hanter, èt, qwand nos nos qwitîs bin târd, nos djurîs d' nos-ainmer todi. Dèdja !

MÊLÎVE. — Qui n' m'a-dje bin spiyî l' tièsse ci djoû la !

DJÔSÈF. — On còp, tot m' rabrèssant, èle mi dèrit : « Savez-v' bin poqwè qu' dji v's-ainme ? — Nèni ! — C'èst pace qui vos-èstèz tot-a-fait d'Artagnan d'vins les Mousquetaires ». — Mi, tot fir dji m' rècrèstève. Èt portant dj' m'âreû d'vou d'mèsfiyî.

MÊLÎVE. — Â ! qu'on èst bièsse qwand on hante !

DJÔSÈF. — Èdon ! Èdon ! — Nos hâbitîs deûs-ans. Dji deû dire qui, qwand dji d'héve ine raison d'amoûr a m' crapôde, c'èsteût Diane di Montsoreau ou Gisèle d'Angoulême qui m' rèspondît. Dji li d'héve... mètans... « dji v's-ainme », al vole èle mi rèspondeve ine tirâde d'â pus-Alexande di tos lès Dumas.

MÊLÎVE. — Vos n'avîz qu'a l' lèyi â réz', si çoula n' vis dûhéve nin !

DJÔSÈF. — Djans ! sèyans d' bon compte : on n' plante nin la dèss djîns come Marguèrite di Bourgogne èt l' duchesse di Chevreuse, èdon ? Çoula n' si fait nin !

MÊLÎVE (*èl man'ciant*). — Çoula toûn'rè mâ ! Çoula toûn'rè mâ, dji v's-èl di !

DJÔSÈF. — Mètans qu' çoula a mâ tourné. — Qwand dj'eûri, grâce a mi p'tite crapôde, hanté m' binâhe avou totes lès belès madames di l'istwêre di France, nos conv'nîs d' nos marier. Fin dè prologue. — Prumîr ake. Vos savez, i n'a nole antr'ake.

MÈLÎYE (*li touîne li cou rad'mint tot brèyant*). — Aléz-â diâle !

DJÔSÈF (*djowe l'èwarâcion*). — Qu'a-t-i ? Ci n'est nin bê ? Èst-ce pace qui dji lome çoula on drâme ? C'est-on monologue, adon. Nèni portant, vèyans on pô, on monologue è deûs-akes çoula n' va nin, vos-avez raison. Savez-v' bin qwè ? Mètans qu' c'est-on monologue dramatique. — È treûs pârtèyes.

MÈLÎYE. — Dimèfyîz-v' qui dj' n'attaque, pace qui vos veûrez !

DJÔSÈF. — Deûzinme pârtèye. Nos-intrîs don è manèdje avou nos treûs meûbes, èt come nos n'avîs nin dès paroquêts a mète so lès-ah'lètes, vos lès gârnihîz al vole avous lès 537 tchîf'-d'oûve d'a Tronçon du Poitrail.

MÈLÎYE. — Awè ! a pône mariés, vos fiz dèdja vèyî çou qu' c'esteût d' vos !

DJÔSÈF. — A pône marié, dji vèya bin qu'i m' fâreût sayî di v' heûre veste âbitude dè lèhèdje. Mon Diu, ci n'esteût nin qu' çoula m' djîn-nahe di v' vèyî lère, on n'est nin on sâvadje...

MÈLÎYE (*côpant*). — O ! nèni !

DJÔSÈF (*s'achît*). — Qui dè contraire, on eûhe oyou bon l'al-nut' èl coulèye, vos, vosse foyeton, mi, m' gazète, èdon, al condichon, come di djusse, qu'i n' mâquahe rin è manèdje. Mins, vola ! Por vos, lès romans c'est l' principâl èt, vosse manèdje, c'est l' corwèye qu'on fâit pace qu'i fât bin, èco bécôp mons qu'a mitan.

MÈLÎYE. — Kimint è-st-i Diu possibe ! in-ome qu'i n' lî mâque rin èt qui troûve a r'dîre so tot. Dji d'vinrè sote, vos veûrez, o ! awè !

DJÔSÈF (*si drèsse*). — Vos pèrmètez ?

MÈLÎYE. — Aléz-â diâle, dji v' l'a co dit ! (*Djôsèf si drèsse po s' vûdî 'ne tasse di cafè ; li cok'mâre èst vûde ; come si rin n'è fouhe, i s' rachît*).

DJÔSÈF. — Dji pou bin dîre qui dj'a sayî tos lès moyins. Po

k'minci dji v' fa djintèyemint dèl morâle, vos v' rimètîz djintèyemint a lère vos romans. I fala bin trover aute tchwè. On djoû, dji pièrda l' tièsse, èt dji v' dina 'ne volèye di côps d' pî è vosse... drî-main...

MÈLÎYE. — Aha ! vos v's-ènn' avez sov'nou, èdon, di ç' côp la ? Halcotî qui v's-èstèz !

DJÔSÈF. — Çoula n'a chèrvou qu'a fé acori lès wèzins, tél'mint qu' vos brèyîz â sécoûrs, èt totes cès djins la, qui n' kinohînt nin l' prumi mot dèl câse, mi traîtît d' lache, di moudreû èt d' tos lès noms, èt dj' ramassa 'ne volèye.

MÈLÎYE. — O ! awè qu' vos 'nnè ramassîz eune, èt 'ne bèle éco ! C'èst sûr qui vos-èstèz on lache èt in-assazin. (*Ine saquî int'droû-veûre li pwète èt on ètind hign'ter so l' pas-d'-grê*).

DJÔSÈF. — Bon ! C'è-st-ètindou, seûl'mint ine saqwè qui dj' n'a mây compris poqwè, c'èst qu'a ç' moumint la, vos-avîz l' tièsse tote dispingnèye, èt l' visèdje tot d'grètè, portant, dji m' sovîn fwért bin qu' vos n'avez avu qu' treûs côps d' pî è cou, èt éco, dj'aveû mètou dès stotchèt.

MÈLÎYE. — Houîtez bin, m' fi : lèyîz-l' ainsi, pace qui, vos veûrez, dji f'rè on mâleur di m' cwér ; c'èst vos qui l'ârè volou, dj'ainme di v' prév'ni !

DJÔSÈF. — Vèyant qu' c'èsteût piède mi tins dè porsûre ine sâye qui n' mi d'nève nou frut, dji saya co aute tchwè. Dji d'mora dès treûs qwate cinq' djoûs sins rentrer ; dji m'arindja po qu' vos crèyîhe qui dj'aveû 'ne crapôde, etc. Ci côp la, dj'eûri vormint dèl tchance, sins compter qu' çoula n' candja rin...

MÈLÎYE. — Aha !

DJÔSÈF. — ... qui vos lèhîz todi...

MÈLÎYE. — Nôna mutwèt !

DJÔSÈF. — ... qui l' manèdje èsteût todi mâssî, k'tapé, èt veste ome négliidi ; mi maïsse mi mèta a l'ouh tot m' dihant qu'i n' vo-lève nin on rôleû èt on d'bâtchî d'vins sès bureaus.

MÈLÎYE (*avou on riya d' colère*). — A-ha-ha ! dji n'a mày tant ri !

DJÔSÈF. — Dji d'mora treûs meûs sins-ovrédje : i-n-aveût vormint d' qwè rîre, mins po-z-esse djuste, dji deû dire qui ç' fourit vosse mame qu'eûrit co l' dièrin mot d'vins ciste èmantcheûre-la.

DJÔSÈF (<i>èssonle</i>). — Èle mi dèrit qui dj' n'aveû marié s' fèye qui po l' fé sofri. Si fèye ! Ine bâcèle qu'i n'a rin d'si brâve èt d' si djinti ! Po fini èle mi dèrit : « Vos-èstèz on halcotî èt on djubèt ! Vos finihrez vos djoûs a Saint-Linâ ! »	MÈLÎYE (<i>èssonle, si drèssant</i>). Dji v' disfind dè k'djâzer m' mame, savez, ave oyous ? O ! mins, djèl sé bin, vos hèyez m' mame ! dji n'a mày oyous qu' lèy po m' ripârler ! n'a-dj' may oyous qu' lèy, vormint ! C'est sûr qui v's-èstèz on djubèt. (<i>Ele finih divant Djôsèf</i>).
--	--

(*Ine saqui in'droûveûre li pwète, braît : « Police ! » èt r'sére rad'mint*).

DJÔSÈF. — Èle si rouvive on pô, l' brave feumè : on n' dimeûre nin assez a Saint-Linâ qu' po-z-î mori, mins on moûrt fwért bin a Raikem, dès s'-faits qu' nos-autes.

MÈLÎYE. (*So l' tins qu'èle djâse, i stampe si pîpe*). — O ! awè, qu' vos-îrez a Raikem ! Kimint don ? On nawe tchin qui n' fait pus qu'ût-eûres !...

DJÔSÈF. — Treûzinme pàrtèye ou conclûzion. Don, po 'nnè fini, çou qui dj' n'a polou aveûr, ni a côps d' djêve, ni a côps d' pî, ni par bèle, ni par laîde, dji m' va sayî d'î av'ni tot v' fant tos lès djoûs l'istwére di nosse manèdje...

MÈLÎYE. — Bin nos veûrans !

DJÔSÈF. — C'est tot vèyou ; d'abôrd, dj'èplôyerè po çoula on lingadje bin mèz'ré, èt dji louk'rè di n' vis d'ner qu' totès bonès raisons. Vos-avez dispòy saqwantès-annêyes li passion dè lère, i vint di m' prinde tot-asteûre li cisse dè plaftî ! Vola !

MÈLÎYE (*brèyant, wignant, tchoûlant*). — Mon Diu ! Mon DDDDiu ! qu'a-djdju fait â bon Diu, parèt, po èsse pûnèye d'ine si-faîte manîre ? Riprindez-m' don, mon Diu ! Fez-m' mori don ! fez-m' mori ! (*On ètind rire so l' pas-d'-gré*).

DJÔSÈF. — Èt ni vos brèyèdjes, ni vos tchoûlèdjes, ni lès wèzins qu' riyèt d' nos-aûtes, ni m' f'ront candjî d'idèye. — Fin.

MÈLÎYE. — O ! mins po ç' côp chal dji m'ennè va, savez ! (*Tchoûlant*) Dji m'ennè r'va amon m' mame ! Awè, m' pôve mame, vo-m'-richal, dji n' sâreû pus viker chal, po èsse batowe, po m'ovrer mwète, n'aveûr ni plaîsir, ni d'mèye ! O ! nèni ! nèni ! nèni, mon Diu ! Dji m'ennè va, dji m'ennè va ! (*Tot dè long d' cisse tiråde, èle nah'tèye po ramasser quéques camatches, sins roûvi « Buridan » qu'èle compte sûr mint fini dè lère amon s' mame. Djôsèf li tind dèl hintche main treûs qwate lîves, èt li mostrant l' ci qui tind è s' drefûte main, i li dif*).

DJÔSÈF. — Dji v' rik'mande li « Capitaine Mange-tout-cru » : On towè onka totes lès pādjes, èt s' n-a-t-i onk qui mousse divins 'ne cokmâre èt qui vint fou po l' bûse. (*Mèlîye bouhe si pogn divins lès lîves, çou qui lès fait voler avâ l' plèce. On grand èstèné inteûre djusse a pont po ramasser on lîve â stoumac'. C'è-st-on grand diâle on pô bahou, avou dè bèriques, qui sorèy d'in-air ènocint. Mèlîye nah'tèye, tote djin-nèye, a l'ârmâ. Djôsèf, achou, foumèye si pîpe sins moti*).

Sinne IV

LÈS MINMES, pus' LOUWIS

LOUWIS. — Bone nut', moncheû, madame èt li k'pagnèye ! hè hè ! Oho ! eûy ! èscusez, savez, dj'a intré sins bouhî, hè ! hè ! dji tâzéve a aute tchwè, hè hè !

DJÔSÈF. — Ci n'èst rin d' çoula. Qui n-a-t-i po vosse chèrvice ?

LOUWIS. — Dji so bin amon, hè hè ! Djôsèf Lakâye ?

DJÔSÈF. — Awè, vos-èstèz bin amon moncheû Djôsèf Lakâye.

LOUWIS. — Hè hè ! Dji so l' fi d'a moncheû Raw'hî, vosse propriètaire, èt, hè hè ! comme dji passève chal divant, hè ! dji m' di : Hè ! hè ! louke ! nosse lôcataire a roûvî dè v'ni payî sès treûs meûs d' lowis, hè hè ! èt, hè hè ! dji v's-apwète vosse qwitance, hè !

DJÔSÈF. — Vos n'ârîz polou mîs toumer, mi feume âreût dèdja d'vou î aler i-n-a treûs djoûs. (*Mèliye dispôy on moumint foyetêye fivreu semint èn-on hopê d' lîves*).

MÈLIYE (a d'mèye vwès). — Dj'aveû portant mètou lès treûs bilèts èn-on lîve po marquer l' pādje. Wice sont-i, parèt ?

DJÔSÈF (a d'mèye vwès). — Waye ! (*Mèliye foyetêye toti ; so l' tîmps qu'èle qwîrt, li grand diâle ni sèt qwè jé di s' grand cwér. I fait sès hè hè ! tot s' frotant lès mains èt tot toûrnîkant avâ l' plêce*).

MÈLIYE (a d'mèye vwès) « Fatal Amour », « Le Gigolo », « Le Cœur maudit ». Ci n'est nin çoula. Wice sont-i, parèt ? (*Tot d'on côp, èle s'arèstêye, droûve dès grands-oûy, ine grande boke, adon-pwis court èvôye, tot l'nant s' tiêsse a deûs mains. Li grand diâle louke çoula d'in-aîr èwaré. Djôsèf n'a nin lâké d' foumî s' pîpe bin tranquîl'mint. On tîns*).

Sinne V

LÈS MINMES, sâf MÈLIYE

LOUWIS. — Qu'a-t-èle don, vosse dame ?

DJÔSÈF. — Èle èst sudjète a dès grands mîs d' dints, èle èst corowe si r'freûdi l' tiêsse èl coûr ; èle va riv'ni.

LOUWIS. — C'est tèrîbe ! Hè hè !

DJÔSÈF. — C'est tèrîbe ! awè.

LOUWIS. — Hè hè ! (*On tîns ; i r'louke Djôsèf tot sorîyant d'in-aîr dèdè*).

DJÔSÈF (*qui n' sèt d' qwè djâzer*). — Èt... vèyans on pô... ça fait... ça fait qu' vos-èstèz l' fi Raw'hî ?

LOUWIS. — Fi tot seû, awè, hè hè !

DJÔSÈF (*djâzant po djâzer*).— Oho ! Il a dèdja on fi bon a marier, moncheû Raw'hî. (*I bâyéye*).

LOUWIS. — Bon a marier, vos l'avez dit, hè hè ! dji m' marèye al samainne.

DJÔSÈF. — Oho ! Achez-v' don ! Â ! vos v' mariez al samainne ? Èt vos k'nohez vosse crapôte, dji pinse bin. (*Louwis s'achît*).

LOUWIS. — Vos-èstèz on farceûr, loukîz, vos, hè hè ! Assûré, èdon, qu' dji k'noh mi crapôte, i-n-âre sîh ans al saint Nicolèy qui dj' hante avou lèy, hè !

DJÔSÈF. — Vos-avez dèl tchance, loukîz, vos, dè k'nohe vosse crapôte ! Save bin qu'ènn'a co mèye qui sont mariés d' co traze ans, qui n' kinohèt nin co leû feume ?

LOUWIS. — C'est bin sûr dès sots, hè hè !

DJÔSÈF. — Awè, c'est dès sots. Èt... dihez-m' on pô, èle sèt lère vosse crapôte, po l' pus sûr ?

LOUWIS (*tot èwaré, èl rilouke, puis bon-z-èt reûd*). — Bin ! djèl creû qu'èle sèt lère, èt bin, co, hè hè ! Dji vôreû qu' vos veûrîz tos sès lîves. Èt pwis, ç' n'est nin co tot, hè hè !

DJÔSÈF. — Ç' n'est nin co tot ? Oho !

LOUWIS. — Èle djâse l'al'mand !

DJÔSÈF. — O ! nom di hu !

LOUWIS. — L'anglais !

DJÔSÈF. — Eûy ! cint noms !

LOUWIS. — Èle djowe li piyanô, èle brosdèye, èle fait prôp'mint dès tâvlès, hè hè ! Qui v' sonle-t-i don vos ? hè hè !

DJÔSÈF. — Bin, n'a nou risse !

LOUWIS. — Dji vôreû qu' vos veûrîz s' mère, mi bèle-mère a div'ni, aïnsi, hè hè ! Save bin qu'èle vis racont'reût tote l'affaire Dreyfus sins s' rouûvî d'on mot, hè hè !

DJÔSÈF. — Mèrci ! mèrci ! Dji n'i tin nin. È-bin ! djône ome, hoûtez on bon consèy, tant qu'èst todi tims : ni v' mariez nin.

LOUWIS. — Vos-èstèz on farceûr, loukîz, vos ! Hè hè hè !

DJÔSÈF. — Ou bin, prindez 'ne bone grosse bouhale d'â coron dèl Fagne qui n' sèpe ni lère ni scrîre. (*Louwis rèy come on bossou*). Ci n'èst nin po rîre, savez, çou qu' dji v' di la. Mîs qu' çoula : sayîz d' trover eune qui seûye sourdôte èt mouwale.

LOUWIS (*rèy a lâmes, i bouhe so li spale d'a Djôsèf*). — Sacri farceûr, va !

DJÔSÈF. — C'è-st-à fait', savez ! Mariez-ve... ni v' mariez nin... (*I hâssih lès spales*).

Sinne VI

LÈS MINMES, pus' MÈLIYE

(*Mèliye rinteûre, èle aroufèle so Louwis tot èwaré, èlle a sès treûs bilèts d' vint francs*).

MÈLIYE (*a Louwis*). — Tènez !

LOUWIS (*li d'nant s' qwitance*). — Vola... Mèrci... Hè hè ! (*Mèliye tome assiowe tote sèfoquèye*).

LOUWIS. — Voste ome, parèt, madame, hè hè ! c'è-st-on farceûr, c'è-st-onk qu'ainme dè rîre, vos n' divez nin mà avu bon avou in-ome ainsi, hè hè ! Ni m' dihéve-t-i nin tot-rade... tot... rade... i m'... (*I veût qu' Mèliye pleûre*) Bone... Bone nut', moncheû... madame. (*I s' rissètche so sès bètchètes èt i s' ritoûne tot èwaré à moumint d' passer l' pwète. Djôsèf ni Mèliye n'ont rèspoudou*).

Sinne VII

DJÔSÈF ÈT MÈLIYE

(*Djôsèf louke on moumint s' feume qui soglotêye a gros côps. I va a lèy*).

DJÔSÈF (*brèyant*). — Louke, pôve sote ! ti m' crîves li coûr a

plorer ainsi. C'est têt'mint... têt'mint... (*i qwirt li mot*) djans ! têt'mint chôse, parèt, l' cisse qui v's-arive co 'ne fèye qui... djans, dji n' mi sâreû māv'ler. (*Ele pleûre pus fwért. Djôsêf ni brât pus, i suplèye*). Djans ! soûr, ni plorez pus... Soûr ! oyez-ve ? (*Lèy a-st-on mouv'mint dès spales come po dire : lèyîz-m' è pâyè. Djôsêf s'achît d'lè lèye so l' cwène dèl tâve, puis clintchî vèrs lèy*) Ni plorez nin, djans, fèye ! (*Tot-asteûre c'est lu qui va plorer*) Ni vèyez-v' nin qu' vos m' crèvez tot l' coûr ?

MÈLÎYE (*todi plorant, gangnèye di p'tit-a-p'tit al doûceûr d'ine vwès qui suplèye, èsplique*). — C'èsteût l' djoû qu' dji lèhève chôse la, vos v'nîz di m' diner lès çans'... po l' qwârtî... èt... èt... dji n' sé pus quî m'a v'nou djâser bin longtîmps... èt... èt po n' nin piède li pādje, dj'a mètou lès bilèts è live... sins-î pus tûzer, dj' l'a rèpwèrté al feume qui m' l'aveût louwé... èt... èt vola !... Mon Diu, quèle afaire, si on l'aveût mây louwé a 'ne saquî !

DJÔSÈF (*doûc'mint*). — Hoûtez, soûr, ni plorez pus, djans ! Vèyez-v', ine fèye di pus, çou qu' vos lèhédjes aqwèrèt ? vèyez-v' çou qui v's-arive ? Vos d'hez qui dj' barbote tofér, ci n'est portant nin, nom di hu, po l' plaisir di v' tourmèter. On n' veût qu' trop sovint l' mâ qu' cès sots lîves la aqwèrèt. Vèyez-v', soûr, on s' trouêbèle l'èsprit, èt on finih par ni pus vèyi l' vicârèye qu'à triviès dès pādjes d'on māvà roman !

MÈLÎYE (*plorant todî*). — Vos m'avez tot-rade dit dès-afaires...

DJÔSÈF. — Awè, fèye, mins i fât bin v' dire ossu qu' vos m'avîz mètou foû d' mi, djans ! sèyans d' bon compte : n'est-ce nin anoyeûs po in-ome qu'a-st-ovré tote djoû, di n' nin trover a soper qwand i r'vint al nut' ? Ci n' sèreût rin 'ne fèye in passant, mins c'est...

MÈLÎYE (*côpant*). — Vos-avez pôr situ on n' sâreût pès !...

DJÔSÈF. — Awè, c'è-st-ètindou, djèl sé bin, dji v' djâzéve tot-rade avou l' diâle è cwér, avou mi-aîr dè blaguer, èt portant, dji v's-èl djeûre, li coûr mi son-nève a chaque raison qu' dji v' dihève. Djans, soûr, èst-ce tot ? (*Doûc'mint, i lî live li tièsse, èt l'oblidje*)

ainsi a l' riloukî ; lèy si live èt mè' si tièsse so li spale d' a Djôsèf). Lâ ! djèl saveû bin, qu' vosse coûr n' esteût nin séré às bons sintumints. (Èl bâhe ; èle live li tièsse douç' mint, louke on moumint si-ome, li sorèy èt li rind s' carèssè ; adon èle kimince a r'mète so l'ârmâ lès lîves qui sont stramés avâ l' plèce. Djôsèf s'achît, stampe si pipe èt s' mè' a joumî, lès-oûy â plafond. Mains, tot r'mètant lès lîves a pont, Mèlîve tome so Buridan ; sins pus hoûter Djôsèf, èle ritape on còp d'oûy è live èt, tèt' mint èst fwète l'âbitude, èle si r'mèt' a lère).

DJÔSÈF. — Vèyez-v', soûr : dji v's-ainme come in-èfant, èt c'è-st-on grand crîve-coûr por mi d' faleûr vis quar'ler tofér. Ni djâzans pus d' çoula, c'èst roûvî. Nos-alans arindjî nosse vikèdje si bin, qui nos n' sârîs mâquer d'èsse ureûs. (*I louke todî è l'air tot s' divîzant ; i fait balanci douç' mint s' tchèyîre*). Djèl vou bin creûre qui vos-èstîz mâlureûse, come vos l' dihîz tot-rade èt, ma fwè ! dji n' esteû nin mîs lodjî qu' vos. N'ârâns-gne nin bon, mi, dè v'ni r'trover m' feume di bone oumeur, bin racotch'tèye, on lodjis' bin nèt èt bin r'mètou ; vos, d'aveûr djintèyemint fait voste ovrèdje, tofér contin-ne di m' vèyî djoyeûs, èt mi, djoyeûs di v' vèyî contin-ne ? Djans ! djèl pou bin dîre, dj'a tot-rade oyou on moumint d' djôye di v' vèyî riv'ni a dè bons...

MÈLÎVE (*qui s'a r'mètou a lère Buridan dispôy on moumint, brât bons-èt-reû*). — Â ! mon Diu ! mon Diu ! I l'ont touwé dê ! C'èst bin mâlureûs, èdon ! O ! l' pôve ome ! Li pôve ome ! (*Èle pleûre*).

DJÔSÈF (*bahe li tièsse pèneûs' mint èt come a lu-minme*). — Awè, pôve ome, çoula, vos l'avez dit, c'èst mâlureûs ! (*Pus bas*) Mâlureûs ! (*Tot bas*) Mâlureûs ! (*I tome li tièsse divîns sès mains tot plorant. Mèlîve ni veût nin çoula : èle lét. Li ridau tome douç' mint*).

PIÈCE DRAMATIQUE

EN PLUSIEURS ACTES

28^e CONCOURS DE 1920

RAPPORT

Des sept pièces en plusieurs actes qui nous ont été soumises, aucune à notre avis n'était digne de récompense ou du moins d'une récompense proportionnée aux ambitions de certains auteurs, car les deux meilleures d'entre elles, *Li vî bwès* et *Istwére d'amoûr*, toutes deux en trois actes, ont été retirées devant notre décision. Par le fait, nous sommes dispensés d'en faire la critique, comme aussi de formuler la part d'éloges qu'elles nous paraissaient mériter. Pour l'une d'elles, qui a vu depuis les feux de la rampe, le public a pu la juger en pleine connaissance de cause.

Quant aux cinq autres (*Li valèt d' coûr*, *Li pâcolèt*, *On voyèdje a Saint-Mwêr*, *Djônês* et *Lidje*, 1914), voici ce que nous en pensons.

Quel est le sujet de *Djônês* ? Louis, Hubert et Nestor, fils du rentier Lambert Coûnote, aiment tous trois et, tous trois, voudraient épouser leur jolie cousine Nanète, fille du petit censier Michel Coûnote. Quel sera le préféré ? L'un des deux premiers, étudiants prétentieux et de conduite légère ? Non, ce sera le paisible et sage Nestor, pianiste. Voilà toute la pièce, si pièce il y a ! Mais, direz-vous sans hésiter, c'est le thème de la délicieuse comédie de Maurice Péclers, les *Novès wèsins* ! Evidemment ! De plus, chez Péclers, pièce il y a, tandis qu'ici pas d'intrigue et donc pas d'action véritable ; rien que des

scènes de remplissage, qui se répètent parallèlement, de longues conversations, que l'auteur s'évertue, avec succès parfois, mais pas toujours avec naturel, à rendre animées et spirituelles. Tout le mérite de cette prétendue comédie réside en la virtuosité dépensée par l'auteur pour tirer, pendant deux actes qui n'en font qu'un en réalité (car aucun incident ne les sépare), quelque chose de rien ; ses courtes répliques, le nombre et l'agitation de ses personnages, qui parlent d'ailleurs une langue excellente, pourront même donner, à la scène, l'impression de la vie. La pièce est à refaire et pourrait, entre des mains habiles, devenir jolie.

Comme *Djônés*, le *Valèt d' cœur* ne comporte deux actes que par un artifice tout extérieur : il n'y a pas une seconde d'interruption entre le premier et le second. L'auteur se borne à couper son développement en deux parties à peu près égales. Au surplus, pièce dépourvue d'intérêt, car dès les premières scènes on prévoit le dénouement. La conception est d'ailleurs aussi vieux jeu que possible, et la mise en scène ne l'est pas moins. L'affabulation repose sur une invraisemblable association commerciale (qu'on ne précise d'aucune façon !) entre une jeune fille belle et riche et deux vieux célibataires qui se sont avisés l'un et l'autre de s'approprier la commerçante... et le commerce. Mais ils ont compté sans le comptable, pauvre, mais jeune et sympathique, qui enlève le morceau !

Vieux jeu aussi la tante-marraine qui intervient comme *deus ex machina*, et la vieille servante dévouée dont on a cent fois ailleurs vu les allures et entendu les propos ; vieux jeu les noms parlants des personnages : Lucève *Bondreût*, madame *Boncoûr*, le comptable *Tchançârd*, et le dialogue qui frise parfois la charge, et les apartés naïfs qui s'adressent au public. Enfin la langue, quand elle est wallonne, est tout à fait banale ; ailleurs, c'est du français mis en patois.

Il y a peut-être une trouvaille dans cette pauvre pièce ; c'est le trait final, emprunté au vocabulaire du jeu de cartes

Mais il ne suffit pas pour que l'auteur soit à son tour *li valèt d' couër* ; comme les deux vieux évincés, il a plutôt joué *has' èt roy* !

C'est sans doute une gageure ! Voici une troisième pièce en deux actes, qu'encore une fois aucun intervalle ne sépare ; il est vrai qu'elle est du même auteur que la précédente. Intitulée *Li pâcolet*, elle a pour épigraphe : « Mès prumis pas... ». Hélas, on ne s'en aperçoit que trop ! Œuvre tout à fait vieillotte que cette pièce de début, qui n'est guère qu'un décalque ou une refonte de *Tâtî l' pèriqué* : nous y retrouvons notre *Tâtî*, ici nommé *Matî*, *ovri r'tiré* après avoir gagné le gros lot de cent cinquante mille francs, sa sœur *Tonton*, qui convole avec l'instituteur *Matrognârd*, je veux dire *Mârtin*, le tambour-major de la garde civique, *Lârgosse*, devenu *Rombosse*, et le *nètiéû d' canâls*, le neveu aux visites intéressées. N'oublions pas la venue espérée du Roi et les salutations devant le miroir ! La pièce a pourtant de la vie, ou tout au moins de l'animation. Le premier acte est assez bien venu, avec le défilé et la peinture heureuse de ses multiples personnages ; mais le second, qui reprend le premier à la minute même où il s'est arrêté, n'est plus qu'une série de scènes de fantaisie et de remplissage, où l'action est nulle : le mariage *Mârtin-Tonton* se confirme et *Matî* renonce à son rêve ambitieux de devenir conseiller communal. En voilà toute la substance !

Li pâcolèt est une œuvre de novice, où l'intérêt ne cesse d'aller en décroissant. Les couplets qui s'y intercalent et les apartés à la vieille manière achèvent de gâter l'affaire. Bien que le dialogue ait du mouvement et que d'heureuses expressions, tirées du bon terroir, fassent quelque peu compensation à de trop nombreux gallicismes, l'auteur a beaucoup à apprendre encore.

Voici maintenant une tentative d'opéra-comique, en trois actes : *On voyédje a Saint-Mwêr*. Le thème n'a rien de bien

palpitant : le jeune tailleur Lîná Borguignon est un beau et brave garçon ; mais il est boiteux, et il aime la jolie fleuriste Riyète Pirmolin, sa voisine. Une neuvaine en pèlerinage à Saint-Maur le guérit miraculeusement de sa claudication, au grand déplaisir de son rival, dédaigné d'ailleurs, le savetier Tchanchè Bèrdoie. Troisième acte : le mariage. On ne peut pas dire qu'il y ait là une véritable action dramatique : nulle vie, nul intérêt, nulle fantaisie même ! Ce n'est pas du théâtre : si le premier acte est un tableau assez animé, le deuxième n'est guère qu'une série de monologues puérils, et le troisième est absolument vide. Mais peut-être les détails de l'exécution rachètent-ils la pauvreté de l'affabulation ? Aucunement : ce n'est que gaucheries, naïvetés, invraisemblances.

Et quel pauvre poète, quel pauvre écrivain ! Pas un atome de poésie dans ses couplets, mais quantité de chevilles et d'incorrections. Sa langue n'est pas moins pitoyable, sans élégance et même sans propriété, altérant les spots (*li cîre ni vât nin l' tchandèle*) ou les employant à contresens. Ce n'est même pas un prétexte à musique : ni fond ni forme n'est de nature à tenter nos compositeurs wallons.

Pour finir, il fallait s'y attendre, voici un drame patriotique en 4 actes et un prologue en 2 tableaux : *Lîdje, 1914!* C'est un gros drame, presque un mélodrame, avec des conventions invraisemblables, du romanesque à souhait, de la déclamation, de la grandiloquence. Cela passerait peut-être en français, où le genre est acclimaté depuis longtemps, mais il se prête mal au réalisme du wallon et de son langage. Ce n'est pas du vrai théâtre wallon ! L'usage du patois, d'ailleurs ici farci de gallicismes, ne suffit pas pour donner à une œuvre littéraire une empreinte wallonne et populaire ; il faut que le sujet traité soit vraiment de chez nous, spécifiquement local par la matière et par l'esprit. Or cette histoire de la fille coupable qui a dissimulé sa faute à l'honnête homme qui l'a épousée et qui paye si chèrement sa faiblesse, est devenue la banalité même au théâtre

et dans le roman français. Ici il faut reconnaître que l'auteur a fait d'heureux efforts pour localiser et encadrer sa donnée dramatique ; il possède des facultés d'invention et d'imagination ; il a des détails observés et même des scènes vivantes. Mais sa psychologie fait vraiment trop bon marché des vraisemblances nécessaires ; tout au long de son développement on sent une convention, une exagération qui lui enlèvent le charme de la vérité et du naturel. Son effort est méritoire d'avoir su mettre sur pied cette longue et compliquée machine ; mais nous ne pouvons ici récompenser la seule bonne volonté.

Somme toute, maigre résultat que celui de notre concours de 1920 ! Seules les pièces en un acte ont mérité l'une ou l'autre distinction. Lorsqu'ils entreprennent des sujets de plus large envergure, nos auteurs deviennent maladroits. Je ne parle pas des pièces retirées, œuvres de vieux routiers de la scène, mais qui n'ont pourtant pas été cette fois à la hauteur de leur talent consacré. C'est donc en vain, cette année, que nous avons attendu et cherché le chef-d'œuvre nouveau. Mais nous sommes rassurés : il viendra, car nos dramaturges sont infatigables et leur imagination, comme leur verve, inépuisables.

Les membres du jury :

Jules FELLER,	Oscar PECQUEUR,
Olympe GILBART,	Jean ROGER,
Jean HAUST,	Henri SIMON,
Auguste DOUTREPONT,	<i>rapporteur.</i>

La Société, dans sa séance de mai 1922, a pris acte des conclusions négatives du jury. En conséquence, les billets cachetés annexés aux envois ont été détruits séance tenante.

ÉTUDE DESCRIPTIVE

18^e CONCOURS DE 1921

RAPPORT

Le jury est heureux de constater qu'il a pu cette année distinguer, parmi les œuvres envoyées au concours, plusieurs pièces d'une réelle valeur littéraire.

N^{os} 1, 2, 3. Trois pièces de vers, écrites dans le patois de Ferrières ; tableaux charmants, d'une fraîche et sincère poésie, et où apparaît un soin du style et de la versification assez rare chez nos écrivains wallons. Nous les signalons aux auteurs du Dictionnaire à cause des mots rares et pittoresques dont s'émaille leur vocabulaire et nous accordons un troisième prix à chacune des trois pièces.

N^o 4. *Sarazin servicîre*. Scène de déménagement, écrite en un savoureux dialecte namurois. Les personnages ont un humour et une certaine naïveté qui est bien du terroir. Nous accordons à cette pièce un troisième prix.

N^o 8. *Li Pont d'Avreû*. C'est la description, en vers, de la vieille et pittoresque rue du Pont-d'Avroy que les Liégeois d'âge mûr ont encore connue. C'est en même temps le rappel des mœurs et coutumes d'autrefois, et l'éloge sincère et ému d'un passé que les jours où nous vivons nous font embellir et regretter. L'œuvre nous a paru mériter un deuxième prix. Nous conseillons toutefois à l'auteur de l'alléger par endroits de certaines longueurs.

Mentionnons enfin avec éloge le n^o 12, *Neûre cwène*, une

description un peu poussée au noir — c'est le cas de le dire --
d'une impasse sordide où vivent des houilleux.

Les membres du jury :

Hermann HUBERT,
Charles DEFRECHEUX,
Léon PARMENTIER, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance d'avril 1922, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. Ernest BRASSINNE, de Liège, est l'auteur du n^o 8 ; M. Marcel LAUNAY, de Ferrières, celui des n^{os} 1, 2 et 3 ; M. Édouard THIRIONET, de Jambes-Namur, celui du n^o 4, et M. Arthur XHIGNESSE, de Liège, celui du n^o 12.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

[Dialecte de Ferrières]

Li rèw

par Marcel LAUNAY

3^{me} prix aux concours de la *Société de Littérature wallonne* (1921)

Li rèw qui s' winne drî nosse tchèri
Acoûrt fou dè parfond bouh'nèdje
Èt vint dispåde si glaw'zinèdje
Inte deûs rilêyes di sawèris ⁽¹⁾.

È trîh, i mousse dizos l' fouyèdje
Disqu'a l'abovreû dè piêtris.
Anon, i s' dirôle come on d'zi
Â-d'-triviès dè sârts èt dè lètches ⁽²⁾.

Lès treûtes riqwèrèt sès gofès,
Èt d'zeû l'êwe — mureû dè rozès —
Saqwants suzots bal'tèt djourmây ⁽³⁾.

I s' dihombe... èt la, drî lès bins ⁽⁴⁾,
I tape so l' neûre rowe d'on molin
Sès rénants flots qui n' dwèm'ront mây !

Li 16 di djun 1913.

⁽¹⁾ Entre deux rangées de sureaux.

⁽²⁾ Il se déroule comme un orvet à travers les essarts et les pâturages humides.

⁽³⁾ Force libellules se balancent constamment.

⁽⁴⁾ *Bin* : un « bien », un domaine rural.

È trîh

par Marcel LAUNAY

3^{me} prix aux concours de la *Société de Littérature wallonne* (1921)

È trîh d'al cinse di Wolômont
La qu' lès-âmayes wêdit l'ébride ⁽¹⁾,
Li fouyêdje djênih èt l' fâbite
A lèyi dè d'biter s' tchanson.

Djondant dèl sâ hos'lêye di rinnes ⁽²⁾,
Lès brons corâs ⁽³⁾ r'wangnèt l' frum'hî,
Èt so l' vért mureû dè vèvi,
Lès foyes aplovèt-st-a cintinnes.

Lès wasses n'amoussèt d'dja pus fou
Dè niyâ qu'est la d'zos l' baliêdje :
Èles lèyèt dwèrmi leû zûnêdje
Lès sî meûs qui l' trîh pwète li dou.

Tos lès djones sont plins d' lê-m'è-pâye...
Plic-ploc', quéques mohons tchiriptèt
Èt, qwand l' plêve hène, i s' rëspounèt
Divins lès tcharbotes dèl vile hâye.

So lès neûrès-spènes ⁽⁴⁾ dè crèstê
Lès purnales avizèt hayètes.
Ènn' a si tél'mint, qu' lès cohètes
Drènèt come èles ni l'ont mây fait.

(1) Trêfle hybride, à fleurs blanches et rouges.

(2) *Rin-ne*, brindille, rejeton tendre et flexible d'un arbre.

(3) *Corâ*, grosse fourmi des bois.

(4) Les prunelliers.

Li rotche pleûre, li sourdant soglote ;
È foncê deûs sabots ⁽¹⁾ sont mwérts ;
Lès bleûvès-câyes èt lès pavwêrs
Flouwihèt pitchote a midjote ⁽²⁾.

Vola dèdja 'ne tchoke qui l' vint heût
Lès hîves djus dès-âbes-às-vessèyes ⁽³⁾ ;
Èles toumèt, lès blankès-moussèyes,
È pazê div'nou marâssieûs.

L'êwe dè horé tape èl bassène
Dès fayînes, dès peûs d' hâvurna.
La, d'vins lès gngneûrs, li marlatcha
Ni done pus radjoûr al mèskène ⁽⁴⁾.

Oûy, li lurson qwîrt a houri
Â pîd dès spès bouhons d' bwès-d'-poye ⁽⁵⁾,
Wice qu'i dwèm'rè d'zos quéquès foyes
Disqu'al boutâhe dès sawêris.

Li 28 octôbe 1913.

(1) Aconit tue-loup.

(2) Les bluets et les coquelicots se flétrissent peu à peu.

(3) Les gousses du baguenaudier.

(4) Là, dans les ifs, le domestique de la ferme ne donne plus rendez-vous à la servante.

(5) Érable champêtre.

Li Limbrêye

par Marcel LAUNAY

3^{me} prix aux concours de la *Société de Littérature wallonne* (1921)

Avez-v' dèdja vèyou l' Limbrêye ⁽¹⁾
Dè tims qui l' dièrin-ne nivaye fond ?
Lès deûs-èrîves sont-st-ènêwêyes.
Avez-v' dèdja vèyou l' Limbrêye
Tchèrant so si scrène tote hoûzêye
Dès lonkès hèrtchèyes di hurons ? ⁽²⁾
Avez-v' dèdja l' Limbrêye
Dè tims qui l' dièrin-ne nîvaye fond ?

Avez-v' dèdja vèyou l' Limbrêye
Al florihâye dès sâs-minons ? ⁽³⁾
Anon, l' blanc minou s'î murêye.
Avez-v' dèdja vèyou l' Limbrêye
Si rade qui l'adjète treûte moh'têye ⁽⁴⁾,
Tot dispièrtant dès pleûs, dès ronds ?...
Avez-v' dèdja vèyou l' Limbrêye
Al florihâye dès sâs-minons ?

Avez-v' dèdja vèyou l' Limbrêye
Âs bèlès djournêyes dèl fèn'hon ?
C'est l' tchoke qui s' corant londjinêye.
Avez-v' dèdja vèyou l' Limbrêye
Qwand 'le si r'hètche èrî dès hourêyes

(1) La Lembrée, rivière qui se jette dans l'Ourthe à Palogne.

(2) De longues traînées, de glaçons.

(3) *Sâ-minon*, saule marsault, *salix caprea* ; *minoû*, chaton.

(4) Sauter après les mouches.

Come po mèskeûre l'êwe a sès djoncs ?
Avez-v' dèdja vèyou l' Limbrêye
Âs belès djournêyes dèl fèn'hon ?

Avez-v' dèdja vèyou l' Limbrêye
Dismètant l' plin d' l'arîre-sâhon ?
Cès djoûs la, l' rênante roudinêye ⁽¹⁾.
Avez-v' dèdja vèyou l' Limbrêye
Âs-eûres qui l' ràyâ dèl valêye ⁽²⁾
Èl vint r'jonde, tot d'bitant s' tchanson ?
Avez-v' dèdja vèyou l' Limbrêye
Dismètant l' plin d' l'arîre-sâhon ?

Avez-v' dèdja vèyou l' Limbrêye
Al rèvute dès cwahants frèssons ? ⁽³⁾
On freûd mantê d' glêce l'èprih'nêye.
Avez-v' dèdja vèyou l' Limbrêye
So l' trèvint qu'êlè chèv di tchâssêye
Âs hamês ⁽⁴⁾ qu'ad'hindèt d'â lon ?
Avez-v' dèdja vèyou l' Limbrêye
Al rèvute dès cwahants frèssons ?

Avez-v' dèdja vèyou l' Limbrêye,
Li pus bèle êwe di d'vins nos fonds ?
Todi-mây èle a mès pinsêyes.
Avez-v' dèdja vèyou l' Limbrêye ?
Vès lèye lès colîres dèl contrêye ⁽⁵⁾
Dirôlèt tos leûs crâmignons.
Avez-v' dèdja vèyou l' Limbrêye,
Li pus bèle êwe di d'vins nos fonds ?

Li 28 di may 1916.

(1) L'eau (toujours) errante gronde.

(2) Le torrent de la vallée.

(3) A l'époque des frissons qui vous endolorissent.

(4) Aux traîneaux (d'enfants).

(5) Colîre, rigole creusée par l'homme.

Sarazin Sèrvicîre ⁽¹⁾

PAR

Edouard THIRIONET

3^e PRIX

aux Concours de la *Société de Littérature wallonne* (1921)

Pa l' reuwe cabouyiye, pa-drî quate sipès tch'faus d' cinse, li longu tchaur a chaules avanciheûve fortchêrdjî d' meûbes, d'ayèsses èt d' vizeriyes.

Al fine copète do mwinnadje, one comère, si gros d'drî nichî dins one grigneûse payasse ètur lès quate pîs d'one tauve è l'air, sèreûve conte lèye, come dès-èfants, deûs postûres doréyes su leûs-òrtias come su leû tièsse.

Chaque boye ⁽²⁾ cochoyeûve lès-assis dins leû mouyou èt nosse djint è tronneûve a grands côps, pinsant todi vøy la Viêrge èt saint-Antwinne s'ac'sègnî didins s' choû.

L'ome sùveûve pa-drî l' tchaur. On tchinnia dins one mwin èt l'ôte todi prèsse a-z-apicî l' mècanique, i roteûve, lès-oûy atatchîs al cwade qui rac'tineûve tot l' bazâr. Ça fait qu' tènawète si tièsse balanceûve come li rèsse, d'on costé adon d' l'ôte.

Èt l'ome sondjeûve...

Dispeûy a prandjêre, i rote ainsî. C'èst po l' bin d' sès-èfants qu'i vint d'mèrer a Nameur. Mins, tot l' minme, quitter s' viladje quand on-z-î a v'nu au monde, qu'on-z-î a conu s' feume, travayî,

⁽¹⁾ *Sarazin* : qui d'meûre èl Sarasse, — quartier d' Nameur, dèl reuwe Notrè-Dame al reuwe dès Molins èt Grognon, è passant pa l' pî do tchèstia. — I-gn-a minme lès S. du Nord et lès S. du Sud, d'après lès-affiches po l' dicauce.

⁽²⁾ *Boye*, bösse ; *boyéûs*, plein de bosses et de fosses.

èlèvé si p'tite famille, qu'on-z-î a yeû totes sès djôyes, totes sès pwinnes... èt po v'nu èwou ?...

« Ça clince do costé qu' ça vout tchêr, don, cinsî ?

— Oyi, m' fi.

— La one djournéye, don ?

— Oyi ça.

— Si dj'èsteûve di vos la, dji r'tinkîyereûve li cwade.

— Nin dandjî, ça n' pout mau.

— O ! pout mau... pout mau... « Pout-mau a tchêyu l' derrière dans l'eau », cinsî ; djel vwè co... Wêtiz, vosse feume va v'nu al valéye, don, cinserèssè ?... Yu-auwe, Bayârd !... Fioz lès taurdjî one miète, dji satch'rè l'armwêre pâr ci. Atindoz, nos r'tinkîyerans l' cwade... Auwe, Bayârd !...

— Nin lès pwinnes, nos-arivans.

— Come vos v'loz... Mins, cinsî, vos-alez dire qui dj' so curieûs : vos v'noz d'dja di d' lon ainsi ?

— D'al Grosse Sipène.

— O ! nom d' tot-ute !... Ça n' mi r'gârde nin, mins vos-alez lon ?

— La pus lon, au coron dèl reuwe.

— Nos n'avans pus qu'one pichîye d'abôrd. Èt vos v'noz d'mèrer pâr ci ?

— Oyi, au gros blanc batumint qui rawête dissu Mouûse di l'ôte costé.

— Èmon Lagasse ?

— Tot djusse !

— An èfet, gn-aveûve on quartier a louer.

— Oyi, au prumi.

— Tin don, mins vos sèroz bin la ; on vrê paradis ; gn-a l' pus viye di mès soûs qui d'meûre su l' minme palier... Yu-auwe, Bayârd !... Auwe !... Nos-î v'la, cinsî... Ditchindoz, madame... Pâr ci, wez... Donez-m' Twinne èt Mariye. Tinoz-vos al cwade. Là... Tènoz, boutez lès postûres au d'bout do colidôr, dji lès mont'rè t't-a l'êure.

— Mins, dist-i l' viladjwès, nos f'rans bin tot seûs, savoz ?
Mèrci.

— Taijoz-vos, don, cinsî ; dji m' va bouter tos lès can'tias al valéye ; adon, tant qu' nos-î sèrans, nos distchèdj'rans l' rèsse èt l' tchèron sèrè tot d' swîte clér. Èt pwis nos mont'rans tot l' bazâr.

— Mèrci tot d' bon, alons m' fi, » dist-èle li cinserèsse.

Mins l' cwade èsteûve dèdja disnukéye, satchîye èt rôléye. Èt l' sarazin gripeûve èt lanceûve tot autoû do tchaur.

« Alèz, cinsî ! purdoz l' armwère po lès pîs. Gâre, cinserèsse !

— Mins l' tchèron va m'aîdî, savoz !

— Èt sès tch'faus don, cinsî ? Il èst timps s' i vout yèsse ralé audjourdû. I-gn-a au mwins quate grossès-eûres di d' ci al Grosse Sipène. Alons, purdoz-l' pa lès pîs, ça îrè tot seû, vos n'auroz cauzu rin. Èt vos, nosse dame, i n' tint qu'a vos d' monter lès p'titès-ayèsses. Purdoz lès totes gnongnontès-afaires la, po n' vos nin nauji. Gn'a nin qu' trwès d'grés, savoz, èl vile!.. Après, si vos v'loz, vos mont'roz on chame ou deûs : sèrè todi ostant d' fait. »

Èt i vos ratchaw'teûve tot ça, tot distchèrdjant l' minnadje. Èt s' linwe n'arèteûve nin, nin d' pus qu' sès djambes.

« Tènoz, cinsî, vo-l'-la djustumint, wez, l'ome di m' soû!.. Il èst bin tchèyu... Hê, Châles ! vin d'nèr on côp d'mwin a t' novia vwèzin.

— Â ! cinsî ! C'èst vos qui vint d'mèrer d'lé nos ? Bè, vos sèroz bin vèci... Oyi, ripwazez-vos one miète... Gusse, qu'èst-ce qu'on monte ? Li r'ssôrt ? Bon, d'meûre pa drî, dj'îrè pa d'vant. Nos-èstans abutuwés, vèyoze... Oyi, vos sèroz bin : li grande air di Mouise, l'êwe a trwès-ascauchîyes, dès-aujîyès montéyes. Vos vwèroz qui v' sèroz bin ! »

Èt l' pôve viladjwès, qui sondjeûve qui l' vuwe n'èsteûve wère si bèle, l'air si bone èt l'êwe si près qu' vèla, a stî maugré li fwârci d' lèyi fé lès deûs soçons. C'è-st-a pwinne s'il a d'vu s' bouter al cwade po satchî, tot saisi, pa l' fènièsse, li vîye drèsse di tchinne qui n' v'leûve nin passer pa lès-aujîyès montéyes.

Asteûre, c'esteûve fini.

Lès deûs bias frères ratindin-n' dissu l' palier. Èt, drî l'uche, li cinsî d'mandeûve a s' feume :

« Qu'est-ce qu'i faut l'zeû doner ?

— Payîz l'zeû on bon vère.

— Pinsez qu'is sèront contints ainsi ?

— Poqwè nin, fô m' vé ! Èst-ce vos qu'a d'mandé leû còp d' mwîn ?

— C'est l' vrê... »

Èt l' viladjwès arive su l' palier.

« Comint n'intrez nin don ? Dji so contint qu' tot ça èst fait. Dji vos r'merci branmint dès còps. Nos-alans bwâre on bon vère asteûre.

— Merci, cinsî.

— Siya, o !

— Non, mèrci tot d' bon, nos n' bèvans nin, ni onk ni l'ôte.

— V'loz sayî on bon cigâre d'abôrd.

— Mèrci, nos n' fumans nin non plus ni onk ni l'ôte.

— Vos n'avez nin travayî po rin portant ! »

Èt i vout come po bouter trwès dwèts èl potche di s' djilèt.

« Donez deûs francs, o, cinsî ! èt sèrè bon ainsi, in, Châles ? dist-i l' Gusse.

— Oyi, ètur vwèzins, dist-i l' Châles..., avou quate francs por nos deûs, vos sèroz clèrs, alons. »

Qu'aureûve-t-i fait, l' pôve viladjwès ?

Il a payî.

Èt deûs munutes après, les deûs bias-frères moussin-n' al prumère tchapèle po-z-è cassî one...

Li Pont d'Avreu

PAR

Ernest BRASSINNE

2^e PRIX

aux Concours de la *Société de Littérature wallonne* (1921)

Fou climpeûre èt 'ne gote kitwèrtchèye,
C'èsteût 'ne mohone dè bon vî tîmps.
Dizos l' pwès dè lonkès-annêyes,
Èle drènéve, come ine pauve vèye djint.
Èlle aveût-st-ine drole di façade,
Dès p'titès f'gnèsses, dè p'tits cwârès,
Divins 'ne maçon'rèye a creûh'lâdes.
Dizos, deûs pwètes, on p'tit teûtê.
Po catchî l' meûr qu'èsteût hayis',
So li d'zeûr, a l' sofrande dè teût,
Lès tèràsses, dizos l' coronis',
Boutît fou, so l' rowe Pont d'Avreu.
On l'zès dismoût eune après l'aute,
Lès vèyès mohones qu'on n' vout pus,
Come on s' disfaît d'une vèye crapaude...
Nosse mohone a stu bouhèye djus.
Èle djinnéve po ralârdji l' vòye.
Ine vèye mohone, on n' l'aconte nin.
Come on parint pauve, on l' rinôye.
A-t-on wârdé l' tchèstê Porquin ?
On-z-a distrût totes lès-èrliques
Qu'avît faît l' djôye dè vîs Lîdjwès.
On faît dè-s-ouhènes, dè botiques,
Èt totes lès vèyes si ravizèt.

Mains çou qui fait l' bête d'ine vèye,
Çou qu'assèteche lès djins d' tot costé,
Çou qu'on-z-est fir d'elzî fé vèy,
C'est çou qui d'meûre dè timps passé.



Pauve vèye mohone, — mi, dji t' rigrète, —
Wice qu'i féve si bon dè viker !
Al vèsprèye, on sèréve li pwète ;
On n'oyève pus nolu passer.

C'èsteût-st-è plin mitan dèl vèye,
Mains lès djins vikîd d'a-façon.
Al nut', lès vôyes èstît d'sseûlêyes,
Lès mohones ridohît d' tchansons.

Asteûre, c'est tote li nut' qu'on rôle,
On 'nnè r'va-st-a l'êreûr dè djoû.
D'avance, âtoû dèl lampe a l'ôle,
Li manèdje èsteût racloyou.
Li lampe tapéve ine flâwe lounîre
Âtoû dèl tâve, mains nin pus lon.
Li grand-père, tot reû so s' tcheyîre,
Vûdîve si vère a p'tits goûrdjons.
I fêve oneûr a nos brèssènes,
I buvéve li bîre dè Lîdjwès,
Dèl saison qu' hagnîve èl narène,
Quéque fêyes ine gote di vî pèkèt.
Èt s' poûhîve-t-i vol'ti 'ne pènêye
Foû d'ine pitite plate bwète d'ârdjint.
On l' rimplihêve po 'ne çanse èt d'mèye :
Li snouf èsteût câzi po rin.
Li bone vèye grand-mère, è catchète,
Stitchîve ine neûre çanse âs-êfants :
Come on l' rabrèssîve a picètes !...
Èlle aveût dè souke è s' ridant !
Lès cârpês, tot s' rôlant al tère,
Hoûtît lès râchâs dè vî tîmps.
Li p'tit coulot, so l' hôd di s' mère,
Si k'tapéve come on vièrzèlin.
Come èlle èsteût fwért amistâve,
Nosse vèye mohone dè Pont d'Avreû,
Tofér, onk ou l'aute dè vinâve
Vinêve djouwer s' pârt di cwârdjeûs.
C'èsteût sovint l' matche qu'on djouwéve,
Ou cinq' rôyes, ou l' piquèt normand ;
Èt l' ci qu'aveût fait l' pârt, hah'lève :
Il âreût dispièrté l'êfant !
I n' falève nin rintre atote
Quand c'est qu'on n'aveût nin sièrvou :

Vos lès-âriz ramassé totes !...
On n'èst nin dès djouweûs d' tape-cou !
Nolu n'âreût mây polou dire,
Tél'mint qu'il èstît tchauds so l' djeû,
Si c'èsteût po l' tchêstê d' Tchôkir
Ou bin po 'ne çanse qu'i fit leûs pleûs.
Onk qu'èsteût pâhûle, a m' som'nance,
C'èsteût nosse vî sav'tî Tchantchè.
Cila passève dès pipes d'ine çanse,
Come ènn' a nin amon li rwè !
I falève, âtoû dèl bètchète,
Tourner vînt fèyes on bokèt d' fi ;
Afis' dèl wârdèr blanke èt nète,
Èwalper l' cowe d'on gris papî.
Ine novèle pîpe qu'on-z-abwèss'nêye,
On nèl deût stoper qu'a mitan ;
On l' foume a tot p'titès leûpêyes
Paou dèl broûler tot paf'tant.
I k'hiyîve li sîse al mouwale (¹) ;
I r'prindève co cint fèyes dè feû.
Il alouwève totes lès brocales
Quand c'èst qu' n'aveût pus dè boleû.
I loukîve po d'zos sès bèriques
Èt, quand c'èsteût po 'nnè raler,
I t'nève si pîpe come ine èrlique,
Paou qu'il aveût dèl casser.
Li vî Râssèt, qu'aveût fait l' guère
Djâzéve dè grand Nam'pôlèyon.
È scole, quand on v's-ac'sègne l'istwère,
On va qwèri l'afaire pus lon :
I fât qu' vos aprindése, al vole,
Tote sôr d'afaires qui s' kimèlèt ;
Mains li « Napoléon » d'è scole
Èsteût pus p'tit qui l' ci d' Râssèt !

(¹) « A la muette » : sans dire mot.

On djoû qu'èle djâzéve di macrales,
Di spéres, di diâles, di leûs-warous,
Mi pére fa taire li vèye houp'rale :
Djôdjèt 'nn' ala avou s' madou.
Djâspér, qui buvéve vol'ti 'ne gote,
Èsteût quéquefèyes so l' houp'diguèt ;
Il âreût toumé di s' maclote
S'i n'eûhe tchanté si p'tit bokèt.
Li flotche di s' bonète so l'orèye,
Hamwér, tot fant l' cisse dè hoûter,
Assètchîve souwêyemint l' botèye
Èt s' vûdîve on vère, so l' costé.
C'èsteût l' bon tins, ca l' politique
Ni fève nin tourner sots lès djins.
Ine fèye qu'on vint la-d'ssus, bérnique !
C'est tot po l' djôye èt l'ètind'mint.
Nos n'ârans pus mây si bon qu' zèls,
Qui n' kinohît nin lès pârtis.
Li vicârèye n'est pus si bèle :
Qui l' bon Diu l's-âye è s' paradis !

Dji crèh fouû d' mès bagues qwand dj'ô dire
Qui d'vins l' tins n'aveût qu' dè brôdieûs.
Li ci quèl dît ni k'noh nin l' tîre
Dès maïsses qui t'nît nos vîs-ovreûs.
Mains qu'est-ce don qu'a fait li r'noumêye
Di Lîdje, si ç' n'est nin sès-ovrîs ?
I n'a nin, po fé k'nohe ine vèye,
Ot'tant d' savants qu' d'omes di mèstî.
Dji n' blâme nin lès-ovrîs d'asteûre :
I-n-a dè bons, ènn' a tot-plin,
Dès-ôtes avou ; mains, dji n'a d'keûre,
Nos vîs-ovrîs lès valît bin.
I n'avît nin dè mécaniques
Come ôûy, po-z-ovrer l' fiér èt l' bwès ;

I fît dès sêres èt dès fiziks
Èt dès bès meûbes, lès vîs Lîdjwès.
Avez-ve dèdja loukî 'ne vèye sêre ?
I falève èsse sinsieûs po l' fé,
Èt lès meûbes d'oûy ni valèt wêre
Lès cis qu'on féve dè tins passé.
Lès vîs rèspondît d' leûs-ovrèdjes,
Pace qu'il èstît faîts al lècsion.
I n' kinohît nin l' bwègne mèssèdje
Qu'on dit asteûre : « C'èst todi bon ! »
C'èst todi bon ? Ci n'èst nin vrêy !
Nol ovrèdje n'èst mây bon assez !
I fât, d'vins tot l' minme quéle pârtèye,
Qu'on faîsse on pô mîs qu'on n' deûye fé !
Po rinde nosse Patrèye grande èt bèle,
Nos d'vans, chaskeun', hazi nosse clâ.
Nos tâyes l'ont faîts, nos l' f'rans come zèls :
I savît bin wice qu'ennè fât ;
I savît bin qu' d'on siêke a l'ôte
Li progrès passe di main a main,
Èt qu'è l'awous' li mawèure pôte
Vint fou d'on grain sèmé d'vins l' tins.
A tos vos-ôtes, qui m'nît prinde djîse,
Al vèsprèye, al cwène di nosse feû,
Lèyîz-m' vis-èl dire sins vantîse :
Vos-èstîz dès-ovris d'adreût !

On-z-èsteût si bin èl coulèye !
Nolu n' tûzéve mây a spiter.
Li sîse èsteût so l' còp passèye
Èl vèye mohone dè tins passé.
Lès mohones d'oûy sont bin pus bèles,
Adjins'nêyes come on n' sâreût mîs :
Kimint va-t-i qu'on s' howe di zèles
Èt qu'on n' qwîre qu'a lès-èlaidî ?

Nolu ni s' plaît pus-è s' mohone :
I fât qu'on 'nnè vâye chal ou la.
È l'aïsse vos n' trouv'rez pus pèrsonne :
On passe sès sîses â cinéma.
Qu'avît-èle lès p'titès cas'nîres
Po t'ni lès djins d'zos leû soumî ?
Sèreût-ce qui d'vins 'ne pitite wâmîre
Li boneûr s'adjîst'rêyereût mîs ?

Brave vèye mohone ! mohone bènèye !
Wice qui lès pauvès èstît bin m'nous,
Wice qu'i-n-aveût 'ne plèce èl coulèye
Po l' ci qu'èsteût d'vins lès histous !
I n' falève nin m'ni èl mohone
Si c'èsteût po k'djâzer lès djins ;
I n' falève mây moti d' pèrsonne
Ôrmis qui po 'nnè dire dè bin.
Mây li hayîme èt l' mâle divise
È l'aïsse n'ont fait-st-étinde leû vwès.
Li ci qu'est brave compte qu'on l' ravise :
Po dire dè mâ... qu'on djâse d'ôte tchwè !
Mès djins ont miné leûs-arôye
Tot dreût d'vant zèles èt sins d'fali
Èt s' nos-ont-i mostré l' bone vôle
Come dè bravès djins qu'il èstît.
Di tins-èt d'eûre dji pôrè dire
Çou qu'il ont fait po leûs-éfants.
Çou qu' dj'ennè di, ouy, n'est qu' manîre
D'èlzî rinde oneûr tot passant.

I n' mâque nin qu' toûr a toûr al pwète
Li Vèye èt l' Mwért ont m'nou clak'ter ;
Mains l' ponne n'a mây situ l' pus fwète :
On s' sitrindève po l' supwèrter.
Adon, ç' n'èsteût nin come asteûre
Qu'on n' qwîrt qu'a racrêhe si magzô ;

Mains, di ç' tins la, on n'aveût d' keûre
D'ovrer bécôp po wâgnî pô.
On n' mèt'réve nin sès-eûres d'ovrédje ;
I n'aveût ni ritche ni brubeû,
Mains çou qu'on dit dès bons manèdjès,
È nosse vèye rowe dè Pont d'Avreû.
Çou qu' dji n'a pus r'trové dispôy,
C'èst l'acwèrd inte tos lès vwèzins :
Divins lès ponnes, divins lès djôyes,
On-z-èsteût come lès deûts dèl main.
On n' kinohéve nin l' djaloz'rèye :
On sét bin qu' Lambèrt vât Françwès.
S'on-z-aveût mèzâhe d'ine ustèye,
On l'alève qwèri à pus près.
Tot l' monde èsteût al pus midone
Qwand l' manèdje èsteût racrèhou.
S'i-n-aveût-st-on mwért èl mohone,
Tot l' vinâve âreût bin pris l' doû.
C'èsteût todi lès minmes manèdjès
Dispôy li tins dè vî bon Diu.
Li bol'djî candjive bin d' vizèdje,
Mains l' no dès djins n' touméve nin djus ⁽¹⁾.
C'èst pus vite l'èssègne qu'i fât dire :
Chaque mohone aveût s' no mètou.
— On-z-âreût d'vou tûzer dè scrîre
Tos cès nos la, qui sont pièrdous.
Por mi, tot çou qu' dji m'è rapèle,
« Lès treûs tchand'lès », amon mès djins.
Siya, portant ! n-aveût co 'ne bèle ;
C'èst l'èssègne dès « Treûs Pèlurins »,
« Lès-Armes di Francfôrt » èt « l' Civète »,
« Li Tièsse di Boûf' » èt « l' Blanc Mouton ».
Po lès-ôtes, bèrnikè ! djèl rigrète,
Mains dji n' mi sovin nin pus lon.

(1) Ne tombait pas dans l'oubli, ne disparaissait pas.

On t'nève al mohone di sès tâyes.
Li pére lèyive l'ustèye a s' fi.
Come, di ç' tins la, on n' baguéve mây,
On-z-esteût fir d'esse di s' qwârtî.
On-z-î aveût totes sès som'nances
So 'ne pitite horiote (1) di tèrain.
C'est la qu'on-z-aveût vèyou s' banse
Èt lès wahès d' tos sès parints...
Lès-âmes dès cis qui sont-st-èvôye
Âtoû d' leûs-êfants roudinèt :
Èle fèt qui l' tins hoyou s' rilôye
Â ci d'asteûre, â ci qu' vinrè.
Oûy, on 'nnè va-st-âs qwate mâhîres ;
On bagu'reût bin tos lès treûs meûs.
Nos péres si rècrèstît po dire :
« Dj'a m'nou â monde è Pont d'Avreû ! »
Li vèye di Lîdje tinève, por zèls,
Inte li Pot d'ôr èt drî Saint-Pô :
C'esteût leû rowe qu'esteût l' pus bèle.
Vos 'nnè riyez ? V' savez bin pô !...

Al cwène dèl rowe, n-aveût 'ne brèssène ;
Djusse â-d'-divant, on vî-warî.
On fondève dè sèw : quéle pufkène !
Èt s' n-aveût-i co deûs plonkîs.
Po çou qu'esteût dèl glotin'rèye,
Mangon, crâssî, — tot çou qu'on vout ;
N-aveût treûs bèlès bol'djirèyes,
Èt dès p'tits d'vères come a Brèssoux.
Vos-ârez mâlâhèy dèl creûre :
Â Pont d'Avreû, n'a wêre longtins,
I-n-aveût dès-âbes, dèl vèrdeûre ;
Câzî tot l' monde aveût s' djârdin.

(1) Languette. On dit aussi *coriote*.

Ènn' aveût-st-onk, tot-a l'intrêye,
Qui t'nève al mohone dè brèsseû.
Ènn' aveût traze èt traze parèy
Inte li Pot d'ôr èt l' Pont d'Avreû.
On féve tot-a-fait è manèdje,
Cûre ine fornêye, rikeûse, bouwer.
Tot l' monde aveût si p'tit curèdje,
Èt l' mèskène si d'véve dishombrer.
On-z-esteût la come è s' mohone ;
Li solo lûhéve po turtos ;
On n'esteût nin djinné d' pèrsonne ;
I féve aîreûs come èl Condroz ,
Èt z'oyève-t-on co, po l' rawète,
Huffer l' mâvi, tchîpter l' mohon.
On-z-ac'lèvéve poyes èt robêtes ;
On t'nève dè s gades èt dè s moutons.

Avou sès-arâyèyès skèyes,
On sârot trop grand po l' napê,
Li p'tit Lambêrt, djêve di moqu'rêye,
Qu'on n' ritrovêve nin d'zos s' tchapê,
Li p'tit Lambêrt, tot fant sès mowes
Èt qui volêve pèter l' francès,
Arainnîve quî passêve èl rowe
Po li d'biter sès p'tits bouquêts :
Dès claw'çons, dè s rôses, dè s violètes,
Ine fleur, ine fouye, on bokèt d' fi,
Li martchandêye esteût hayète.
On 'nn' esteût qwite a bon martchî :
C'esteût cinq' çanses. On martchandêve
Po 'nn' avu treûs po l' qwârt di franc ;
Lambêrt âs bouquêts vis lès d'nève
Èt s' sègnîve avou vos-aîdants.
Mains, qwand nosse pitit pèle-mès-pômes
Vèyéve aspiter 'ne bèle djonne djint,

Li p'tite rawète volève fé l'ome :
I prindève si tchapê è s' main;
Tot fant sèrviteûr al wihète,
I li d'mandève po l' rabrèssî,
Qu'èlle âreût, po 'ne bâhe a picètes,
Li fleur qui li ahâyereût l' mis.
Il a passé 'ne bèle vicàreye,
I n' s'a mây bécôp toûrmèté.
Kimint féve-t-i ? C'est bin ahèy :
I prindève tot dè bon costé.
Tchêrdjî d' çances come on crapaud d' plomes,
Contint di s' sôrt, todi djoyeûs,
Li p'tit Lambêrt, fleur di brave ome,
A stu è paradis tot-dreût.

Li meûs d'octôbe di chaque annêye
Raminève li martchand d' marons :
C'est qu' lès vacances èstît finèyes
Èt qu' l'iviér n'èsteût pus fwért lon.
I falève riprinde si malète
È trèvint qui l' fôre va k'minci !
On djurève bin qu'on f'reût barète :
Ine fèye è scole, c'èsteût roûvî.
Il èst vrêy, — c'est co 'ne douce som'nance, —
Quéquefèyes, a qwatre eûres tot rim'nant,
Dj'alève qwèri po quéquès çances
Dès marons tot tchauds, tot bolants.
Li vî martchand aveût 'ne bonète
Di pê d' robète so sès blancs dj'vès.
I d'nève on maron po l' rawète
À ci qui n' prindève nou sètchè.
L'al-nut', èvès onze eûres èt d'mèye,
C'èsteût l'awous' dè vî martchand.
Lès djîns rim'nît dèl comèdèye ;
Al hape i vindève po quéques francs.

Li bon tins m'nou, ènnè raléve
Avou çou qu'il aveût gâgni.
A l'ârîre-sêzon i rim'néve
Po rataquer si p'tît mèsti.
I n' li faléve nin bécôp d' plèce :
On covèt, ine caisse di marons ;
Il aveût s' djîse èn on fâs pwèce :
On mète di lādje, deûs mètes di long.

Si nos tâyes rim'nît mây a spêres,
Kimint f'rît-i po s' ritrover ?
I droûv'rît, d' veûy totes nos-afêres,
Dès-ouÿ come saint Djile l'èwaré !
Di leû tins, l' vôle èsteût d'sseûlêye ;
I n'aveût qu' dès tchèrètes al main.
Asteûre i-n-a-st-ine tchèrèyerèye
Qui l' diâle lu-minme ni s'i r'trouve nin !
Mi sâriz-ve co bin dire ine plèce
Po Hazêr tchanter sès râvions,
Po Paganini èt s' blanke tiêsse,
Po les Ham'lêr èt leû violon ?
Èt Lambêrt, avou s' frake èt s' bûse
Èt s' djambe di bwès èt s' gros bordon ?
Sayîz 'ne gote dè d'morer stâmûs'
Â mitan dèl pavêye, èdon ?
Oûy, lès tchèrètes corèt totes seûles :
C'èst dès-autos, motos, vélos ;
Vos dirîz dès mohèyès steûles :
Come l'aloumîre èle sont sor vos !
Qwand on disfindéve âs tchèrètes
Dè passer po l' rowe Pont d'Avreû,
So l' pavêye i-n-aveût-st-ine hiède
D'êfants qu' djouwît a tos lès djeûs.
I-n-a 'ne feume qui m'néve di Mont'gnêye
Po vinde dè lècê l'â-matin,

Èt si-agne dimorève so l' pavêye,
Dismétant qu'èle sièrvève sès djins.
Dji r'veû co sès deûs djusses di keûve,
Qu'ârît polou siervi d' mureû ;
Si martchandêye n'esteût nin bleûve
Come li cisse di nos margouleûs.
Èlle aveût-st-on blanc norèt d' tiêsse
Âtoû d'on vizêdje tot ros'lant ;
Èle n'âreût nin mâqué, Tchantchêsse,
Dè mète li rawète po l'èfant.
Dji sé bin qu' lès martchands d'asteûre
Ont sogne qui nos n' toûrnanse a vès :
C'est po çoula, vos m' polez creûre,
Qu'i mètèt pus d'êwe qui d' lècê.
Li bon lècê, bin sûr qu'on l' wåde
Po tos lès cis qu'enn' ont dandji,
Po lès-èfants, po lès malâdes ;
Èt c'est çoula qu'on vint pûni !
Qwand vos comptez l'zî d'ner dèl fwêce,
C'est d' l'êwe qui vos malâdes buvèt !
I fâreût qu'on l'zî còp'reût l' tiêsse
A cès-la qu' lès-èpwèzonèt !
Mains lèyans cisse kèsse la po bouf :
Li colére nos monn'reût trop lon.
Sohaitans qu'on l'zî done ine roufe
Èt rim'nans-è a nosse raizon...

Al cwène, dè costé dèl Sârnîre,
Dji m' sovin bin d'aveûr vèyou
On banstê d' boukètes so 'ne tchèyîre :
C'esteût l' botique dèl vèye Djètrou.
Èle ni mèskèyéve nin l' farène,
Ni l'ôle, ni l' şouke ; i n' mâquéve rin.
Èle lès féve pus glotes èt pus fènes
Âs cèlihes, qwand c'esteût l' moumint.

Lèye n'èsteût nin tro-z-èhalisse ;
Main s n-a dès-ôtes ! binamés frés !...
Il aplovît, bon Diu sèt d' wice ;
Il èstît pus djinnants qu' djinnés !
Li pavêye èsteût d'a zèls tote :
Èl prindît po t'ni leû mèstî.
Èt lès djins d'vît sûre li corote
Po lèyi l' trotwér âs-ovrîs.
Chal, n-aveût-st-on r'sinmeû d' çuzètes ;
Si pîre toûn'rèce tapéve dè feû.
Assiou so lès brès' di s' tchèrète,
L'ome ènn' aveût po 'ne eûre ou deûs.
Pus lon, c'èsteût-st-on fa d' wèzîres
Èt l' bans'li qui r'fève lès banstès :
Dès banses al bouwêye, âs cromptîres,
Dès bots èt dès bènes a hopê.
I-n-aveût-st-on grand rossê diale
Qui m'nève dèl Prûsse ou d'avâr-la ;
I tapéve si bot djus d' sès spales
Po s' mète al cwène dèl rowe d'Ama ;
I v' rimontéve lès hautès botes,
I v' rissav'téve tot çou qu' n-aveût ;
I n'ovréve nin al douce minote,
Èt, portant, 'l-èsteût hintche èt dreût ⁽¹⁾.
In-aute qu'èsteût assiou al tête
Avou si p'tit covèt d' bruzis,
Èsteût a r'ssôder lès-afaires
Qui lès vwèzènes li apwèrtît.
Lès djouweûs d' cofe, totes lès samainnes,
Avît l' djoû mètou po djouwer ;
Ènn' aveût bin 'ne dimèye dozainne
Londi, djûdi, l'après-l'-dîner.

(1) Il ne travaillait pas d'une main légère, et pourtant il était ambidextre.

S'on r'cûvéve ine vôte di tchâfêdje,
Lès bot'rèsses vinît sins facon
Tripler l' mwèrtî, fé leûs-ovrêdje,
Tote ine dimèye djoûrnêye à long ;
Èle prindît l' bê mitan dèl vôte
Po s' mète a tripler leûs hotchèts ;
Come èlle avît l' linwe bin pindowe,
Tot quî passêve aveût s' paquêt.
Wice sont-èle, lès bot'rèsses, asteûre ?
Wice lès feûs d' hotchèts si djoyeûs ? ⁽¹⁾
Oûy, avou totes leûs-èmantcheûres,
On s' tchâfe sins minme vèy låde li feû !
Mi qu'èls-a k'nohou, dji lès r'grête,
Come dji r'grête nosse vî tins passé,
Qwand on vikéve è s' mohinète
Avou l' djôye èt l' pâhûlisté.
Nosse Lidje èst dim'nowe ine grande vèye :
On-z-ôt djâzer tos lès djârgons ;
Mains, di chal a quèquès-annêyes,
On n'ôre pus djâzer l' walon !
Lès vôyes sont pus lādjes èt pus dreûtes :
Lès djins sont dim'nous vèrmouyeûs.
Nosse rowe èsteût foû sqwère èt streûte :
On-z-î vikéve libe èt djoyeûs !
Dj'ô bin qu'on âreût polou scrîre
So lès mohones dès vîs Lîdjwès :
« Chal, n'a nolu qu'âye rin 'a dire ;
C'èst l' maisse di chal, tot seû, qu'èst rwè ».
Oûy, nos-avans-st-ine aute goviène :
Lès cis qu' volèt miner l' payîs
Sayèt dè hêrer leû narène
Disqu'a d'vins l' pus p'tit trô d' soris.

(1) Où (sont-ils) les feux de boulets (de charbon de terre) si joyeux ?

I fèt dès lwès à toûrnant brès' (1) ;
Ènnè fôrdjèt-st-eune tos lès djoûs :
Disfinde... i n'ont qu' çoula èl tièsse ;
À réz' d'oûy, tot qu'est disfindou !
Dji sé bin qu' dji so 'ne gote hayâve ;
Mains dji n' pou m' rat'ni dè pinser
Qu'on n'a mây situ pus-èsclâve
Qu'oûy, qu'on n' djâse pus qui d' libèrté !

Hossans tot çoula djus d' nos spales :
Çou qu'è-st-êvôye ni r'vinrè pus.
Dispôy qui ç' n'est pus ine rouwale,
Li Pont d'Avreû, ci n'est pus lu.
Qu'on s'ennè vante ou qu'on l' rigrète,
On n'i sâreût pus rin candjî.
Lèyans çoula po fé 'ne bonète,
Ine bonète di pus, a Matî.

Mâgré qu'elle èsteût p'tite èt vèye,
Li p'tite vèye mohone di mès djins,
Dj'ènnè r'mouw'rè co traze, co mèye :
Djamây dji n' sèrè pus si bin !

(1) A tour de bras.

RÉCIT ASSEZ ÉTENDU

19^e CONOURS DE 1921

RAPPORT

Le 19^e concours n'a réuni cette année que deux concurrents. Le premier, sous le titre *Istwâre di saint Walhêre*, raconte, en moins de trois pages, une légende du pays d'Hastiêre. On ne trouve aucun intérêt littéraire dans cette sorte de fait-divers moyenâgeux.

Le second récit a du mérite. C'est l'histoire du *Mârlî d'Avârla* que les paroissiens d'*Avârci* disputent à ce village, et à qui l'orgueil fait perdre le sens, au point qu'un beau jour, il chante au jubé des couplets égrillards. A présent, le malheureux, victime du démon, a quitté *Avârla* ; on peut le voir mendiant sous le porche de l'église d'*Avârci*.

Le début du récit, où il est question des démêlés divisant les deux villages, ne manque pas de verve, et le style en est piquant. L'aventure du *mârlî* retient moins notre attention. De-ci, de-là, cependant, brillent des paillettes qui font bien augurer des essais futurs du concurrent. S'il nous est permis de hasarder une suggestion, peut-être l'auteur aurait-il tiré plus de parti de ses qualités d'humoriste en faisant son sujet principal de la rivalité d'*Avârci* et d'*Avârla*. Dans une description de ce genre, l'aventure du chantre pourrait encore figurer, mais réduite à de plus justes proportions, c'est-à-dire aux traits vraiment plaisants qu'elle renferme.

Le jury propose de décerner à l'auteur du *Mârlî d'Avârla* une mention honorable avec impression.

Nous souhaitons que d'ici à l'an prochain, il prenne plaisir à enrichir son œuvre et à la parer de quelques fleurs nouvelles.

L'habileté avec laquelle il use du vocabulaire wallon nous porte à l'espérer, si tant est qu'il veuille résister à une certaine hâte que nous croyons remarquer vers la fin du récit, et qui se manifeste aussi dans l'écriture.

Les membres du jury :

Joseph BRASSINNE,

Julien DELAITE,

Antoine GRÉGOIRE, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance du 8 janvier 1922, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture du billet cacheté joint à la pièce couronnée a fait connaître qu'elle a pour auteur M. Arthur XHIGNESSE, de Liège. L'autre billet cacheté a été détruit séance enante.

[Dialecte de Liège]

Li Mârlî d'Avârla

par Arthur XHIGNESSE

MENTION HONORABLE

aux Concours de la *Société de Littérature wallonne* (1921)

I n'a ni cric ni crac. Nou viyêdje, dès-eûres tot-âtoû, n'aveût on mârlî come li ci d'Avârla.

Come di djusse, Avârci — li gros ham'tê pus lon — li ennè volêve a mwért : nou pardon èt nole écoute.

À rés' lès deûs k'mounes si d'préhît djoûrmây èt po tot, èt s'èvèyît-èles timpèsse :

Avârci aveût çouci ; Avârla aveût çoula.

Avârci èsteût trop p'tit ; Avârla èsteût trop plat.

Lès djins dès deûs bwérds avît fait dès spots onk so l'ôte, èt s' lès pinsît qu'arape hagnants :

« Avârci, — feûs d' displis ! »

« Avârla, — feûs d' tracas ! »

Èt tchic èt tchac ! èt vos 'nn' ârez !...

* * *

Po çou qu'èsteût dè mârlî, portant, Avârci aveût l' manche : il âreût d'né gros po l'aveûr d'a sonk èt po l'ètinde li dimègne, a l'ôre di s' tchapèle, tchanter sès clapants motêts... Mains vola, parèt ! si awoureûs è-st-on : i n'a tofér ine mohe è l'ôrlodje,

Èl fât dire, c'èsteût on tchanteû come on 'nnè veût wére. Qwand 'l ataquêve si pârtèye, on sintève come si coûr fonde, èt

n-aveût dës feum'rèyes qui pāmît : laïd come li pètchî qu'èsteût portant, ènn' âreût fait çou qu'âreût volou...

Ossu, Avârci lî promèta moncê d' çances ; Avârla dobla l' mise.

...Ine bèle mohone : Avârla lî prezinta 'ne pitite cinse.

...Dès-oneûrs : Avârla èl nouma consieû.

...Ine clapante cins'rèsse : Avârla èl maria avou l' vève dè gros djudje, mwért di l'aveûr trop' fièstî...

* * *

Vos v' mādjinéz bin qui, di s' vèyî ainsî préhî èt forpréhî, li pauvre ome sinta l'ariâse lî monter à cervê : i pinsa qu'èsteût tot èt Pènèye pus rin. Pâr qui l' diale si fa 'ne oneûr dèl tèm'ter. Vos pinsez bin !... in-ome d'èglise, qui tchantève tos lès djoûs lès glwères dè Signeûr, èt qu'èsteût l'ome di fiyâte dè curé !

I lî èvoja l' sotrèye dës grandeûrs : a lu — çou qu'i n'èsteût qui d'mèy mâ — èt a s' feume qui n' lâka pus d' l'èfouwer.

Alez ! l' mârli fout bin intrupris : ni tins, ni eûre !

On djoû n'ala-t-i nin dire qui l' curé aveût 'ne bèle vwès... po scrîre, èt qu' fève bin dè tchanter qwand on aveût hâsse di plêve ! Li pauvre curé, qu'èsteût fir di s' filèt d' vwès, èt qu' dihéve âmèn' avou l' pus bê cou d' poye dè monde, pinsa stronler d' colére.

A l'octâve dèl fièsse, — si feume èt l' diâle avît bê djeû qwand 'l aveût on dj'vè so l' lèpe — i d'na a-z-ètinde qu'i v'nève dè rêfûzer dës cints èt dës mèyes po tchanter al Catèdrâle di Saint-Pau !... C'èst l' curé qui v's-èl sitrinda a k'fèsse !

Adon-pwis i n' s'arèsta pus po rin : i vola-t-intruprinde totes lès musiques ; il atch'ta totes lès tchansons, lès bèles... èt lès-ôtes ; èt s' vis lès hufla-t-i d' l'â-matin a l'al-nute : i n' prinda pus qui l' tins di s' vanter inte dës côps. Èt s' feume lî fa rèsponse so tot.

Ine fîve di sotrèye, djans !...

* * *

Come li grande fièsse dèl Confrèrèye d'Avârla alève ariver :

« Mârli, lî dèrit l' curé, tchûzihans d'vins nos motèts çou qu'i-n-a d' pus bê ; èt s' fez po on mîs, savez !

— Nin mèzâhe di mèl rik'mander : dji k'noh mi mèstî, mi, èt come nolu !

— Awè, mains on pout bin... »

Li mârli planta l' curé la, èt 'nn' ala tot crinsant sès spales.

Èt l' curé, tot hossant s' tièsse : « Pèchî d'orgowe ! Li mâlèreûs d'vinrè sot !... »

I n' sèpève nin si bin dire.

* * *

Lès djoûs sùvants, on-z-âreût dit sabat èl mohone dè mârli : l'ome... èt l' feume rèpètît, vos m' polez creûre. On n'i fève qui tchanter èt hah'ler ; on-z-î vikéve di musique.

Èt ç' fout l' djoû dèl grand-messe. Li mârli ariva avou l'âir d'ine saqui qui n'aveût nin dwèrmou s' plinte nut', èt tot tèzihant 'ne gote.

Sins câfi dire bondjoû a nolu, sins vèyî pèrsone minme, i monta so l' docsâl.

I-n-ava bin saqwants qui li trovît drole d'âir ; mains s' kinohît-i sès fougues... èt l'èglise qui s' rimplihéve èsteût si bèle a loukî !

Tot près d' l'âté, li Signeur d'Avârla èt s' djint stampît dreûts èt hâtains come dè tchèsturlins d' vîs lîves âs-îmâdjès : cossins d' vroule diswalpés so lès hautès tchèyîfres, fènès dintèles so lès hâres di dimègne, èt èsblawihants lign'tès.

Ine gote èn-êrî, lès grozès tièsses dèl Confrèrèye si hâgnnît come tos jènèrâls, èt sayît d' wârdèr inte di zèls èt lès simpes mimbes dèl Sôciété, li minme pas — ine myète pus grand si possibe — qu'inte dè djins dè tchèstè èt zèls minmes.

Lès-èfants dès scoles adon-pwis, a guilites èt n' wèzant bodji, ni tchak'ter, ni rîre — fi parèy qu'on grand cwârê d'as.

So l' costé, li grosse Càrmulène dè mostî, lès cinserèsses èt cinsîs, èt tot Avârla : reûs sârots, cradjolés cotrès, hôts golés. Tot çoula fris', pondou, r'lûhant, huré, fignolé !

Ci n'est gote a Avârci qu'on-z-âreût polou rapouûler si clapante kipagnèye, èt nolu, d'vins lès cis d'Avârla, qui n' trèssintève l'oneûr qui s'è dispârdève sor lu ; vîve co todi Avârla !

Li mèsse ataquà èt, la-d'zeûr, l'ôre ènonda s' musique.

Çoula k'mincive fou bin ; èt ç' fout vite li moumint qui tot l' monde si mèta a si-âhe po-z-ôre tchanter l' prumî motèt, li prumî dès fameûs motèts dè grand djoû.

Li mârli s'aveût a mitan r'tourné so s' passèt èt s' tinéve-t-i l' curé a l'ouy, èt qwand l' priyèsse s'arèsta dè pâtriyi èt s' rëscoula d' l'âté come po d'ner l' signâl, li mârli s'ènonda — d'ine vwès d' tonfre :

Catèrinète a la jambe bien faite,

Catèrinète a lè gènou tout rond.

Catèrinète ! Catèrinon !

Catèrinète a lè pied pètiton !

Si vwès n'aveut mây situ si plinte, èt s' brèyève-t-i a dispièrter on mwért...

Stâmus', tot l' monde si r'tourna so l' docsâl èt d'mora boke à lādje a-z-ôre li distèrminé qui tchèrîve, qui tchèrîve... on coplèt n' ratindant nin l'ôte èt d'ine télé fwèce qu'on 'nn'èsteût tot-èstoûrdi.

Pwis, i passa come ine five so l' flouhe : pitchote a midjote lès lèpes kimincît a tronler, lès-ouy a blaw'ter... èt, come dès possédés, totes lès djins s' mètît a marquer l' pas so l' tchanson...

Sins sèpi çou qu'is fît, come dès so-dwèrmants qu'on grand sospeur vinreût fé d'lahî, vola tot d'on côp qu' chaque gozî parèta s' disnokî èt qu' totes lès djins, avou 'ne tèrîbe èclameûre, riprindît l' rèspleû qui l' mârli — li diâle pus vite — rataquéve po l' treûzinme fèye :

Catèrinète ! Catèrinon !

Catèrinète a lè pied pètiton !

Avârla èsteût èmacralé ; èt si tant, qui l' pauve curé s'ènnè mèla ossu, tote li Confrèrèye èt... disqu'al Cârmulène, lès deûs brès' lèvés èt lès-ouy tot spités d' lâmes !...

* * *

I v's-ariv'rè mutwèt dè passer a Avârci. Divant l'èglise i-n-a-st-on vî pauve qui n' qwite mây li plèce, qui n' louke pèrsone, qui n' dit mây rin, — èstèné... pièrdou...

Si vos tapez 'ne çanse è s' pitite copète, on direût qu'i s' dispiète ine gote, èt, si vos hoûtez bin, vos-ôrez on tot fayé filèt d' vwès qui s'èlîve lôyeminôyemint, pèneûsemint, èt comprindrez-ve mutwèt deûs bokèts di d'vîses : « Catèrinète !... Catèrinon !... ».

Pwis l' bribeû r'tome è long sondje qui l'èdwér.

C'èst l' mârli d'Avârla...

...Dispôy li fameûse mèsse dèl Confrèrèye, il a d'vou qwiter l' viyèdje. Po todi èt div'nou fî sot, il a v'nou toumer so lès-ègrés di l'èglise d'Avârci, — qui s' l'aveût sohêtî, èt qu'èl wåde...

* * *

Mains ç' n'èst nin çoula qui polève rapâv'ter l' carèle inte lès deûs viyèdjes. I sont d' brète pus' qu'is n' l'ont mây situ ; èt s' si hagnèt-i todi tant qu'èl polèt :

« Avârci, — feûs d' displis ! ».

« Avârla, — feûs d' tracas ! ».

FABLE, PETIT CONTE, MONOLOGUE, ETC.

20^e CONCOURS DE 1921

RAPPORT

S'il est vrai que l'art du conteur et du fabuliste est fait d'un mélange dosé de grâce et de pittoresque, de simplicité et d'originalité, il n'a guère été compris des concurrents qui ont pris part au 20^e concours. On chercherait vainement, parmi les neuf œuvrettes soumises à notre examen, une affabulation intéressante, dénotant un travail consciencieux, voire même, chez certains, une compréhension exacte des genres. Absence de recherche dans la composition, pauvreté des sujets mis en contes ou arrangés en fables, dédain des enjolivements dans la forme, tels sont les principaux griefs à relever à charge des auteurs des productions que nous allons passer rapidement en revue.

N^o 1, *A m' grand-mère*. — Petit conte agréable, d'une sincérité touchante, mais délayé dans un lyrisme forcé. Certains vers sont défectueux ; l'auteur abuse du même qualificatif et la rime est souvent insuffisante.

N^o 2, *Ennè fât nin po s'è passer*. — Monologue mal équilibré, d'un auteur facilement reconnaissable et bien connu pour sa prolixité. Les idées à tendances philosophiques qui y sont exprimées en un style rocailleux sont aussi vagues qu'incompréhensibles.

N^o 3, *Lès boulètes*. — Conte en prose, du même auteur que le numéro précédent sans doute, écrit d'un jet, sans souci de

la forme. Le sujet en est puéril, bien que constituant une gentille évocation du passé.

N^o 4, *Li payisan èt l' foyon*. — Voici un essai de fable, du même encore, car l'œuvre présente les mêmes défauts. C'est écrit sans légèreté. Que nous voilà loin du style familier, simple et gracieux de la fable !

N^{os} 5 à 8, *L'agne èt lès bèriques*, *Li leûp èt li r'nâ*, *Li mèskène èt l' marcou*, *Li rat èt l' soris*. — Quatre fables sans relief, appartenant au même auteur, qui n'est pas celui des n^{os} 3 et 4. La première n'est qu'une vague imitation d'une fable de La Fontaine, où l'apologue reste nébuleux et insaisissable. Les trois autres ne se distinguent ni par l'originalité ni par l'imagination ; ce sont des compositions quelconques, n'offrant aucune distinction.

N^o 9, *Si pére èsteût paveû*. — Petit conte en vers, dont un vulgaire calembour fait tous les frais, et qui nous est présenté sous forme d'un sonnet ! Etrange composition, sans valeur littéraire.

En présence du peu de valeur de ces œuvres, le jury ne peut que regretter l'insuffisance générale du concours de fables, contes et monologues, qui offre cependant tant de ressources à l'imagination et à l'inspiration de nos écrivains wallons.

Après délibération, le jury décide d'accorder une mention honorable (sans impression) à la pièce n^o 3.

Les membres du jury :

Charles DELCHEVALERIE,

Herman HUBERT,

Joseph CLOSSET, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance de juin 1922, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture du billet cacheté joint au n^o 3, a fait connaître qu'il avait pour auteur M. Arthur XHIGNESSE, de Liège.

Les autres billets cachetés ont été détruits séance tenante.

PIÈCE LYRIQUE, CRAMIGNON, PASQUILLE

21^e, 22^e et 23^e CONCOURS DE 1921

RAPPORT

Le jury du 21^e concours a éprouvé cette année une agréable surprise en feuilletant les pièces soumises à son appréciation. Est-ce que décidément l'ère des vaches maigres serait révolue et faut-il voir ici les prodromes d'un renouveau poétique ? Toujours est-il que, sur trente envois, et sans se départir du rigorisme un peu gourmé qui est dans les traditions de la maison, le jury n'a pas voulu distribuer moins de douze récompenses.

Est-ce à dire qu'il ait constaté la disparition complète des défauts tant de fois signalés par nos rapporteurs : banalité du fond, ignorance des choses de la nature, imitation du français, sensiblerie niaise ou négligences de style ? Hélas ! non, et une demi-douzaine de concurrents auraient sans doute mieux fait, comme eût dit Alceste, de laisser au cabinet les essais informes qu'ils nous ont soumis. D'autres furent certes mieux inspirés dans le choix des sujets, marquèrent plus de logique, de mouvement, de personnalité dans leur développement ; mais ils oublièrent que « seuls, les ouvrages bien écrits passent à la postérité » ; que le manque de netteté et de précision, comme aussi les duretés et l'inélégance, défigurent ou déforment les plus belles idées, et qu'en un mot le gribouillis ne fut jamais du style. En revanche, parmi les œuvres couronnées, nous avons pu, à côté de poèmes bien pensés, bien écrits, bien rythmés, savourer quelques morceaux achevés, d'inspiration originale, de métier parfait, et nous sommes heureux d'en tirer bon augure pour l'avenir de notre littérature wallonne.

Le n° 10, *Tchantez mouchons*, et le n° 14, *Essôr*, en dialecte namurois, s'avèrent tout de suite de conception française avec les fadeurs traditionnelles dans la romance sentimentale comme en témoignent et le refrain du premier :

Tchantez, mouchons,
Vosse lingadje èst plin d'armoniye.
Au mitan di nos bouchons
Fioz qu'èle rivègne sovint vos choûter, m' chériye !
Vos-aûtes, mouchons,
Lès seuls témwins di nos foliyes,
Po fé m' boneûr, d'joz li dins vos tchansons :
Riv'noz, riv'noz, mayon !

et ces vers du second :

Vola l' prétimps qui nos soriye
Tchèssant d' l'ivièr tos lès tourmints
Vinoz, vinoz, sèson djoliye...
Nos vik'rans co dès djoûs di lièsse...
L' nature vout fé 'ne twèlète novèle...
Su l' tapis vèrt di nos grands prés.

Au lieu de ces vagues banalités, pourquoi l'auteur ne s'en tient-il pas à des détails d'observation directe comme ceux que nou offre ce couplet :

Li tchin bawiye dins l' coûr dol cinse,
Lès poyes grèt'nut su l'ansini ;
Su ç' tins la l' tchèt, rûzé potince,
Va prinde lès-oûs divins lès nids.

Même observation pour le n° 11, *Fleûrs d'amoûr*, où se rencontre mainte expression recherchée :

Li peûr'té fève tote nosse ritchesse

ou des incohérences, comme :

Li wihète... n'est qu' li s'mince di l'amoûr qu'estechante,
qui rind sot, dèl bête qui s' hâgne èt qu'ècince !

et pour le n° 16, dont ces quatre vers du *rèspèlèu* montreront la pauvreté d'invention :

Riyez, bèle djonnèsse,
Dinez-ve dès carèsses,
Ca so cisse tère i n'a sûr rin d' mèyeù
Qui lès carèsses qu'on s' done inte amoureux !

Il est vrai qu'elle est compensée par la singularité du n° 17, *So l' glèce*, où, la glace s'étant rompue sous les pas des jeunes gens, l'amoureux trouve à cet incident cette explication savoureuse :

Dji creù, poyète,
Qui c'est l'amoûr qu'a fait pèter
Li glèce wice qui nos v'nans d' passer.

tandis qu'il ouvre à l'aimée des perspectives qui nous ont laissés rêveurs :

Ca, s'i toûne bin chal a l'annèye
Nos-irans mutwèt patiner
Nos treùs so l' glèce sins-i tûzer.

D'autre part, le n° 27, *Matinée di prétins*, montre une fois de plus le danger d'aborder des sujets dont on n'est pas maître. Si l'auteur avait été aux champs, il n'aurait pas fait chanter le coq en même temps que le rossignol, le merle en même temps que la fauvette, et cela à la saison des primevères; il n'aurait pas surtout mis « divins lès cladjots èt hossant s' cowe », la poule d'eau qui ne pêche qu'en eau profonde et qui, au surplus, n'a pas de queue.

Le n° 15, *Ine pitite pādje di m' vèye*, célèbre les joies du mariage à la bonne franquette et en vers assez faciles :

Nos-avans stu loyis bin mis qu'avou 'ne grosse tchinne,

en même temps que le n° 28, *Pitite lète*, invite mam'zèle Rôsa à venir au rendez-vous en un sonnet namurois presque digne des précieuses.

Nous trouvons de même, dans les n°s 18 à 21, des sentiments élevés auxquels nous applaudissons de grand cœur : 18, *Mamêye*,

sorte de berceuse avec tout de même un peu trop de « p'tite rôbe, pitite mazète, p'titès manires, p'tite tâve, p'tits brès', p'tit coûr » ; 19, *Consèy di mère*, sonnet plus énergique que littéraire contre les accapareurs ; 20, *Léts d' flocons*, plaintes assez ternes d'un mendiant, dont les deux derniers vers méritent toutefois d'être cités :

Li mwèrt li d'nève on lét d' flocons,
Mins c'èsteût dès flocons d' nivaye...

21, *Al cisse qui dj'inme*, déclaration à Nanète qui ressemble trop à toutes les déclarations.

Ni pour le fond, ni pour la forme, il n'y a en tout cela rien qui s'impose, rien qui ne laisse l'impression du déjà lu, rien qui imprime une marque personnelle à des sujets vieux comme le monde. Ces apprentis, nous ne pouvons que les encourager à travailler encore, à travailler toujours, comme nous ne cessons de le répéter à l'auteur des numéros 5 à 9 qui, par éloignement sans doute pour toutes ces tendresses un peu frelatées et évaporées, donne toujours à ses pensers une expression de premier jet dure et cahotée. Que ce soient des adieux d'amour (n° 5, *Por vos*), des variations parfois plaisantes sur toute espèce « di p'tits bokèts » (n° 6, *On p'tit bokèt*), des hymnes à la Wallonie ou à la Victoire (n° 7, *I m' sonle todi*, et n° 8, *Après l' victwére*), ou enfin les regrets du poète dont la bienaimée a mal accueilli les « rimès » (n° 9, *Vos nêl sêpez nin*), tous ces morceaux, « scrîts al hape », laissent une impression d'ébauche hâtive et en quelque sorte de malfaçon, et il semble que rien n'ait été tenté pour polir et limer ces esquisses raboteuses et mal dégrossies.

Ajoutons enfin, à ce premier lot, le n° 12, *Dilahe di coûr*, déclaration à Nanète, qui constitue un discours assez lestement tourné d'ailleurs, plutôt qu'une œuvre vraiment poétique et lyrique.

Avec les nos 13, 22, 29 et 30, nous entrons cette fois dans le domaine du pur lyrisme et nous sentons tout de suite que les

concurrents manient la langue et le rythme avec une habileté, une sûreté plus grande. Ainsi, n° 13, *Hoûtez, Riyète*, non sans quelque dureté ou négligence de-ci, de-là, a du mouvement, de la vie et de l'originalité dans l'idée et le style :

Hoûtez don, Riyète,
Lès vilès hiyètes,
Dès fâyelés klokis
Trèbolant d' leû mîs
Ine âriole di djôye
Qui d'gote so lès vôyes
D' l'èssom'té ham'tê,
Qu'ènn'èst fwért ètèt.
Hoûtez, don, Riyète,
Lès vilès hiyètes !

Le n° 22, *Rimimbrance*, avec les mêmes petits défauts, traite un sujet neuf, dans une teinte archaïque charmante :

L'ave bin k'nohou, Noyé l' sèrwi ?
C'èsteût l' pus brave ome dè payis.

Le n° 29, *Lès murguêts*, reprend l'éternelle antienne du premier amour, qu'il chante avec beaucoup de distinction et en ramenant adroitement le leitmotiv au dernier vers de chaque strophe :

Nos 'nn' alis tot mouwés sins-aconter lès djins,
Come deûs māmés èfants qui v'nit dè fé leûs Pâques ;
Nos pawoureûsès bâhes avît fait l' doûs mirâke,
Pus blanc qui l' blanc murguèt qui tronle divins vos mains.

Le n° 30, *Nâhi*, méditation poétique, dont le développement nous a paru incomplet, mais dont nous tenons à citer ces deux belles strophes :

Dji m' voreû tant d'sseûler, ènn' aler la, bin lon,
Wice qui lès dièrins-âbes ont l'air dè fé 'ne bârîre
À clér solo qu'amonte, âs nûlêyes qu'ènn' èvont !
Dji roûvireû 'm' dilonhe tot raprindant 'ne priyîre...
C'est si bon d' trèssèyi qwand c'est qu'on s' trouve è bwès,
So l' minme trèvint qu' lès rèwes gruzinèt 'ne radondinne.
On s' pins'reût-st-a l'èglise qwand c'est qu' flûtes èt haut-bwès
Rapicèt tant vosse cœr qui li fèt fé 'ne pèrtinne...

En contraste, le n^o 23, *Tâvlê*, rondeau, dégage une telle saveur de réalisme et de vérité, une si populaire verveur d'expression que — bravant l'honnêteté — il n'en a pas moins forcé nos scrupules et rallié nos suffrages : on le lira plus loin.

Restent sept numéros, trois en patois namurois, 24, 25 et 26, quatre en dialecte de Ferrières, 1, 2, 3, 4, qui avaient d'emblée retenu l'attention du jury : nous nous contenterons de les signaler rapidement. puisqu'aussi bien on pourra les trouver ci-après.

25, *Li Progrès*, et 25, *Djan l' monnî*, sont deux tableaux pris sur le vif et spirituellement rimés, l'un dans la note ironique, l'autre d'impression plutôt sentimentale ; 26, *One camisole èt on saurot*, un peu inférieure aux précédents, criblée d'épigrammes acérées les accapareurs-marchands de bestiaux.

Enfin les n^{os} 1-4, *È bwès*, *Tâvlê d' mäs'*, *Po-z-èsse on payîzan*, *Lès-âmayes*, sont l'œuvre d'un vrai poète, à l'inspiration neuve et personnelle, à la langue riche, variée, pittoresque et qui donne à ses visions d'Ardenne je ne sais quel renouveau de ferveur et d'émotion. Le sonnet *Tâvlê d' mäs'*, entre autres, est un morceau vraiment achevé.

En conséquence, le jury à l'unanimité propose d'accorder un 1^{er} prix au n^o 2, un 2^e prix aux n^{os} 1, 3, 4, 23, 24 et 25 ; un 3^e prix au n^o 26 ; une mention honorable (sans impression) aux n^{os} 13, 22, 29 et 30.

* * *

Les 22^e et 23^e concours ne nous ont guère donné les mêmes satisfactions ; au surplus, ils ne comportent que trois envois chacun.

Pour les crâmignons, le n^o 1, *Li bon vi tins*, a un rythme assez mouvementé :

Li bon vi tins n'est nin si lon,
Edon ?
Po qu'on rouvêye nos crâmignons ! (bis)
Minez l' danse, vos, Marêye !
Qu'on rêye !
Li bon vi tins n'est nin si lon !

mais l'auteur semble s'être battu les flancs pour délayer ce sujet en 19 couplets.

Le n° 2, *Contint' mint*, s'ouvre de façon assez originale :

Dji n' donreù nin mès treùs cayèts (*bis*)
Ma fwè (*bis*)
Ni l' riya d'a Mèrance,
Po totes lès vèyes qu'i-n-a-st-èl France !
Tehique di toubac' èt pipe di bwès ! (*bis*)

mais il tourne bientôt court sur des redites ou de vains propos.

Quant à l'auteur du n° 3, *Sov'nance*, il nous a paru ne pas savoir bien exactement ce que c'est qu'un cràmignon. Il nous a envoyé en effet un poème de vingt vers à rimes différentes avec ce *rèspleù* lourd et peu chantant :

Li fleur di l'adje lèt todi
Dès p'tits saqwès po s' sov'ni.

Et à ce propos, nous rappellerons une fois de plus aux concurrents qu'en ce genre l'air, le rythme, la musique enfin, n'a pas peut-être moins d'importance que les paroles.

Pour les « pasquèyes », le n° 1, *Lès grands voleûrs*, revient en de multiples strophes sur la comparaison banalisée déjà du petit voleur avec le grand, sans la relever d'ailleurs de quelque trait original ou spirituel.

Lès p'tits voleûrs, c'è-st-ètindou,
On l' rik'noh divins lès dictom',
C'est dès hingues... èt dès panè-cou,
Mains lès grands voleûrs, c'est dès-omes !

Dans le n° 2, *On disfind tot*, matière neuve et riche pourtant, l'auteur lance au hasard tous les traits et les mots, de bon ou de mauvais goût, qui se bousculent sous sa plume.

Enfin le n° 3, *Et l' molin toûne*, est moins une « pasquèye » qu'une chanson en trois couplets avec refrain, sans que du reste la thèse y soutenue apparaisse bien nettement.

En conséquence, le jury, à l'unanimité, décide de ne proposer aucune récompense pour les 22^e et 23^e concours.

Les membres du jury :

Eugène POLAIN,
Joseph VRINDTS,
Oscar PECQUEUR, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance d'avril 1922, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées du 21^e Concours a fait connaître que M. Marcel LAUNAY, de Ferrières est l'auteur des n^{os} 1 à 4 ; M. Jean DESSART, de Herstal, celui des n^{os} 22 et 23 ; M. Lucien MARÉCHAL, de Namur, celui des n^{os} 24, 25 et 26 ; M. Jules CLASKIN, de Liège, celui des n^{os} 29 et 30.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

[Dialecte de Ferrières]

Tâvlê d' Mâs'

par Marcel LAUNAY

1^{er} prix aux concours de la *Société de Littérature wallonne* (1921)

È trîh, la qu' lès lursons dwèrmèt co d'zos lès gngneûrs ⁽¹⁾,
Plic-ploc, Mâs' a disclôs lès prumîrès violètes
Èt l' neûhî stind vès l' rotche sès grêyès barbizètes ⁽²⁾
Come po fé douce-mamêye âs tchapès-d'êwe è fleur ⁽³⁾.

Âs bwérds dè pî-pazê qui r'djont l' vîle rouwalète,
Co mèye hilètes-d'iviér hâgnèt leû blankiheur ⁽⁴⁾
Èt l' blanké sâ dèl hurêye avise fruzi d' boneûr,
Dispôy qui lès minouûs hoûzèt so sès cohètes ⁽⁵⁾.

Hay ! mamêye, la so l' hame alans 'ne gote nos-assîr :
Li flori djinti-bwès ⁽⁶⁾ rispât dèdja l' hinêye
Qui lès hanteûs houmèt, lès-ôûy rimplis di d'zîrs.

Ôûy, è cisse cwène di tère, on sourdant r'gruzinêye
Èt l' solo qu' rèhandih sès vètès fondrinêyes
Kimize a l'zès steûler d'ine hiède di rôses-dè-cîr ⁽⁷⁾.

Li 5 di Mâs' 1913.

⁽¹⁾ Sous les ifs. — ⁽²⁾ Ses grêles chatons. — ⁽³⁾ Comme pour faire une caresse aux pas-d'âne en fleur. — ⁽⁴⁾ Mille perce-neige étalent leur blancheur. — ⁽⁵⁾ Depuis que les chatons se gonflent sur ses branchettes. — ⁽⁶⁾ Daphné bois gentil. — ⁽⁷⁾ Aujourd'hui, dans ce coin de terre, une source recommence à gazouiller et le soleil, qui réchauffe ses ravins verdoyants, commence à les étoiler d'une foule d'anémones sylviées.

[Dialecte de Ferrières]

E bwès

par Marcel LAUNAY

2^{me} prix aux concours de la *Société de Littérature wallonne* (1921)

Vizon-vizu d' l'anchinne tchèn'lîre,
Li vî bwèh'lî rêwêye on bwès,
Wice qui l' plène, li tronle et l' neûr-bwès
Mètèt d' l'âbion so lès brouyîres.

On sourdant qu'abrotche inte deûs pîres
Î d'bite âs fleûrs sès scrêts-mawêts
Èt lès pîmây mahèt leû vwès
Al douce ârmon'rèye dès colîres.

Cisse nahe n'est djamây sins tchanson,
Minme è deûr trèvint qu' lès hurons
S'adjîstrèt so l'êwe èssok'têye ;

Pace qui, dismètant lès freûds tîmps,
La, d'zos l' mwète ramaye, on ètînd
Li tchant dès pèzantès cougnêyes ⁽¹⁾.

Li 7 d'awous' 1913.

(1) En face de l'ancienne chènevière, le vieux bûcheron irrigue un bois, où le plane, le tremble et le nerprun mettent de l'ombre sur les bruyères. — Une source, qui jaillit entre deux pierres y débite aux fleurs ses petits secrets et les bouvreuils mêlent leur voix à la douce harmonie des rigoles (creusées par l'homme). — Ce réduit n'est jamais sans chanson, même au dur moment où les glaçons se posent sur l'eau assoupie ; — parce que, pendant les froidures, là, sous la morte ramée, on entend le chant des pesantes cognées.

Po-z=esse on payîzan...

par Marcel LAUNAY

2^{me} prix aux concours de la *Société de Littérature wallonne* (1921)

Po-z=esse on payîzan — payîzan come djêl so —
I fât-st-avu brak'né so lès hautès gonhîres ⁽¹⁾
L'al-nut', qwand lès singlés dihindèt-st-â galop
Vès lès téres, la qu'is v'nèt distèrer lès cromptîres.

I fât-st-aler chaque djoû, tchâssî d' pèzants sabots,
Veûyi so 'ne trope d'âmayes â mitan dès brouyîres ;
Avu lès tchifes èt l' front hâlés dès qwate solos
Èt, tél'fèye, dwèrmi 'ne nut' â coûr dès sapinîres.

I fât=esse côpeû d' troufe, tèyeû d' lègne, distriheû ⁽²⁾,
Èt savu k'dûre è mäs', mâgré l' plève èt l' heureûs ⁽³⁾,
Ine cope di fwètès bayes atèlêyes a l'èrère ⁽⁴⁾.

Èt, si rade qui djulèt' s'èdwért lôyeminôyemint,
I fât, sins fé nole hègne, soyî s' bounî d' frumint,
Tot mouyant di s' souweûr li bone èt frudjante tère.

Li 12 di May 1919.

(1) Collines boisées. — (2) Il faut être coupeur de tourbe, tailleur de bois, défricheur. — (4) Un couple de fortes juments baies, attelées à l'araire.

[Dialecte de Ferrières]

Lès-âmayes

par Marcel LAUNAY

2^{me} prix aux concours de la *Société de Littérature wallonne* (1921)

Dj'inme lès-âmayes d'è Bolinvâ ⁽¹⁾
Qui passèt, tél'fèye, li riv'lète
La qu'èles-ont d' l'êwe disqu'al gorlète,
À tims dès plêves d'al Saint-Mèdâ.

Li p'tit tropê qwite todi l' cinse,
Qwand lès prumîs sclats dè solo
Bâhèt l' vèrdasse teûye di nosse flot
Po lès vûs dèl drêve di mèlinzes ⁽²⁾ ;

Qwand l' labureû k'dût lès bayâds
Vès l' breune arôye dèl trûlante tère ⁽³⁾
Èt qui l' djonne cins'rèsse èt lès k'mères
Vont côper l' troufe, la, podri l' sârt ⁽⁴⁾.

Dismètant qui l' coq tchante èl heûre ⁽⁵⁾,
Lès bièsses si r'pahèt d' tinres coucous,
Tot-avâ lès tchamps plins d' sam'rous
Èt hos'lés dèl lâmes di l'êreûr.

Qu'èle wêdèsse, al dilongue dè ri,
Seûye-t-i d'vins lès wêdes ou lès trîh,
Tofér, leû cawe, télé ine corîhe,
Bat' sins-ahote lès deûs flantchis ⁽⁶⁾.

(1) Les génisses de Bolinval (lieu dit de Ferrières). — (2) A travers les vides de l'allée de mélèzes. — (3) Vers le brun sillon de la terre friable. — (4) Vont découper la tourbe derrière l'essart. — (5) Dans la grange. — (6) Toujours, leur queue, tel un fouet, bat sans cesse les deux flancs.

Leûs p'tits rudions tchantèt djourmây
Dès saqwès d' hil'tants come l'ârdjint :
Acwérds qui s' mahèt djoyeûs'mint
Al carèssante vwès dè pîmây.

Vès l'après-nonne, qwand 'les beûrlèt d' seû
— Rêspounêyes dizos quéque vî tchinne —
Li hièdrêsse èlzès monne a l'Inne ⁽¹⁾
Qu'èlzî chèv chaque djoû d'abovreû.

La, 'les vinèt beûre d'èstant so l' vôle ;
Li neûre mousse divins lès rozès,
Anon, d'zeû l'êwe, on ôt l' zûnê
Dès mârtês-d'-diâle ⁽²⁾ âs-èles di sôye.

So l'êrive, è l'ombe dès-adjones,
Li binamêye crapaude prind plèce
Èt, po fé 'ne avance al cins'rêsse,
Èle keûs' ou r'nawêye lès tchâssons.

Lès-autes r'wèmièt d'zos lès doyâs... ⁽³⁾
Èt, qwand l' nut' burnih li brouyîre,
Sôfêyes, èles riwangnèt li stâ,
La qu'on l'zès stièrnih al fêchîre.

Dj'inme lès-âmayes dè Bolinvâ !

Li 3 d'awous' 1918.

⁽¹⁾ L'Aisne, rivière qui se jette dans l'Ourthe à Bomal. — ⁽²⁾ Libellules. — ⁽³⁾ Les autres ruminent sous les grands érables.

[Dialecte de Liège]

Tâvlê

RONDE

par Jean DESSART

2^{me} prix aux concours de la *Société de Littérature wallonne* (1921)

Aspoyî l' tiêsse disconte in-âbe,
Hanêsse rimèt' tripes èt boyês,
Èt dji wadje qu'i n'èst pus capâbe
Dè fé treûs pas d'adreût, l' pourcê !

Avou s' main v'la qu'i r'ssowe si bâbe,
Pwis, tot fant fwêce so fwêce, i brêt...
Aspoyî l' tiêsse disconte in-âbe,
Hanêsse rimèt' tripes èt boyês.

C'èst tot l' minme bin abôminâbe !
I s'acroe divins çou qu'a fêt
Po sayî d' ramasser s' tchapê.
I dwèm'rè la, dê, l' misêrâbe,
Aspoyî l' tiêsse disconte in-âbe !

[Dialecte de Namur]

Li Progrès !

par Lucien MARÉCHAL

2^{me} prix aux concours de la *Société de Littérature wallonne* (1921)

L'èfant, dins s' fachète,
Vint di s' dispièrter.
I n' trouève nin s' sucète
Èt s' boute à tchûler.

Li tchèt douève l'armwêre
Èt, sins l' fé èsprès,
Justumint va tchêr
Su l' plat d' vitolets.

Li canari, d' radje
Qu'on n' vout nin l' choûter,
Cheût sès grînnès è s' batch
Èt lès fait van'ser.

Li lacia qui monte
Fait dès gros bouyons,
Vo-l'-la qui s'ènonde...
Rouf ! fou do pèlon.

Li stûve a plin s' cofe
Do bwès qui sètchit.
Faut minme crwêre qu'i stofe
Po pou's'ler ainsi !

Li lampe al pètrole
File jusqu'au plafond.
Tot costé i vole
Dès p'tits nwârs plomions.

Li robinèt gote ;
Li saya trop plin
Coûrt come one pich'lote
Tot-avau l' pav'mint.

Su l' sou d' l'uche, Babète,
Come on vî champion,
Fait aler s' clapète
Su lès-élècsions.

[Dialecte de Namur]

Djan l'Monnî

par Lucien MARÉCHAL

2^{me} prix aux concours de la *Société de Littérature wallonne* (1921)

Djan, li fi do monnî, s'a mêtû al finièsse.
Il èst tot seû, i tûse, èt d'peûy on bon momint
I d'meuë aspouyî la èt r'waite an lèvant s' tièsse
Lauvau, après lès fonds, mais qwè ? — on n'è sèt rin.

Li tic-tac do molin raguèyit tot l' viladje,
L'êwe zoubèle su l' vîye reuwe èt r'glatit au solia,
Lès bédots brostéyénut d'zos lès-aubes do rivadje
Èt l' bièrdjî pète on some, coûtcî drî on mûlia.

Totes binaujes d'on bia djoû, dins l' vèvî, lès-aublètes
Pus lûjantes qui l'ârdjint féyénut dâner l' pècheû,
Do tins qui l' dimwèzèle, èfoufêye èt fringuète,
Toûne èt zûne au-d'zeû d' l'êwe, atirêye pa l' frêcheû.

Dins lès pachis, lès coches pléyénut d'zos l' pwès dè grintches
Pus rodjes didins l' fouyadje qui l' pawè dins lès blés.
On vwèt v'nu a maraude sauvèrdias èt mazindjes
Al baube do spawèta qui s' fait portant bin laid.

Djan, li bia djonne monnî, sondje-t-i a scrîre on live,
Qu'i tûse insi ? Pourtant, li sonète do molin
Si cotape èt s'aradje come s'èle aureûve lès fîves
Pace qui lès pîres toûn'nut, sins rin moûre, la longtins.

Li pôve Djan, i n'a d'cure dè djins, ni dè bédéyes,
Ni dè mouchons, ni d' l'êwe, ni do blamant solia,
Ni d' l'ovradje... — mais vola : il a vèyu Zîrêye
Qui fène, lauvau, dins l' pré, a grands côps di s' rèstia.

One Camisole et on Saurot

par Lucien MARÉCHAL

3^{me} prix aux concours de la *Société de Littérature wallonne* (1921)

Vola quinze ans, è nosse viladje,
Quand i s'a mètu martchand d' vatches,
Batisse n'aveûve tot jusse su s' dos
Qu'one camisole èt on saurot.

Po gangnî s' crosse i rindèt pwinne,
Courant l' payis tote li samwinne.
Lès saquants pîces qu'i ramassèt
Passin-n' po l' gawe èt po l' pèkèt.

Pwis, on bia djoû, n's-avans yeû l' guêre :
I s'a passé bin dès-istwêres...
Tant-y-a qu' Batisse s'a fait do laurd :
Vo-l'-la calé come on milôrd.

Il ach'téye one maujone èl vile,
Li feume rôle an automobile,
Si djonne bauchèle aprind l'anglès,
Batisse li-minme pète li francès.

Li cia qu'a invanté l' Justice,
Ni faut-i nin qui l' diâle l'apice ?
Parèt qu' noste ome a d'vu fé l' saut
Èt qu' po quinze ans il è-st-è trau.

Di s't-ancyin mèstî i s' rapinse
An sondjant qu'il è-st-al grande Cinse ⁽¹⁾
Avou on nîmèrô à s' dos,
One camisole èt on saurot !

(1) *Li grande Cinse* : la prison, à Namur.

RECUEIL DE POÉSIES

24^e CONCOURS DE 1921

RAPPORT

Le n^o 1 contient une série de petites pièces — surtout des sonnets — consacrées en général à des descriptions champêtres. Nous lui accordons une mention honorable et nous proposons d'imprimer, à titre de spécimens, les trois petits tableaux suivants de son recueil : *Prétins*, *Être-Sâhon*, *Êl wâde di Dièw*.

N^{os} 2 à 6. Ces cinq envois proviennent d'un auteur que nous retrouvons chaque année dans nombre de nos concours. Comme toujours, on pourrait y signaler, çà et là, des observations intéressantes, des trouvailles d'expressions, des images originales, même des strophes bien venues, mais il reste que l'ensemble est bâclé, la versification chevillée et monotone, et qu'aucun morceau n'approche de l'état d'achèvement où le talent de l'auteur, avec de plus sévères habitudes de travail, aurait pu le conduire.

N^o 7. Trois petites pièces où sont chantées, avec une certaine grâce touchante et naïve, les joies de la paternité. Nous proposons l'impression pour deux d'entre elles : *On roûvèye tot* et *A 'ne djône mère*. Quant à la première pièce, *Lès-èfants*, c'est à une ligue pour les familles nombreuses qu'il appartiendrait plutôt de récompenser ses vertueuses intentions.

Le n^o 8, *Avâ lès vôyes*, contient quelques tableaux où apparaissent de louables qualités d'observation et de sentiment. Nous proposons d'imprimer : *Li vi dj'vâ*, *Pauve tchèt*, *Li Cinse*, enfin *Li Cwèrbâ èt li R'nâ*, comme spécimen, assez réussi, d'une nouvelle traduction de cette fable tant de fois imitée.

N^o 9. *Tâvlès*. L'auteur de ce recueil pourra, je pense, donner

des œuvres de valeur. Mais il a des négligences de style et surtout de versification (vers de 11 et 13 pieds) qui font tort à des qualités très réelles. A titre d'encouragement, nous proposons d'imprimer *Prétins* et *Arîre-sâhon*, que l'on comparera avec intérêt aux morceaux du n° 1, traitant les mêmes sujets.

Les membres du jury :

Joseph CALOZET,

Antoine GRÉGOIRE,

Léon PARMENTIER, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance de mai 1922, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. Jean SCHURGERS, de Trooz, est l'auteur du n° 1; M. Ernest BRASSINNE, de Liège, celui des n^{os} 7 et 8; M. Edmond JACQUEMOTTE, de Jupille, celui du n° 9.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

[Dialecte de Trooz]

Trois sonnets

PAR

Jean SCHURGERS

Mention honorable
aux Concours de la *Société de Littérature wallonne* (1921)

Prétins

Li florin d'ôr èt l' magriyète
Tinkèt leûs règuèdés gorès,
La wice qu'ine àmaye, è horê,
Ripe a fwèce al sâvadje sâriète.

Ine arondje, dizos l' gris teûtê
Foû climpe d'ine pitite mohinète,
Avisè dè tchipter nan-ninète
A s' frumèle, covant l'êr ètêt.

On pâvion fait s' prumîre volêye
Èt s' va sôler dèl douce hinêye
D'ine frâhûle matrône dè corti.

Achowe so l' vî halcotant hame
Qu'èst d'zos 'ne florêye mèleye, ine mame
Mèt' ine tête al boke di si p'tit !

Èrire-sâhon

Po rèstchâfer l' poye-d'êwe dè bî,
Li solo tape èco 'ne blamêye,
Èt l' vint rassonle lès foyes toumêyes
Divins lès bassènes èt l's-ourbîs.

Ine grosse tchâpinne si d'lâmèn'têye
Al copète dè vî cascognî,
Wice qu'on rossê spirou potch'têye
Après l' frût' qu'ainme tant dè k'hagnî.

Dizeû Mouise, passèt come on sondje
Lès volêyes di p'titès-arondjes
Si sêw'tant po lès mâvas freûds.

À lon, dj'ô l' hilète d'in-ovreû
Houkant po l' magnâhe di doze eûres,
Èt 'ne martchande brêt : « Dès cûtès peûres ! »

Èl wåde di Dièw

Èl wåde di Dièw èt d' saint Lînâ,
È beûr, cinqwante ans d'en-è-rote,
I pormina s' blaw'tante loum'rote
Avâ lès nahes âs neûrs brîhâs.

L'êwe, zûnant fouû dèl mate tchinâ,
So si scrène hoya co mète gotes,
Èl wåde di Dièw èt d' saint Lînâ.
È beûr, cinqwante ans d'en-è-rote.

Oûy, si dréné cwêr wigne di mâ
S'i wèse ènn' aler hâr ou hot'...
Bin rade i f'rè s' dièrinne ahote
Inte qwate plantches plintes di magnants-mâs ⁽¹⁾,
Èl wåde di Dièw èt d' saint Lînâ !

(1) Entre quatre planches de bois chancreux, qui seront bientôt pourries.

[Dialecte de Liège)

Deux sonnets

PAR

Edmond JACQUEMOTTE

Mention honorable
aux Concours de la *Société de Littérature wallonne* (1921)

Prétins

On sint on mèyeû tims èt minme come dès zûvions
Qu'on direût d'dja tchêrdjîs di tcholeûr èt d' hinêyes.
On veût r'vêrdi viol'ti, puçâtes, aîsses èt pinsêyes,
Èt, come crêhant-st-a l'ouy, lès boûtâhes dès claw'çons.

Dizos l' têtis' dè bwès, come tos vêts-èsporons
Qu'astitchèt d'on tapis fait d' foyes di l'aute annêye,
C'est dèdja nosse murguèt, èt l' fêchîre dirôlêye,
Si hâgnant â solo, si tinke tot come l'êrçon.

D'vins lès r'djêts dè solo, solo todi bin tène,
Li mohète, li vatche d'ôr, li costîre, li halène,
So l' djône foye èt l' boton, si r'pahèt tot brosdant.

Tot çoula s' fait sins brut... Nèni... on ôt 'ne tchant'rèye,
Pign ! pign ! twiritch ! tirli !... Pinson, favète, roupèye
Fèt concêrt tot dè long. Prétins ! qui t'ès forfant !

Arire-sáhon

Lès foyes ! vos n'èstèz pus ossi bèles qu'è l'osté...
Todi bèles, mins pus tant : vos-avez r'çû 'ne ak'seûre.
Èst-ce li solo mons tchaud qui v' pwète ine mâle aweûr ?
Sèreût-ce lès bihes èt lu qu'abîmèt vosse bête ?

O ! don ! come èles div'nèt chal èt la, tot costé !
On lès veût s' ravôtî come s'èles sintît 'ne frudeûre,
Si tètch'ler d' djène, di blanc, dès cisses d'arèniheûre,
Èt l' bihe, parèye a 'ne fâs, nos lès fait totes toumer.

Èles toumèt sins nou brut, tél'mint qu'èles sont lèdjîres :
Si p'tit côp d' vint qu'i-n-aye lès èpwète come poussîre,
Èt lès-âbes difoûyetés sont-st-ak'sûs dès houssês.

Lès p'tits-ouhês 'nnè vont tot-z-èpwèrtant leû djôye,
Èt nos wârdans l' cwèrbâ qui d'meûre po sûre l'arôye,
Dismètant qui l' cinsî, di s' floyê, bat' djavês.

[Dialecte de Liège]

Ine pognèye di rîmès

par Ernest BRASSINNE

Mention honorable

aux Concours de la *Société de Littérature wallonne* (1921)

On roûvèye tot !

I-n-a dès djoûs, ma frique, dji nêl di nin po rîre,
Qui lès-êfants v' f'rît dim'ni sot.
C'èst braire dès côps, tchawer, qu'on prind'reût bin l' wèzîre ;
Mains, s' riyèt 'ne gote, on roûvèye tot !

Li mame, qu'a pus d' pacyince, dit qu' c'èst dès p'tits mâs d' vinte,
Èt qu' lès-êfants ènn' ont turtos,
Èt, si nâhèye qu'èle seûye d'êtinde li sonk si plainde,
Si pô qu'i rèye, èle roûvèye tot !

Qwand l' gnê-gnê d'vint pus vî, c'èst dès-autès dondainnes ;
On dit qu'i braît po sès dazots ;
Tot fant qu'il èst k'hayou, grigneûs, tot plin d' fîve-linne,
S'i rèy ine gote, on roûvèye tot !

Mains c'èst co pés dèl nut' : i djowe lès marionètes.
Binamèye feume, i s' dispiète co !
On s' rilîve tot mâva, qui l' colère vis-êpwète ;
Mains l' macrê rèy, on roûvèye tot !

Alez-è, p'tite canaye, nos l' savans bin d'avance,
Qui vos n' nos rindrez mây tot çou qu' nos fans por vos !
Èt, tot pêneûs qu'on seûye di vosse pô d' rik'nohance,
Si c'èst qu' vos tournése bin, on-z-ârè roûvî tot !

Bull. de la Soc. de Litt. wall., t. 60 (1926).

A 'ne djonne mère a dim'ni

On brutinêye, nosse dame, tot cial, d'ine bone novèle,
Qui vosse manèdje sèrè, mǎ pô d' tins, racrèhou.
Sèrè-ce d'on gros valèt... ou d'ine nozêye bâcèle ?
Macrê quî l' dîrèût bin ! Mains, seûye-t-i çou qui ç' vout,
L'èfant qu' vos ratindez vinrè-st-acrèhe vosse djôye,
I v's-apwètrè l'aweûr, li djôye èt l' contint'mint ;
Èt s' n'âyîz mǎy nole sogne qu'i n' prindrèût nin l' bone vôle :
Bon song' ni pout minti, i f'rè come sès parints !

Li vî dj'vâ

Li crake èst fwète, li tiér èst deûr,
Èt l' bièsse èst tote distrûse d'ovrèdje.
Paûve Bayård ! bon vî sèrviteûr !
Loukîz don come i fât qu'i sètche !
Li crake èst fwète, lès rôles morèt.
Loukîz-le, i s' fâit-st-assoti d' ponne !
Li tiér èst deûr, li dj'vâ 'nnè r'lèt :
Trop' di corihe èt pô d'avonne !...
Dispôy dèdja bin dès-annêyes,
Si vite qu'apond' l'êreûr dè djoû,
I tchèrèye, a tiér, a valêye,
Ine grosse tchèrète di hoye a s' cou.
I k'noh bin s' vôle, li pauvè vèle bièsse ;
I k'noh lès pîres èt lès horès.
I sét bin totes lès mǎlès plèces
Wice qu'i fât qu'i dogue so s' gorê.
I k'noh lès câbarêts di s' mǎisse,
Wice qu'i tint keû bin pâhûl'mint
Disqu'a tant qu'ine mètchante vwès braise :
« Hèri ! hûye ! » èt qu' po r'gangnî l' tins,
Li moudreû flahe â tournant brès'

So l' pauve vî dj'vâ, tél'mint qu'on-z-ôt
Rèsdondi so sès pauvès cwèsses,
Come so 'ne pê d' grosse caisse, tos lès côps !
I n'a mây situ aeûré :
Si maïsse èl fôre divins 'ne mûzète
Èt l' lêt magnî tot-atêlé,
Sins minme mète li dame al tchèrète...

I sètche tél'mint fwért qui si scrène
A l'air dè voleûr trawer l' pê.
I dogue, djèmih, mains v'la qu'i drène
Èt sès pates dizor lu morèt.
Vo-l'-la stâré, i fait dè fwèces
Po s' rilèver, sins-î am'ni.
Ine dièrainne fèye, i r'lîve si tièsse
Èt l' lêt r'toumer d'vins lès broûlîs.
Tot djurant, on l' distèle al vole,
On bouhe dissus po l' fé r'lèver ;
Mains fou di s' gueûye li song' avole...
Pauve vî Bayârd, ti vas crèver !
Kimint polez-ve avu l' corêdje,
Bouria, dè bouhî d'ssus ainsi ?
Ni vèyez-ve nin bin qu' c'est l'ovrêdje
Qu'èst cåse qui l' pauve bièsse va mori ?
Ni li rindez nin l' mwért pus deûre ;
Tûzez qui l' pauve vî dj'vâ, por vos
A-st-ovré disqu'a s' dièrainne eûre...

L'ome mi hoûta sins dire on mot ;
Mainme i plora, dji l'a vèyou.

Seûye dît tot rèspectant l' batème :
Ni d'veût-on nin 'ne gote prinde astème
A quî v's-a todi bin chèrvou ?

Pauve tchèt !

On l's-aveût stu trover, on bê djoû, so l' cina.
Divins lès bwèrès d' fouïre, il èstît la leû qwate :
Deûs marcous, to fi neûrs, èt deûs rôlyèyès cates.
Onk di zèls èsteût m'nou èl coûr, li sèlèrat !
C'èsteût l' pus bê dès qwate, c'èsteût lu l' pus vigreûs :
On marcou dispièrté, neûr dèl tièsse disqu'al cowe
Qui vèrdjîve podrî lu come ine pitite colowe.
I-n-aveût d'dja 'ne hapèye qu'i magnîve bin tot seû.
Il fève après les mohes ! I potchîve come on sot !...
Â pus bê qu'il èsteût d'vins totes sès gâbriyoles,
Vola qui l' maïsse-vârlèt fouï dèl mohone avole
Èt vint sprâtchî l' pauve bièsse dizos sès gros sabots !

Li cinse

Qwand tot l' monde fait prondjîre, divins l' pâhûlisté
Dèl grande cinse èdwèrmowe, on bê dîmègne d'osté,
A qwè tûzez-ve, Marèye, tote fi seûle èl couhène,
Èl doûce hinèye dès djalofrènes ?

Vosse mère dwèm' è fâstrou, on n'ôt nou brut nole pâ :
Rin qu'ine vatche qui rwèmyèye, on dj'vâ qui pite è stâ.
Vosse bèle mène soriyante, èl couhène èneûrèye,
Fait tûzer a 'ne frisse rôse qui crèh èmé l's-ouîrtèyes.
Vos-oûy qui r'glatihèt mostrèt vosse coûr djoyeûs.
On direût qu' c'èst por vos qui l' coquemâr tchante so l' feû,
Qui l' balanci d' l'ôrlodje bat' come âs djamas d' fièsse.
Sèreût-ce pace qui v's-avez vèyou Djôsèf a mèsse ?
Vosse mère ni s' dotéve nin qu' vos v' ritournîz sor lu,
Èl plèce dè lére vosse lîve èt dè priyî l' bon Diu,
Èt, so l' tins qu'on prêtchîve so l' grandèur, lès twèlètes,
Qui vos candjîz tote rodje qwand i v' fève ine clignète...
Vos l' riveûrez-st-a vèpes — po l' pus sûr qu'il irè —
ôrmis qu' vosse mère n'îreût s' fordwèrmi èn-èsprès...

Si djonne qu'on-z-aye situ, por lu vosse coür toctève :
On s' vèyève si voltî ! Tofér on s' riqwèréve.
È scole, â catrucème, come deûs bons p'tits wèzins,
On 'nn'alève a cabasse — adon, c'èsteût l' bon tins !
C'èsteût dès djeûs d'èfants, on n' trovève nin a r'dîre,
Èle forcrèh'rè çoula, èt vos parints dè rîre.
I roûvît qu'i n' fala qu'ine tote pitite simince
Po fé sûde lès grands-âbes qui d'nèt l'âbion al cinse.
Divins l' coür d'ine èfant, come divins lès doblés,
On n' rascôye mây aute tchwè qui çou qu'on-z-a sémé.
Cn fait crinci sès spales, c'èst dès brîhes di djonnèsse ;
Mains l'adje lès vint-st-acrèhe, èlzî apwète li fwèce,
Èt, quand on vout pus târd sâcler tot çoula foû,
On-z-èst tot-èwaré d'enn' avu tant d' histous !

Mi pauve pitite Marèye, wârdez por vos tote seûle
Lès bès sondjes qui vos fez qwand l' cîr s'implih di steûles.
I-n-a dès fleûrs trop bèles, trop fîres po nos djârdins,
Èt dès-îdèyes trop hautes po l' pauve cèrvê dès djins.
Qwand vos djâs'rez d' Djôsèf, on v' rèspondrè : « Mam'zèle,
Ci n'èst qu'on p'tit ovri, dès djins qu' n'ont rin d'a zèles ! »
On v' tchoûk'rè so lès rins, d'vreût-on broyi vosse coür,
Onk qu'aye tot plin dès pèces... Vike-t-on avou l'amoûr ?...

Li Cwèrbâ èt li R'nâ

On bê djoû, maïsse Cwèrbâ, so 'ne cohète apîceté,
Tinève è s' bètch on crâs froumadje.
Li R'nâ, qu'a 'ne fène narène èt qui l'aveût-st-odé,
S'aprepèye, tot d'hant è s' lingadje :
« Èy don ! qui v's-èstèz gây ! Ènn' a nin ciète bêcôp
A v' poleûr djonde, cwèrbâ, po r'fé vosse neûr djâgô !
Èt, si vosse vwès, come djèl vou creûre,
È-st-a l'ad'vinant d' vosse mousseûre,
Dj'acèrtinèye qui cial, è bwès,
Tos lès-ouhês v' loum'ront leû rwè ! »

Po mostrer s' tchant, l' cwèrbâ, qui glète, qui s' rècrèstêye,
Drouve si bètch, èt l' froumadje riguine disqu'a valêye.
Li r'nâ v's-a brokî dissus èt brèt d'vant d'enn' aler :
« On-z-a djoûrmây vèyou li froteû d' mantche viker
So l' bouise dè ci qu'èl hoûte. D'hez qui ç' n'est nin damadje,
Èt sèpez-l' po 'ne aute fèye, d'enn' èsse qu'a vosse froumadje ! »

Li cwèrbâ, tot pèneûs qu'on s'aveût moqué d' lu,
Fa l' sèrmint, on pô târd, qu'on nêl rareût mây pus.

SCÈNE POPULAIRE DIALOGUÉE

25^e CONCOURS DE 1921

RAPPORT

Deux pièces seulement nous sont envoyées : *So leûs-ouh* et *Noyé d' hanteûs*.

Alors que les sources de l'esprit wallon sont loin d'être taries, le jury se demande s'il faut attribuer cette pénurie à l'indifférence ou au manque d'observation des écrivains ou bien à la rigueur des juges.

Avec les meilleures dispositions possibles, nous lisons les pièces présentées, espérant trouver quelques bons grains en cette année de disette.

So leûs-ouh, deux femmes, attendant le passage de la marchande de moules, caquètent. Naturellement, elles daubent sur les maris qui se plaindront de ne pas trouver le dîner prêt, quand ils reviendront de leur rude besogne. Il y a, dans ce dialogue, beaucoup de vie et de naturel ; mais quelle dureté dans la forme et que dire d'un vers comme celui-ci ?

Ca sûr qui l' meun' va co fé come distèrminé !

Noyé d' hanteûs : « Pierre engage Marie à venir se promener avec lui. Marie se laisse *hêrî* et le dialogue qui en résulte serait assez bon s'il n'était écrit dans un style peu soigné ». Telle est, concernant cette pièce, l'appréciation du jury du 25^e Concours de 1910. L'auteur a remanié le dialogue présenté il y a onze

ans ; mais les membres du jury, tout en reconnaissant dans *Noyé d'hanteûs* une idée ingénieuse et charmante, sont d'accord pour dire que la forme est forcée et négligée.

Le jury accorde à *So leûs-ouh* une mention sans impression.

Les membres du jury :

Joseph BRASSINNE,

Auguste DOUTREPONT,

Joseph CALOZET, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance de mars 1922, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture du billet cacheté joint à la pièce récompensée a fait connaître que M. Arthur XHIGNESSE, de Liège, est l'auteur du n^o 1.

L'autre billet a été détruit séance tenante.

PIÈCES PRÉSENTÉES HORS CONCOURS EN 1921

Les huit envois présentés hors concours, quoique d'inspiration très variée, ont certains traits de ressemblance. Nous ne sommes pas éloignés de croire qu'ils ont pour auteur commun un de nos concurrents les plus abondants de nos joûtes littéraires. Ils témoignent d'une vaste culture littéraire, mais aussi d'une trop grande facilité.

Cinq de ces compositions sont des imitations d'auteurs différant par leur genre et par la langue, tels qu'Horace, Robert Burns, Jean Second, Mistral et Verhaeren. Ces adaptations sont plus ou moins heureuses, selon que leur auteur a bien ou mal choisi les œuvres qu'il imite, et aussi suivant la fidélité de sa traduction. Pour triompher des difficultés, le concurrent qui affronte ce travail devrait limiter ses envois et soigner ceux-ci le mieux possible.

En outre, trois compositions originales sont soumises au jury. Deux d'entre elles ne brillent ni par le fond, ni par la forme. Le n° 2, *A on plankèt*, satire épicurienne, présente des inégalités choquantes. A part quelques faiblesses de versification, les dix premiers quatrains sont bien venus, ainsi que la finale, tandis que la seconde partie, que l'auteur lui-même a pris soin d'isoler entre des lignes pointillées, est de beaucoup inférieure. Le jury donne à cette composition la mention honorable avec impression partielle.

Le n° 4 présente une traduction assez fidèle pour le rythme de la poésie *Le Temps* de Verhaeren ; malheureusement, cette adaptation est très peu wallonne.

Les imitations d'Horace (n° 5) et celles des *Saisons* de Jean Second (n° 8) ne sont pas plus heureuses.

Les chansons de Mistral, Arène et Roumanille (n° 6) se rendent mieux en wallon. La première surtout est bien choisie et se transpose parfaitement en notre patois. Elle mérite la mention honorable avec impression.

La traduction des poésies populaires de Robert Burns (n° 7) est particulièrement difficile. L'auteur n'a pas su rendre assez fidèlement l'humour anglais dans deux des pièces qu'il a imitées. La troisième, *Lès-èrives dè p'tit rèw* (The banks o'Doon) nous donne une traduction exacte, qui a su conserver dans sa sobriété l'émotion de l'original. Cette œuvrette obtient une mention honorable avec impression.

Les membres du jury :

Joseph BRASSINNE,

Eugène POLAIN,

Charles DEFRECHEUX, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance de mai 1922, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces a fait connaître que M. Arthur XHIGNESSE, de Liège, est l'auteur des nos 2, 6 et 7.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

[Dialecte de Liège]

A on planquèt

SATIRE

(Extrait)

PAR

Arthur XHIGNESSE

Mention honorable

aux Concours de la *Société de Littérature wallonne* (1921)

Ci sèreût bièsse, fréson, di s' mågriyî
Po dès saqwès d' gloriolle ou d' politique :
Ni t' difène pont a tûzer, pâtriyî,
Ca l' vèye est coûte, èt s' div'nans-ne dès-èrliques !

Atoû d' nos-autes, c'è-st-ine djôye sins rat'na,
Pâr qui l' prétins rèy èt qui l' séve fruzih...
Jamây li rèw n'a pièl'té tant di sclats :
Lès qwate solos lûhèt, clêrs èt virlihes !

Ç' n'est nin po rin qu' lès feumes tûzèt si lon,
Èt qu' lès djônês fèt dès rîmês timpèsse !
L'air èst si plinte di sinteûrs èt d' hiyons
Qu'on 'nn' èst 'ne gote sô... come s'on-z-èsteût pris d' blèsse.

Èt ti passereûs dès-eûres a t' crèvinter
Avou dès lîves Âgrifâ po k'pagnèye ?...
Èt t' trêfogn'reûs tès vèsprêyes, sins hanter
'Ne gote avou Dj'hène — qui s'anôye, disseûlêye ?

Louke : si l'amor ni t' hêrêye pus vormint,
Pus vite qui dè scrîre tote ine sainte djoûrnêye,
I vât co mîs dè prinde, po méde, l'ôl'mint
Qu'i-n-a-st-â fond dês vêres èt dês botêyes !

Vike, ti dist-on ! come djêl faî, mi, qu'a p'-tchî
Ine crâsse eûrêye qui tos lès lîves dè monde...
S'aglotiner, rîre, èt s' bin distriyî,
— Dji têt dimande — poqwè sêrêût-ce ine honte ?

Hoûte : dês pus-ôtes qu'ine saqui s'ont piêrdou
A s' fortûzer dês samînes en-êrote ;
Èt, têt pous creûre, frêson, qui mây nolu
N'a div'nou sot dè danser lès maclotes...

C'è-st-êtindou. Nos f'rans-st-on bê fouwâ
D' tos lès papîs qui t'enn' as 'ne tchambe tote plintê ;
Èt s' rîvinrans-ne l'al-nut' so fotches so pàs
Tot tchantant dês rêspêûs d'vins lès pi-sintes.

Èt, s'il atome qu'on dispiète lès wêzins,
Di nos-ôre rîre, dji wadje qu'i f'ront parêy...
Èt, tot hik'tant, Bâre dirê-st-a Mârtin :
« Qu'as-se don bin l' toûr, valêt, po fé mamêye !... »

Nos-ârans tchatch ; èt ti t' vas rêcrâhî.
Ti d'vinrès glot, fwèce dè r'prinde al plat'nêye.
Èt d'aveûr bon, qwand ti sêrès nâhî
Rin n' t'êspêch'rè dè fé 'ne crâsse matinêye...

[Dialecte de Liège]

Tchanson

traduite de Mistral

PAR

Arthur XHIGNESSE

Mention honorable
aux Concours de la *Société de Littérature wallonne* (1921)

T'ennè vas fé t' djoûrnêye,
Mi fi, bin londjinn'mint !
Qu'as-se don la, qui t' flèm'tèyes
Dè long dèl hâye tot l' tins ?

— Mame, qwand dji m'arèstêye
Près dè flori bouhon,
N-a deûs-oûy di mamêye
Qui m' riyèt d'a-façon.

— Sot m' vé ! c'èst lès puçâtes
D'avri qui florihèt.
Prind tès-ustèyes, tès tâtes,
Èt s' coûr ovrer sins r'grèt !

* * *

Mi pauve fi, d'vins lès wêdes,
I m' sonle qui, bin sovint,
Ti d'manes come a l'awête
A hoûter zûner l' vint.

— Mame, so l' florèye brouhîre
Tote plinte di r'djèts d' solo,
Ine vwès m' djâse, si lèdjîre
Qui m' coûr ènnè va tot !

— Sot m' vé ! C'èst lès-alôyes
Djoyeûsemint qu' fèt leû nid !
Done astème a tès rôyes
Di féves, pus vite, mi fi !

* * *

I m' sonle qui l' nut' passêye,
Mi fi, t' n'as nin dwèrmou.
Ti t' kitoûrnéves cint fêyes,
Tot fant on bê sam'rou !

— Mame, dj'a vèyou, nozêye,
Ine djonne fèye d'avâr-ci
Qui passéve è m' somèy,
La, mame, tinez... d'avant mi !

— Sot m' vé ! ci n'est qu' dès spéres
Qui lès sondjes nos hoyèt !
Potche foû di t' lét : fèt clér...
Va r'bate ti fâs, boubièt !

* * *

Mi fi, ti n' faî qu' dè heûre :
Sûr, ti keûves ine saqwè.
Vous-se on pô d' té d' qwate fleûrs ?
Ratind, dji t'ènnè f'rè.

— Mame, dji vou Mâr-Agnès',
Èt qu'on braïsse nos deûs nos.
Qu'on k'mande bin vite li fièsse
Ou bin... dji spèyerè tot !

— Sot m' vé ! Fâre qu' dji k'tape
Mès çanses a-z-atch'ter l' lét.
Oûy, dj'ô bin qu'on l'atrape
Djonne... li mâ di s' marier !

* * *

Bondjou, savez, frè Pière :
Vo-m'-chal po v' dimander
È marièdje vosse kimére
Po m' grand sot d' fi, la, t'nez !

— C'est d'a vosse, binamêye,
Avou tot çou qu'elle a,
Si bèle rôbe tote florèye,
Sès brès' qu'ovrèt sins r'la...

* * *

Mâr-Agnès', mi nozêye,
Bin vite nos nos spoz'rans !
— Nos pass'rans nos djoûrnêyes
A rire... come deûs-êfants !

[Dialecte de Liège]

Lès-èrîves dè p'tit rèw

Traduction de *The banks o'Doon* de R. Burns

PAR

Arthur XHIGNESSE

Mention honorable
aux Concours de la *Société de Littérature wallonne* (1921)

Bèlès-èrîves, kimint s' fait-i
Qui v's-èstèz si cléres èt si frisses ?
Kimint polez-ve tchanter todi,
Pitits-ouhês, qwand dj' so si trisse ?

Vos m' trawez l' côûr a-tot tchîp'tant
Èt tot pitcholant èl bouhèye :
Vos m' ramintez mès djôyes d'èfant,
Qui sont po todi rèvolêyes.

Dîre qui dj'a si sovint gan'lé
So l' wazon tot spité d' florètes,
Li côûr tot plin di m' binamé,
Gruzinant, come vos so l' cohète !

Dji codêve ine rôse, tot riyant,
Douce come on vroûl mâgré sès spènes ;
Mains l'andoûleû, a-tot m' qwitant,
M'a hapé l' meune... èt dji m' difène !...

CONCOURS SPÉCIAL JEAN LAMOUREUX (1921)

RAPPORT

Le rapport de l'année dernière nous permet de juger sobrement l'envoi de cette année. Nous avons eu la naïveté de nous adresser aux auteurs et de parsemer notre critique de conseils pour leur faciliter le succès dans ce genre difficile ; mais les rapports sont publiés trop tard pour produire un effet. Nous nous contenterons donc de motiver cette fois très brièvement le jugement du jury.

Onze pièces nous sont soumises. Neuf portent le titre banal, *l'amour*, quel que soit le sujet ou le point de vue choisi par l'auteur. C'est déjà d'un bien mauvais signe. Mais ne nous arrêtons pas à l'étiquette.

Voici d'abord, comme l'an dernier, des définitions de l'amour. Ces généralités n'ont aucune chance de se cristalliser en un développement d'idées à la fois cohérentes et originales. Le n° 2 proclame que « l'amour est un tyran ». Ce n'est guère neuf et la forme est bien simple : *cori lancî* et *ployî bahî* sont des tournures bien peu wallonnes ; *qui n'a nôle cogne* est de langage trop grossier pour ce sonnet ; *l'amour d'on côp d'êlê rascôye tote li plèce* n'a pas de sens ; on comprend : « s'élance d'un coup d'aile », mais non : « recueille d'un coup d'aile ». — Le n° 3 nous multiplie les définitions : « l'amour est une richesse qui... », « l'amour est un beau sentiment qui... », « l'amour est la tendresse filiale », et, pour finir, en bouquet, en litanie « l'amour est la Patrie, l'Art, l'Industrie, la Joie, l'Espoir, le vrai Bonheur ». C'est déjà trop d'amours à la fois ! La définition elle-

même chavire ici dans l'énumération. On voit bien que l'auteur met des majuscules, mais la poésie réside-t-elle vraiment dans les majuscules ? — Le n° 5 nous découvre que « l'amour est un aimant » ; « *nos-î plaquant turto* (!) », « *c'est-on vrêy mistère...* » Ce sonnet incohérent contient ainsi trois ou quatre sujets, qu'on aurait pu développer avec suite logique. L'idée tourne folle à partir du vers 7. — On peut en dire autant du numéro suivant : « amour maternel », « amour paternel », « sans amour pas de bon mariage » ; « avis à la jeunesse ». C'est bien intentionné, très moral ; mais qu'aurait dit Jean Lamoureux ?

Le n° 6 porte un titre moins banal : *Li pus bèle tchanson*. C'est une allégorie. L'âme est un buisson ; le cœur est un nid dans ce buisson ; la nichée contient Amour et Foi. A supposer qu'on accepte ces comparaisons plus ambitieuses que naturelles, on verra que l'auteur ne tire de son allégorie aucune action suivie. Sans doute, la nichée grandit, espérant

di s' vèyi crêhe dès-èles po naheter d'vins les hâyes,

Mais ce qui suit détonne : est-ce le rôle des oiseaux de répandre le bon grain au lieu de l'avaler ? Puis on leur fait chanter dans le nid toutes sortes de choses qu'ils ignorent : partie, mère et vingt ans. La première condition pour rendre une allégorie supportable, c'est que tous les traits du modèle conviennent à l'objet qu'on décrit. Ce n'est guère le cas ici : les développements sont pénibles et forcés.

Le n° 7 est inspiré de théories socialistes : « Le travail est une loi de la vie ; on travaille pour le salaire, qui est la seconde loi de la vie ; mais le maître moteur de la vie est l'amour, compensation de la peine et récompense suprême ». On pourrait dire la même chose de la philosophie, de la poésie, de la science. L'auteur fait des efforts visibles pour tendre son style au niveau de ces idées : il laisse en route la simplicité, la poésie, l'émotion.

L'idée du n° 10, *Deús ponnes*, est charmante ; mais, par malheur, la tournure est lourde. Il y a quatre vers sur quatorze pour annoncer qu'Elle passe un matin d'avril. Les pâquerettes sont les *prumîrès moncœûrs* du papillon d'avril ; ces *magriyètes* font des *monsigneûrs* au soleil levant. Voilà de bien lourds mots pour dire des choses légères. Elle, l'aimée, est une abandonnée qui passe au matin pour aller prier à la chapelle : cela se dit : « *èlle alève al potale po-z-î mète a l'avrûle si pauve coûr diloukî* ». Le vers signifie donc qu'elle va déposer son cœur dans une niche, et non pas, comme l'auteur le croit, qu'elle va prier dans la chapelle pour apaiser son pauvre cœur endolori. Un spectateur offre ses hommages à la jeune désespérée. Elle refuse, mais en quels termes : « par la raison, dit-elle, que vous seriez le second ».

L'auteur a voulu formuler un refus délicat. Mais cet amoureux sait qu'il est le deuxième, il l'accepte, la raison n'est pas valable pour lui. Elle devrait dire que son cœur est toujours au volage, et d'ailleurs incapable d'aimer deux fois. La fin est excellente dans l'idée, mais faible dans l'expression : *jé vèy* est prosaïque ; *qwand c'est qu' djèl louke* est lourd et cacophone, *veût si vol'ti* est un mot trop paysan pour la situation. Je ne vois de bien, dans sa simplicité, que le désespoir touchant et comique à la fois du mot final : *èle ni vout pus qu'on l'ainme...*

Sous le titre général, qui devrait être changé en *Carèsses* ou *Prélude*, un des concurrents imagine le monologue défensif d'une jeune fille du peuple un peu trop rudement cajolée par son amoureux. C'est le reflet d'un tableau réaliste qu'on se figure facilement, mélange de tendresse et de colère, de résistance et d'abandon. La hardiesse d'un tel sujet ne pouvait s'imposer que par une parfaite maîtrise dans l'exécution. Or, ici, on le devine, la plainte entrecoupée induisait à l'abus du monosyllabe exclamatif. Il y en a, en effet, qui ne se justifient guère, et on trouve à côté des périphrases bien traînantes :

C'est po rire, dihez-ve... Awè... mins...
on n' sàreût wère fé bon akeûy
a dès saqwès qui n' dühèt nin.

Il suffisait de dire *mins vos carèsses ni m' dühèt nin*.

Il y a des chevilles dans : *èt, veûs-se*, dj'a dè mǎ po dè bon.
Le *nèni... hin...* de l'avant-dernier vers peut aussi être accusé
de venir bien complaisamment à la rime comme cheville.
On devine bien que l'intention de l'auteur est de peindre une
résistance qui ne veut pas trop désespérer, qui demande l'assen-
timent de l'adversaire ; mais on désirerait tout de même une
texture plus ferme, une forme et des mots qui réellement s'im-
posent et dont la place soit mieux calculée. Nous donnerions
un second prix à ce sonnet si le concours comportait un second
prix.

Les membres du jury :

Julien DELAITE,
Auguste DOUTREPONT,
Jules FELLER, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance de mai 1922, a pris acte des con-
clusions du jury. En conséquence, les billets cachetés joints
aux envois du concours ont été détruits séance tenante.

PIÈCE DRAMATIQUE EN UN ACTE

27^e CONCOURS DE 1921

RAPPORT

Huit pièces en un acte nous ont été présentées. Le jury, à l'unanimité, n'en a retenu que trois, qu'il estime dignes de récompense. Les autres, que nous allons d'abord passer en revue, sont nettement insuffisantes.

N^o 2, *On bia côp d' mwin*. Nous avons déjà jugé et condamné, l'an dernier, cette pièce namuroise, qui s'appelait alors *Li vi tableau*. L'auteur n'a décidément pas le sens du théâtre; sa nouvelle rédaction ne marque aucun progrès : naïvetés et maladresses premières, invraisemblances et monologues puérils ont persisté.

N^o 3, *Sôdârs*. Jules Baiwir et son parrain Palasse se sont engagés pour la guerre et se sont comportés bravement. Jules aime Mèliye, une marchande de lait visétoise qui s'est aussi distinguée au service de la patrie. Or elle plaît également à Jules Dêfoûr qui, resté au pays, a fait fortune au détriment de ses compatriotes. Pour éliminer son rival, Dêfoûr veut faire croire au père Baiwir que son fils se méconduit indignement à l'armée. L'intervention du parrain confond bientôt le calomniateur. Cette « pièce de propagande patriotique » est d'intention louable, mais de facture bien maladroite. C'est une invention banale et puérile que le rôle du traître Dêfoûr, personnage falot, contraire à toute vraisemblance, dont la fourberie niaise fait toute l'intrigue, si maigre, de la pièce. Le sujet, d'ailleurs, n'a rien de particulièrement wallon et l'auteur prête à ses

personnages une langue trop française, trop déclamatoire ou trop distinguée pour le milieu où l'action se passe.

N^o 4, *Pwèson d' mwinnadje*. L'auteur reprend le vieux thème, usé jusqu'à la corde, de la belle-mère acariâtre et trouble-ménage. Les scènes sont assez vivement menées ; mais le dialogue, entrecoupé de monologues naïfs, est sans esprit ni intérêt.

N^o 5, *Boneûr ou Fîrté*. Jules Delcour, brave ouvrier, fut jadis abandonné par sa femme Odile, qu'un certain comte de Lorecé épousa après le divorce prononcé. Quand l'action commence, cinq ans après, le comte est mort depuis plusieurs mois, laissant à sa légitime une immense fortune. Jules, lui, va se remarier dans trois jours avec l'honnête ouvrière Louise ; mais voici l'ancienne épouse qui, se déclarant prise de remords, se jette aux pieds de Jules et, par de furieuses protestations d'amour unies à l'évocation de sa richesse, essaie de reconquérir son premier mari. Jules pardonne, mais résiste ; il fait appeler Louise qui, d'ailleurs, ne dit mot, et l'intruse s'en va lentement, dans la honte et dans les larmes. Elle ne nous a du reste ni émus ni intéressés un seul instant : son attitude, exagérément tragique, paraît plutôt ridicule et ne peut s'admettre que dans le mélo ou le feuilleton. Dans ce faux drame, l'auteur a cru mettre du mouvement et de la variété par les apparitions successives d'un apprenti, personnage bouffon jusqu'à l'impertinence. En revanche, à côté de l'exubérante Odile, l'honnête Louise est vraiment terne et effacée. Si nous ajoutons que la langue et la grammaire ne sont guère respectées dans cette pièce, il reste à l'actif de l'auteur ses louables intentions de moraliste. Il reconnaîtra lui-même que ce n'est pas assez. Qu'il surveille donc son vocabulaire et son style ; qu'il respecte les exigences de la mesure et du vraisemblable, et peut-être son essai méritera-t-il de recueillir nos suffrages.

Le n^o 7, *Tôûrsiveûse*, se distingue par une rare insuffisance de conception et d'exécution. Psychologie rudimentaire,

intrigue et caractères nuls, dialogue décousu, langue terne et sans relief, et surtout des invraisemblances inadmissibles. Comment supporter par exemple la scène où le père, au lieu de retenir sa fille, la jette pour ainsi dire dans les bras du séducteur, en la mettant à la porte ?

Restent trois pièces qui viennent apparemment d'un même auteur : elles sont toutes trois écrites en dialecte namurois de Gembloux.

N^o 1, *Li discours*. En l'absence du bourgmestre, un conseiller communal a l'intention de prononcer un discours en français pour féliciter un auteur wallon récemment décoré. En vain sa femme et sa fille, son fils et son frère veulent le détourner de sa prétention ridicule. Il s'obstine et se fait aider par tous les siens dans la rédaction laborieuse de son grotesque discours. Heureusement le bourgmestre rentre de voyage. L'amoureux de la fille de notre conseiller, que celui-ci avait d'abord repoussé, lit un discours wallon qu'il a composé pour la circonstance et qui soulève l'enthousiasme des auditeurs. Le père renonce à son projet insensé et consent au mariage de sa fille. Cette œuvre, dont le dialogue est alerte et jovial, la langue de bon aloi, les scènes vivement menées, révèle un auteur peu au courant des exigences de la scène actuelle. Il n'y a pas d'action, d'intrigue véritable ; c'est plutôt un tableau populaire, où la note comique, un peu forcée, frise souvent la charge et le grotesque. Mais il y a d'heureux détails, de bonnes scènes ; les deux amoureux sont sympathiques ; la mère, pleine de verve sarcastique, de bon sens et de raison. La pièce a donc des mérites secondaires et nous paraît digne d'une mention honorable (sans impression).

Même distinction au n^o 6, *Nos-avans dès djins*, œuvre pleine de vie et d'observation. Ici encore l'intrigue est nulle. On nous sert le tableau amusant des préparatifs et des contretemps qui agitent l'intérieur de gens modestes, au moment où l'on va recevoir des invités de marque. Après maints incidents

qui se succèdent sans lien nécessaire, une lettre, par laquelle les invités s'excusent de ne pouvoir venir, met le comble à l'exaspération de Fifine, la petite bourgeoise qu'on a vue trépidante et fébrile au cours d'une vingtaine de scènes. La conclusion nous satisfait peu. Le sujet est amusant, mais l'auteur n'en a pas tiré tout le parti nécessaire. Il aurait dû montrer Fifine repentante, abjurant ses goûts prétentieux, autorisant son fils à aller quérir la jeune voisine qu'il aime, puis tout le monde, remis en joie, partageant le festin préparé. Au demeurant, il y a de l'esprit dans ce vaudeville ; le dialogue, de langue soignée, est alerte et plein d'humour. Composée dans un milieu où le théâtre wallon n'évolue guère, l'œuvre acquiert à nos yeux plus de mérite et plus de titres à nos encouragements.

Enfin le n° 8, *C'est l'viye !* sans être à l'abri de toute critique, nous a paru supérieur aux autres envois. Cette piécette est charmante. Elle a de l'originalité et de la fraîcheur. Les remontrances de Mèliye à son mari le poète, sa rudesse bien intentionnée, les sentiments de Bodart comme poète et mari et père, la scène de la répétition, un peu longue, mais adroitement soudée à l'intrigue, l'adresse et la rapidité du dénouement méritent nos éloges. Sans doute le sujet est fort mince ; certaines répliques du père sont plutôt grandiloquentes et manquent de naturel ; la mère, au dénouement, change trop brusquement, étant donné ce qu'elle a dit du jeune homme au début. Malgré ces menus défauts, la pièce nous a plu et nous lui décernons la mention honorable avec impression.

Les membres du jury :

Auguste DOUTREPONT,
Jules FELLER,
Oscar PECQUEUR,

Jean ROGER,
Jacques SCRÉDER,
Henri SIMON,
Jean HAUST, *rapporteur.*

La Société, dans ses séances de 1921, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que les n^{os} 1, 6 et 8 ont pour auteur M. Joseph LAUBAIN, de Gembloux.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

[Dialecte de Gembloux]

C'ÈST L' VÎYE!

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

Joseph LAUBAIN

MENTION HONORABLE

aux Concours de la *Société de Littérature wallonne* (1921)

Pièce primée du Gouvernement

PERSONNAGES :

Clément BODART	50 ans
MÊLIYE, <i>si feume</i>	45 »
TINE, <i>leû fêye</i>	19 »
ÉMILE	23 »

Prôpe place amon dês bons-ovris.

Uche au fond, a drwète et a gauche.

One tchiminéye ; one fignesse ; one drêsse a gauche ; one tauve èt dês tchiyères prumî plan drwète.

Li sinne dwèt yêsse simpe, mins bin r'nètiye.

C'EST L' VÎYE !

Sinne I

Quand li twêle si lève, Clément, qui n'a ni col ni cravate è-st-achi al tauve ; il a on crêyon è s' mwîn èt wête al vûde, lès-ouy pièrdus.

Di l'aute costé dël tauve, si d'djuner qu'i n'a mindji qu'a mutant, n'a nin co stî tiré.

Clément djoque tot d'on coup di sondji ; i r'mouve saquants papîs ; on vwèt a s' visadje qu'i-gn-a one saqwè qu'i n' trove nin... I sondje cor on court momint, pweis si r'mèt a scrîre, Mèliye intère, uche gauche.

Sinne II

CLÉMENT, MÈLIYE

MÈLIYE (*comère fwârt alante ; tot-è rotant èle dif*). — È-bin ! li grande Laliye vint d' m'è conter one boune avou nosse fêye ! Èle fréquante, parèt-i ! (*Clément continuwe a scrîre*). Avoz ètindu ?

CLÉMENT (*rèspônd sins wéti*). — Oyi...

MÈLIYE (*lès mwîns su lès antches*). — Oyi... qwè ?... Alons ? Vos rèspondoz oyi... èt, qui l' diâle mi stronne !... Vos n' savez nin seûl'mint ci qu' dj'a dit...

CLÉMENT (*qu'a laçi di scrîre*). — Li diâle ni pout mau di vos stronner, il arot bien trop malaujiye !

MÈLIYE. — Dji m' dimande todi quand vos-aroz fini di vos casser l' tiêsse avou totes vos bièstrîyes...

CLÉMENT. — Mès bièstrîyes, dijoz ?

MÈLIYE. — Bin oyi da, vos bièstrîyes ! Dël samwinne, c'èst travayi tote li djournéye ; au gnut, vos sondjîz a vos pîces èt por

on d'mègne qui vos-avoz... i faut qui vos vos côpèche co 'apétit avou vos pîces, tod vos pîces !... Wé !... v'la vosse didjuner ! vos n'i avoz prèsqui nin djondu...

CLÉMENT (*tot boun'mint*). — C'est cor os'tant di spaurni don, au pris qu' tot-èst... ça è vaut lès pwinnes.

MÈLIYE. — Sipaurgnîz vosse santé... ça vaurè mia, por vos èt por mu !

CLÉMENT. — Èy don, Mèliye !

MÈLIYE. — Nos l' savans bin, c'èst todi « èy don ! » quand dji vos di dès vrés...

CLÉMENT. — Feume ! i-gn-a qui vik'nut d'amour... èt dès-autes qu'è mou'r nut... Mu, scrîre, c'èst m' viye ! (*I r'wète sès papis*).

MÈLIYE. — One bèle di viye !... Au têtâte, fé rire lès-autes... èt, a s' maujone, si sondji mwart, come on tchin pièrdu ! (*Clément, qui n'choute pus Mèliye, s'a r'mètu a sondji èt a scrîre*). Vwèyoz... vos n'ètindoz d'dja pus ci qui dj' vos di... (*Clément èl wète, mins è sondjant...*). Vos-avoz co vos léds-ouy... vos-ouy di pièrdu... qui wèt'nut al vûde... (*Causant pus sètch*) Alons, riployîz ça ; abiyîz vos... èt alez bwère one pinte au cabarèt !

CLÉMENT (*tapant si crêyon*). — Vos m'avoz fé piède one clapante idéye, Mèliye !

MÈLIYE. — Faut-i crwère qu'èle ni clapeûve nin co fwârt assez ! (*Alante*) C'èst l' vré, portant, ç' qui dj' di !... Vos vos fioz tofèr dès maus di stomac'... ; vos vos rondîjz lès mwèles ! Vos f'rîz mia di wéti a nosse fèye.

CLÉMENT. — A nosse fèye ?... Comint ça !...

MÈLIYE. — On cause di lèy di tot costé, avou Emile Varlet.

CLÉMENT. — On a bin causé di nos dins l' tins...

MÈLIYE. — Vos savoz portant bin ci qu' c'èst d' li ! On-apotikère qu'a d'dja mwinné pus d'one bauchèle li bètch è l'êwe... ; èt pwis,

a qwè sondje-t-èle, nosse mam'zèle ? Lès parints d'a Emile nos val'nut dî coups po l' finance.

CLÉMENT. — On vwèt tot... di ç' costé la.

MÈLIYE (*on pô agnante*). — Dins vos pices, oyi !... Dins tos lès cas, dji n' so nin one mère di tchèt ! Â ! non ! dj'arè l'ouy douvièt, èt l' bon ! Èt si m'n-ome boudje d'one pate... dji li câss'rè l'aute sins bal'ziner ! (*Tine intère ; c'è-st-one bèle djonne fèye di dij-noûv ans ; èle tint saquant foyes di papi è s' mwin ; èle rèpète on role di tètâte. Ele va s'achîr sur on costé dèl place ; sès parints continuw'nut come si rin n' sèrof*).

Sinne III

CLÉMENT, MÈLIYE, TINE

CLÉMENT. — Èy don, come vos vos fioz laide po dire ça !...

MÈLIYE (*pwartant èl drèsse lès p'tits budons qu'èle tineûve è 'mwin an intrant*). — Vos n' riyoz nin tos lès djous non plus.

CLÉMENT. — Mu, dji ri in d'dins !... C'èst l' minme.

MÈLIYZ. — Por vos... mins nin po l's-autes...

CLÉMENT. — Rîre, ça dure si wére... C'èst l' fuzéye qu'asbleuwit on momint... I-gn-a bin mèyeû qu' ça : c'èst ç' qui cause au cœur dirèctemint, c'èst ç' qui l' cœur fèt dire après, po mostrer ci qu'èst bia, ci qu'èst bon, ci qu'èst grand !

MÈLIYE. — Tutûte, l'ami... ; vos n' sèroz jamés craus a laurd avou ça ! (*Clément sondje*). Choutez-m', alons ! Riployîz vos papis, èt alez n'importe ou... dés qui ç' n'èst nin po vos pinde, dji sèrè bunauche...

CLÉMENT. — Dj'a co sti al campagne au matin...

MÈLIYE. — Al pure piquète dè djou, quand tot l' monde dwar-meûve co !

CLÉMENT (*si lèvant*). — Â ! Mèliye, si vos sarîz come i fèt bia

èt bon avau lès tchamps... quand l'alouwète monte è l'air... por aler vòy si l' solia si mostèrrè bin rade, lauvau... bin lon... à l'aute costé dès bwès !... Chaque ièbe a on p'tit pindant qui r'lut, èt qui n' ratind qui l' momint po fé rispiter di tos costés dès clartés di totes lès coleûrs. L'aireû èst si boune, adon !... tote frèche èco dèl gnut qui vint d' fini ; èt, quand li solia vint cligni l'ouy inte deûs grands-âbes, i chone qui lès grains frum'jiynut è bachant leû tièsse... ; èt tot tchante, tot cause, tot r'lut ; l'alouwète monte pus oût, li mouche a mièl passe, prèsséye... Adon, è sondjant a vos-autes qui dj'vwè si vol'ti... dji gostéye li djwèye di viker èt dj' m'ècoradje po l' travay, pace qui l' travay, c'èst l' vîye !...

MÈLÎYE. — Tot-a l'eûre vos m' f'roz dire qui vos-avoz raison !

CLÉMENT. — C'èst bin seûr qui dj'a raison ! On s' fèt tortos s' boneûr come on l'ètind, Mèliye !

TINE. — Papa arot bin sti avocat, don, moman ?

MÈLÎYE (*a Tine*). — Po gangni lès mwés procès èt piède lès bons ! (*A Clément*). Ça fèt qui vos n' mindjîz pus ?...

CLÉMENT. — Non, dji dîn'rè ça mia... (*Si rachîdant*). Dji n'a pus qui deûs trwès pages por audjourdu.

MÈLÎYE. — Pauve maleureûs !... Vos sèroz mwârt di dîj ans qui vos scriroz co, tél'mint qui vos-aroz racouté vosse vîye.

Sinne IV

CLÉMENT, TINE

CLÉMENT. — Qué novèle, Tine ? I m' chone qui vos-i èstoz di tot cœûr...

TINE. — Li role èst si bia, papa ! Djèl saveûve dèdja causu ayîr.

CLÉMENT. — Qu'èst-ce qu'i-gn-a yeû, al répèticion, qui ça n'a nin sti por one çanse ?

TINE. — Dji n' sé nin, mu, papa...

CLÉMENT. — Vos-estîz la jinnés l'onk po l'aute... èt sésis a on momint come deûs fwêtes di via... (*On momint*) Alons, dijozm' qwè, vos savoz bin qui dj' vwè lon...

TINE. — È-bin la !... C'è-st-on bètch li cause di tot...

CLÉMENT. — Onk qu'on vos-a doné ou onk qu'on vos-a pris ?... (*Tine jinnéye ni rèspond nin. — Doucemint*). Tine, vos n' mi fioz nin pléji... Rèspondoz-m' come one brave èfant dwèt todi fé a s' père...

TINE. — Bin... nos causîn' dins lès coulisses avou Émile, atindant nosse tou di v'nu su l' sinne... ; nos avîn' li cœur si bin gros tos lès deûs ; a on momint... nos-ouy si sont brouyis... nos n'avans pus vèyu clér... mins nos lèpes si sont r'djondû...

CLÉMENT. — C'èsteûve quit'fiye li prumi coup ?...

TINE. — Oyi... papa... (*Ele bache si tièsse*).

CLÉMENT (*fwârt boun'mint*). — Ridrèssîz on pô vosse tièsse, Tine, i-gn-a pont di onte a s' rabrèssi, quand c'èst l'amour vré qui tchante... Lès p'tits mouchons si catch'nut-i ? (*On court momint*). Èl vwèyoz vrémint vol'ti, Emile ?

TINE. — Oyi, papa !...

CLÉMENT. — Èt li ?

TINE. — Il èst fin bleuw di mu !

CLÉMENT. — Ènn' èstoz seûre ?

TINE (*naïvemint*). — Oyi, papa, pace qui m' l'a dit...

CLÉMENT. — Tine, lès djonnès fèyes si lèynut sovint prinde aus djintis compliments qu'on l'zeû fét. Ossi rade, leû cœur si gonfèle di bouneûr. Mins, pa coups, quand èles dov'nut leûs-ouy, li mouchon qui tchanteûve è-st-èvolé ; adon, leû cœur si rastrint èt nèye dins lès pwinnes... ; pus jamais i n' batrè come divant ; li bouneûr ètrèvèyu on momint n'èst pus qu'one mwêje sov'nance, èt on sondje, trop taurd, a ç' qui m' vi père m'a dit si sovint :

« Mi fu, dins l' vîye, on tchét sovint pus rade qu'on n' pout si r'lèver ».

TINE. — Émile èst si djinti... papa !...

CLÉMENT. — Dji n' di nin ça, m' fèye... ; mins il arive co qu'on pinse qu'on s' vwèt vol'ti, alors qui ç' n'èst qu'one pitite blam'téye di sintimint qui bambiye ossi rade... Il èst trop taurd quand on s'enn' apèrçwèt...

TINE. — Mins nos-autes... c'èst bin seûr !... bin vré !...

CLÉMENT. — On n' dit jamés l' contrére quand on comince... a catchète surtout... Dins tos lès cas, vos-è caus'roz a vosse mère avant qui ça n'vaye pus lon. Èt dji d'mand'rè mu-même a Émile ci qu'i compte fé... Si position èst seûr branmint pus bèle qui l' nosse, mins c'è-st-one raison d' pus po qu'on vos rèspectéye... Vos l' mèritez, m' fèye...

TINE (*fwårt amitieuse, va rabrèssi s' papa*). — Mèrci, papa !

Sinne V

MÈLIYE, TINE, CLÉMENT

MÈLIYE (*a Tine*). — Qu'èst-ce qui c'èst d'ça po dès djintiyèsses ?

CLÉMENT. — Ènn' èstoz djalouse ?

MÈLIYE. — Oyi ça ! Tunoz, v'la one boune tasse di lacia... pusqui vos n'avoz prèsqui rin mindji. Bèvoz-l' bin tchoud ; ça vos f'rè dè bin ; dj'a mètu on-ou d'dins...

CLÉMENT. — Vos n' v'loz nin qui dj' moure avant m' tins, come dji vwè ça...

MÈLIYE. — Non, dj'aro trop peu di r'trover co pire qui vos !...

TINE. — Soflez ç'tèle-la, papa !...

CLÉMENT (*soflant d'ssus s' tasse*). — Dj'a d'dja d' trop di sofler mi lacia véci... Vos n' l'avoz nin fèt r'tchauffer au solia sûr'mint ?

MÈLÎYE. — Vos sintiroz mia l' place ou qu'i pass'rè ainsi...
(*A Tine qui s'a r'mètu a lire si role*). Vos-aroz d'dja bin marmoté
dispu au matin !

TINE. — Dji vou repèter sins lire tot-rade...

MÈLÎYE. — Êco todi repèter ?

CLÉMENT. — Is-ont massacré one cope di sinnes ayîr... Émile
Varlet èt lèye ; po leû punition i duv'nut r'cominci véci avou mu...

MÈLÎYE (*tot-è wétant Tine*). — Qu'avoz dandji d'assatchi
cit-apôte la è vosse maujone ? On rouleû come i gn'a pont !

TINE. — C'è-st-on bon garçon, maman...

MÈLÎYE. — Lèyîz causer vosse papa, m' fèye, il èst pus vi
qu' vos...

CLÉMENT. — Èy don, Mèliye ! Li pére n'arot nin causé autru-
mint qui l' fèye...

MÈLÎYE. — Faut-i crwêre qu'i vos-a d'dja pèlé l'ouy... après
vos-awè édwarmu avou sès grimaces di rossia tchin !...

CLÉMENT. — Djokans la d'ssus, po l' momint, ça vaurè mia !

MÈLÎYE. — Por mu nin ; quand vosse fèye arè l' pèna croqué...
i sèrè trop taurd...

TINE. — Man...

MÈLÎYE (*sètche*). — Cor one sègonde, mi fèye, choutez po-z-
aprinde...

CLÉMENT. — I m' chone qui vos-èstoz div'neuwe agnante tot
d'on coup ; dji n' vos-a jamais vèyu parèye !

MÈLÎYE. — C'èst come vos quand vos riyoz... dji agneûve in
d'dins ! (*A Tine*) Dijoz on pau a vosse pére avou qui qu' vos-èstîz
avant-îr, è riv'nant d'au botique al gnut tchète... tot près d' i
scole. Alons ainsi ?... Bin rade on n' vwèrè pus qu' vos avau lès
vôyes ! Est-ce ainsi qui nos vos-avans apris ?... Mau-ontèuse !
T ne bache li tièsse èt brèt).

CLÉMENT. — I m' faut nin brère po ça, m' fèye...

MÈLIYE (*à Clément*). — Vos, vos-èstoz bounasse assez qui po pèter l' mouchon èl gueûye dèl tchèt ; vos n' vwèyoze qui pa vos pîces, don ? Tot s'arindje toti !...

CLÉMENT (*si r'drèssant*). — Èy don ! Mèliye, tot-a l'eûre vos diroz...

MÈLIYE (*li côpant*). — Dji n' di jamés qui l' vèrité... èt l' vèrité, véci, c'est qui vosse fèye a co bin l' tins di sondji a conèche lès rûjes...

CLÉMENT. — Lès rûjes, on 'nn'a tot-autou d' li... c'est l' vîye !

MÈLIYE. — Quand l'amour è-st-èvolé...

CLÉMENT. — I d'mère l'amitié, avou sès p'titès fleûrs qui sint'nut si bon...

MÈLIYE. — Ritchèyoze... Vos montez co trop out !...

CLÉMENT. — Causez sérieûs'mint Mèliye : vos-avoz jamés r'pinti di m'awè conu, dijoz ?

MÈLIYE (*qui s' rapauje*). — Vos savoz bin qu' non, mossieû l'avocat, pusqui dj' vos sogne aus-ous èt au lacia !

CLÉMENT (*avou sintimint*). — È-bin, mu non plus !... Si dji n' ri nin tofèr, mi cœur tchante toti ; quand vos-èstoz dé mi, tote li maujonéye èst rimpliye di vos deûs... Quand dj' so èri d' vos-autes, mi pinséye vos cove sins lachi. Vos-èstoz m' bouneûr... èt c'est pace qui nos nos vèyans vol'ti, pace qui nos-avans dè respèt l'onk po l'aute, pace qui nos travayans sins-ambicion... qui ç'qui vint gêter lès mwinnadjès dèsautes n'a jamés disbordé l' pîre di noste uche.

TINE. — Causez d'aute chôse, papa, vos-èstoz tot mouwé.

CLÉMENT. — Li bon sintimint ni fèt jamés pont d' mau, m' fèye ; au contrère, quand i vos-èwalpéye, c'est po vos-èlèver si out, si l n' out, qu'on è-st-eureûs di n' nin conèche totes les misères dèl

tère. Mèliye, vos léroz fé vosse fèye, quand èle arè rèscontré li cœur qui li convint. Ci n'est jamés l' djonne mouchon qui pwate li bètchîye al mère... On coup qu'il èst tot paré, il èvole... po r'cominci pus taurd su one aute couche a fé, li ossi, on p'tit nid ou qu'i cov'rè s' bouneûr ! I gn'a rin a fé conte ça : c'est l' vîye ! (*On bouche*).

MÈLIYE. — Intrez ! (*Emile intère pa l'uche di fond. C'è-st-on fwârt djoli garçon a l'ouy clêr èt franc ; i cause tot naturelemint, si visadje èst toti soriyant*).

Sinne VI

ÉMILE, CLÉMENT, MÈLIYE, TINE

ÉMILE. — Monsieur Bodart... bondjou... Madame, Mam'zèle Justine...

CLÉMENT, MÈLIYE, TINE. — Émile.

ÉMILE. — Dji so-st-a l'eûre, don ? (*A Clément èt a Mèliye*) V'loz bin qui dj' li done cès saqwants fleurs ? (*I mostère Tine*).

TINE (*qu'a pris li p'tit bouquet, one miète jinnéye*). — Vos-èstoz bin djinti.

CLÉMENT. — Dji vos-è vou cor ; d'ayîr au gnut, dji n'a jamés vèyu one rèpèticion qu'a si mau roté.

ÉMILE. — Ça n' fêt rin ; vos-alez vôi qui ça irè ça mia audjourdu en'don, Mam'zèle Justine ?

TINE (*soriyant*). — Dj'enn' a l'idéye toti.

ÉMILE (*a Justine*). — Fioz-m' li pléji d'ofri one fleur a vosse moman po nos deûs...

MÈLIYE. — Ça n' prind nin avou mu, savoz, m' garçon, dès p'titès grimaces parèyes...

CLÉMENT. — Èy don, Mèliye !... èy don !

MÈLIYE. — Dji m'è va aprèster m' dîner. Quand vos-aroz fini

avou vos couyonâdes, vos n'aroz qu'a mèl dire... (*Ele sôrt' a gauche sins pus wéti Emile*).

Sinne VII

TINE, CLÉMENT, ÉMILE

CLÉMENT (*cachant dins sès papis*). — Nos-alans nos-i mète tot d'sute ; tunoz !... èt ou è-st-i m' cayè ?... (*I sondje*) Dji l'arè bin seûr lèyi èl potche di m'n-aute paletot... One sègonde. (*I sôrt', a drwète*).

Sinne VIII

TINE, ÉMILE

ÉMILE (*air canaye*). — Qué novèle, Tine ?... Sintoz co l' place dèl bètch d'ayîr, dins lès coulisses ?... C'èsteûve on bon, en'don ?

TINE. — Papa a bin pinsé qu'i-gn-aveûve yeû one saqwè... i m'a d'mandé anawére...

ÉMILE. — Èt vos li avoz dit ?...

TINE. — Oyi.

ÉMILE (*avancichant dé Tine*). — Pusqu'i sèt qwè... ricominçans tot d' sute d'abôrd...

TINE. — Atincion a m' moman !...

ÉMILE. — I m'a choné qu'èle ni riyeûve nin tot-rade ?

TINE. — Non ! èle m'a brûti léd'mint...

ÉMILE. — Qu'è sèt-èle ?

TINE. — On li a d'dja raconté qu'on nos-a vèyu dé li scole.

ÉMILE. — Ba ! a ça près... donez-m' rademint on p'tit bètch.

TINE (*rèsculant*). — Non, Émile !

ÉMILE. — Vos-ouy, portant, dij'nut qu'oyi...

TINE. — Tot-rade è repètant, vos nn'aroz on bon... dj'i mètrè tot m' cœur...

ÉMILE. — Èt après, si vos v'loz... dji caus'rè a vosse papa, por awè li pèrmission di v'nu vos vòy tos lès djous... è atindant di fé l' grand nuk...

TINE. — Èt a m' moman ossi ?...

ÉMILE. — Oyi don !...

TINE. — Vos m' fioz frum'ji d' bouneûr, Émile !...

ÉMILE. — Avou lèye ci sèrè quit'fiye pus malaujiye.

TINE. — Comint vos-i pudroz ?

ÉMILE. — Come i mu stitch'rè... ça vèrè quit'fiye tot seû... (*Tine sospire*) Vos sospirez ?

TINE. — Bin oyi... Dji n' sé poqwè, dji n' pou crwêre qui c'èst l' vré... I m' chone, dji n' sé nin la... qui dji n' djon pus tèrè... (*Clément rintère, avou l' cayè è s' mwin*).

Sinne IX

TINE, CLÉMENT, ÉMILE

CLÉMENT. — C'èsteûve come djèl pinseûve... A ! nos-alans ricominci li sinne... combin don ? (*I wète*) Li scinne XIV. Arindjans on pô lès-ayinces (*I wète su l' cwane dèl sinne costé gauche*). Nos mètrants trwès tchiyères a-stok one di l'autè po fé l' banc d' djârdin. La... come ça. Asteûre, boudjans on p'tit coup l' drèsse... po r'présinter l' muraye.

ÉMILE (*riyant*). — Dji n'arè nin malaujiye po griper al copète !

TINE. — Quand on n'a pont d' bûre, on prind dèl sirôpe.

CLÉMENT (*a Emile*). — Èt dè... cô... rin !... La ! Vos rèpèt'roz jusqu'au momint ou qui l' père si mostère... èt vos-apougne pa l' pia di yosse dos ! (*Tine s'achit su l' banc ; Emile è-st-évôye padri l' drèsse ; il è-st-acropu su one tchiyère. Clément èst v'nu s'achîr su l' drwète dèl sinne*).

CLÉMENT (*a Tine*). — C'èst ça ; vos-èstoz bin come vos-èstoz...

Djouwez fwârt naturelemint sins fwarci... come si sèrot l' vré...
Li tètaye, c'est l' vîye!... (*Tine tint one lète è s' mwin; èle li lit; si visadje candje fèt-a-fèt qu'èle avance, èle sorit on p'tit coup, puis pus fwârt, mins ça n' dure nin... èle divint sondjeûse après-awè mètu li lète a sès lèpes; sès mwins sont r'tchètes su sès gngnos. Clément ni pièdrè nin on mot, nin on djèsse di tote li sinne : si visadje candje sâvant ci qu'èst dif*). Vos p'loz cominci a causer.

TINE

I n' vèrè nin bin seûr...
(*On momint*).

ÉMILE (*monté su l' tchiyère passe si tièsse au-d'zeû d' l'armwère*)

Coucou !... Coucou !...

TINE (*toûne li tièsse ossi rade èt r'wète Emile, tapéye au r'vièrs sur l' banc li cou stindu*)

Bondjou.

ÉMILE

Aye don... ni boudjiz pus vosse bèle tièsse, mi p'tit chou !
Pace qui, si vos sariz come vos-èstoz djoliye
Quand vos-ouy clignot'nut ! V'la longtins qu' dji m' rafiye
Di vos dire, mi chér andje, com' dji vos vwè vol'ti...

TINE (*qu'a mètu li lète è s' potche*)

Purdoz garde di n' nin tchér...

ÉMILE

Sèrot-st-avou pléji
Si vos vouriz m' rascoude dins vos brès, djintiyè fèye !

TINE

Vos n'èstoz wère gourmand ; portant, dji vos l' consèye,
N'assayiz nin, â ! non !... Vos r'cûriz on-afront !

ÉMILE

Èt si dj'èstuche one mouche, qui vol'rot su vosse front,
Pwis su vosse pitit néz... pwis su vosse nozéye bouche ?

TINE

Dji vos tchèss'ro bin rade !...

ÉMILE (*si r'catchant one miète*)

Crac ! dj'a cassé one couche !

(*Si r'mostrant one miète*).

C'est vos l' cause, chère éfant, chér bédot, chér crèton !
Dijoz, pou-dj' ascauchi ?... dji n'a pus qu'on scayon.

TINE

A qwè bon ascauchi ?

ÉMILE

Po m' mète on pô a l'auje,
Èt po yèsse pus rade près, po vos d'ner l' prumêre bauje !

TINE

I sondjîz co, p'tit fou ? Ayîr on m'a co dit
Qui po rabrèssi l's-autes, vos n' purdîz pont d' crédit.

ÉMILE

On claw'téye si sovint è causant a mau-syince !

TINE

Alons... waz'riz bin mète vosse mwin su vosse consyince ?

ÉMILE

Si dj' waz'ro, vouloz dire ?

TINE

Ni rèspondoz nin d'mwin...

ÉMILE

Atindoz !

(*I monte po s' mète a tch'fau su l' muraye*).

TINE

Què fioz la ?

ÉMILE (*achis su l' drêsse*)

Ç' coup ci, dj' pou lèver l' mwin

Èt vos fé sérimint...

(*I ratche inte sès dwèts*).

TINE

Ça fét qu' vos v'loz m' fé crwêre

Qui vos djok'riz vrémint di mindji èt di bwêre

Si dj' vos di non tot cou ?...

(*Ele rit*).

ÉMILE

Si vos sarîz jamés

Come dji so bleuw di vos !

TINE

Vosse cœur èst consomé :

I dwèt yèsse a crayas, s'i brûle dispu l'aute fiye !

ÉMILE

Dji v's-a dit l' vérité.

TINE

Èt vos pinsez qu'on s' fiye

A tos vos complumints ?

ÉMILE

Dji n'a jamés minti...

TINE

Vos-èstoz l' fleur, èn'don ? todi pâhûle, djinti...

Si vos v'loz m' fé pléji, âléz rire dé one aute !

ÉMILE

Alons, mi p'tite pouyète !...

TINE

Vos-èstoz boun-apôte,

Vos m' l'avez dèdja dit ; i gn'a nin mèyeû qu' vos

Dins l'univêrs ètir !... Dijoz, por qui m' purdoz ?

Vos-èstoz djonne èt ritche ; dji n' so wére qu'one pauve fèye

Qui sorit èt qui tchante, quand l' mouchon li rêvèye.

ÉMILE

One pauve fèye qu'èst l' pus bèle dizos l' swèye di sès tch'fias !

One pauve fèye qu'a dès-ouy a fé djalous l' solia !

TINE

Dès p'titès djintiyèsses, vos-ènn' avoz a r'vinde ;

Mins... dj'aime bin d' vos prév'nu, dji n' mi lèrè nin prinde !

ÉMILE

Mèchante qui vos-èstoz !

TINE (*riyant*)

I-gn-a d' trop, avant mu,
Qui, po awè sti sotes, ont yeû leû nêz chourbu !

ÉMILE

Choutez... còpans au court : èst-ce di bon ou v'loz rire ?

TINE

I n' faut nin vos mauv'ler ; pace qui dj' dwè co vos dire
Qui l' djonne ome, audjourdu, fèt co pire qui l' coucou...
Quand i catche one pouyète, c'èst po li twade li cou.

ÉMILE (*ripassant s' djambe di l'aute costé di l'armwêre*)

Pusqui ça va di d'là...

TINE

I n' vos d'mèr'rè qu'a brère

A : mwins plin on saya...

ÉMILE

Mi p'tit cœur, djèl f'rè tère!

TINE

Pusqui l' minke ni vout nin li rêsponde sérieûs'mint...

ÉMILE

A r'vwêr...

(*I diskind dèl drêsse*).

TINE

A r'vwêr, mi p'tit !...

ÉMILE (*ripassant s' tiêsse cor on coup*)

Dijoz, il èst co tins...

TINE

A r'vwêr ! Djèl vou-st-ainsi...

ÉMILE

A r'vwêr po d' bon, mam'zèle !

(*On nêl vœt pus*).

CLÉMENT (*a l'air fin bunauje ; i fèt tofèr oyi avou s' tiêsse po
mostrer qui Tine èt Emile djouwnut bin*). — C'èst bin, alons !
C'èst bin ! (*Tine choute on momint, èt monte doucemint sur one
tchiyère po vòy di l'aute costé*).

ÉMILE (*come Tine passe doucemint s' tièsse, Emile si r' mostère ossi,
i dit è riyant*)

Ah ! ah !

TINE (*riyant*)

Aré ! aré !

ÉMILE

Dj'èsteûve seûr di l'andèle.

TINE

Dji vos-a yeû, aré !...

ÉMILE

Djèl saveûve bin, bèdot !

Dji vos-a sinti v'nu... avou vos gros chabots !

TINE

Dji m' va rademint diskinde, quit'fiye qui lès vwèsines
Taprin' on-ouy par ci...

(*Ele diskind*).

ÉMILE

I gn'a pont d' rôse sins spines !

Mins... qu'èst-ce qui ça pout fé ? ça s' conirè-on djou.

Vos-èstoz bèle, av'nante ; i faurot yèsse fwart fou

Po pinser qui l'amour, qui chuchèle aus-orèyes,

Vourot vos fé cwéfer l' bonèt dès viyes djonnes fèyes.

(*I s'aprestéye po soupler*).

TINE

N' diskindoz nin, savoz !...

ÉMILE

Quand dj' duvro m' fé t uwer,

Dji m' va m'achîr dé vos !

TINE

I n' nos faut nin djouwer

Si guéyemint avou l' feu !

ÉMILE (*diskindu*)

Â ! Diè ! qui dj' so bunauje !

Vos n' mi crwèroz nin co... mins m' cœur bat pus a l'auje.

TINE

Èt si jamés m' papa vérot nos tchér su l' dos ?

ÉMILE

Dji li diro sur'mint, — c'est ça achidans-nos ! —
Qui dj'aspire au bouneûr di nos mète a mwinnadje.

TINE (*djintiye*)

Bin vré ? dj' pou m'i fiyî ? Vos f'rîz on tél mèssadje ?

ÉMILE (*atirant Tine dé li*)

Oyi, mi p'tit crèton !... si vos sarîz !...

TINE

Bin qwè ?

ÉMILE (*one miète mouwé*)

V'la qu' dji n' sé pus rin dire ; come c'est drole, dji sin m' vwès
Triyoner di vréye five...

(*On memint*).

TINE

Alans nos-è !

ÉMILE (*purdant l' mwîn d'a Tine*)

Fèfèye...

Dji so-st-eureûs dé vos ; vos-èstoz fin parèye
Qui lès pus blankes dès fleurs ; vos sorires sont si dous
Qu'i m' fèyenut tourner l' tièsse ; pouyon, dijoz-m qui dj' pou...

TINE (*si r'tirant*)

D'mèrez tranquile !... Alons !

ÉMILE

Wétîz-m' bin dins lès-ouy...

TINE (*sins waçu wêti*)

Vola qu' ça m' prind ossi, èt qu' dj'atrape dèl tchau d' pouye !

ÉMILE

Fuchîz djintiye, méréte : on èst s'bin tot près,
Quand l'amour tchante ! Alons ! donez-m' li brès...
A la boune eûre ainsi !

TINE

Sot ! sot !

ÉMILE

Pitite canaye

Di m'awè fé tot-rade rissoupler li muraye !...

TINE (*riyant*)

Aré !

ÉMILE

Vos mèl payeroz !...

TINE

Comint ?

ÉMILE

Vos d'joz comint ?

An m' donant, sins taurdji, l' prumi bètch come payemin !.

Dijoz... alons ! oyi !... i faut ! donez-m' vosse bouche...

Ci n'èst nin on péché...

TINE

Pus taurd ! dj'a l' cœur qui bouche !

ÉMILE

Nonna... tot d' sute... bèdot... dji vos vwè si vol'ti !...

TINE

Djokez... djokez, vos di-dje !

ÉMILE

Mon Dieu, rin qu'on tot p'tit,

Su l' cwane... bin djintimint... tot-a-stok dèl fossète !

Pus taurd, vos gostéyeroz mès gros bètch a pucètes...

TINE (*li mostrant l' dwèl*)

Si vos n'èstoz nin sage !

ÉMILE

C'èst si bon ! i mèl faut !

Dji l'arè.

TINE

Nin asteûre !...

ÉMILE

Onk, sèrè branmint pau !...

(Tine ni s' disjind pus ; Emile qu'èl tint rivièrséye on pô su li, li tièsse su si spale, va l' rabrèssi, quand Clément, qui djouwe li rôle dèl père, avance èt satche Emile).

CLÉMENT

Ê la !... èspèce di ch'napan !...

ÉMILE *(qui s'a r'drèssi)*. — Vos-avoz passé, Mossieû Bodart ! vos n' divoz v'nu qui quand dj'a rabrèssi Mam'zèle Justine ! C'est qui, por mu... c'est l' pu bia dës passadjes !

TINE *(qui s'a lèvé)*. — Ça irè bin dîmègne, don, papa ?

CLÉMENT *(brouyi èt bunauje)*. — Oyi ! ça irè bin !... ça irè ôr-lès-bin ! Dji so on n' sarot pus contint ! Vos djouwez vrémint au naturèl...

ÉMILE. — Si vos pèrmètoz, Mossieû Bodart, dji m' va vos-è dire li raison ; c'est... pace qui... po nos-autes... ça n'est pus possibe autrumint, èn'don, Mam'zèle Justine ? *(Tine sorit sins rèsponde)*.

CLÉMENT. — Èy don !... Qwè m' dijoz la ?...

ÉMILE. — Rèspondez ainsî... Tine ?...

TINE *(bachant l' tièsse)*. — C'est come Emile l'a dit... papa...

ÉMILE. — I gn'a nin seûl'mint qui dins lès pîces di têtâte qu'on s' vwèt vol'ti, èt, si vos vourîz mi doner li pèrmission...

CLÉMENT *(fwart mouwé)*. — Li permission... èy don ! vos-alez rade ! *(Rèpètant è l'air)* Li permission ?... Oyi, c'est drole... Èscusez-m'... dji n' m'atindeûve nin... Atindoz... *(I criye)* Mèliye... C'est qui... nosse vikadje... *(I criye)* Mèliye... *(I va viès l'uche di gauche èt sôrt' l'air pièrdu è criyant)* Mèliye !...

TINE. — Papa èst trop brouyi... dji n' l'a jamés vèyu come ça !

Sinne X

TINE, ÉMILE

ÉMILE. — Vwèyoz qui ça a sti tot seû ?...

TINE (*riyant*). — Mi cœur toctéye a r'laye !

ÉMILE (*riyant ossi*). — Vosse papa pout todi bin dire qu'i m'a yeû anawére !...

TINE (*djintiye*). — Ça n' fèt rin... nos nos ratrap'rans pus taurd...

ÉMILE (*purdant Tine pa l' taye*). — Dijoz, rèpètans on p'tit coup nos deûs... al place ou qu'on s' rabrèsse...

TINE (*si disgadjanf*). — Dj'a trop peû...

ÉMILE (*pus ardi*). — Peû d' qwè ?...

TINE (*wétant autou d' lèye*). — Dji n' sé nin...

ÉMILE. — Vosse maman ni pout mau, pusqui vosse papa cause avou lèye. Mi p'tite Tine, va !... Siya, on bètch al vole !... Siya, d'i vou...

TINE (*qui n' si disjind pus qu'one miète*). — Mon Dieu ! (*I s' rabrèss'nuf*).

ÉMILE. — La... cor onk, cor onk, cor onk !

Sinne XI

TINE, ÉMILE, MÈLIYE, puis CLÉMENT

MÈLIYE (*intère au prumi bètch pa l'uche drwèt costé, èle soupèle su Emile*). — Djèl saveûve bin qui c'est po cafougni m' fèye qui vos v'noz véci ! (*Ele hape Emile pa l'anète èt pa l' fond di s' culote*).

CLÉMENT (*intré one miète après, costé-gauche*). — Mèliye... Mèliye ! Què fioz la ?... Què fioz la ?... (*I r'satche Mèliye*).

MÈLIYE (*qui fafiye tél'mint qu'èle èst mwéche*). — Come dins vos pîces, da ! C'est bin m' drwèt !... C'est m' divwêr !...

CLÉMENT. — Vos-èstoz sote !...

MÈLÎYE (*qui lache Emile*). — Mu, sote ?... C'est vos, lourdaud, qui n' vwèt nin clér !

CLÉMENT. — I s' vwèyenut vol'ti, inocinne !

ÉMILE. — C'est l' vré, Madame Bodart... dji vwè vol'ti Mam'zèle Justine, èt avou l' permission d' mès parints dji vouro ènnè fé m' feume...

MÈLÎYE (*come si èle sondj'rot*). — Ènnè fé vosse feume ?... Boune Notre-Dame !... A-dj' bin ètindu ? (*Ele riwète Emile èt Tine a tour*).

TINE (*si tape dins lès brès di s' moman*). — Moman !

CLÉMENT. — Por mu, m' fi Émile, c'est quand vos vouroz...

ÉMILE. — Merci, papa Bodart ! (*On coup d' mwin*).

TINE. — À ! merci, papa ! (*Ele potche dins lès brès di s' père*).

MÈLÎYE. — Todi, Mon Dieu !... È-st-i possibe ? Dji m' sin chér sins parole !...

CLÉMENT. — Èy don, Mèliye ! Vos qu'a one linwe por aler causer au Rwè !

ÉMILE. — Vos diroz co todi bin oyi ? (*Mèliye done li mwin a Emile ; èle brèt di binauch'té sins plu rèsponde, assatche Emile èt Tine onk tot près d' l'autè èt l'zeû fèt signe di s' rabrèssi*).

CLÉMENT. — Alons ! Vive l'amour !... Pace qui l'amour, c'est l' viye ! oyi, c'est l' viye !... (*Il assatche Mèliye a li, èt l' rabrèsse*).

RIDEAU

PIÈCE DRAMATIQUE EN PLUSIEURS ACTES

28^e CONCOURS DE 1921

RAPPORT

Onze pièces en plusieurs actes ont participé cette année à notre concours permanent ⁽¹⁾. Quatre d'entre elles comportaient 4 actes, six en avaient 3, la onzième 2, ce qui donne le total respectable de 36. Neuf distinctions ont été décernées : une médaille de vermeil, un deuxième prix, deux troisièmes, cinq mentions honorables ⁽²⁾. Seules n'ont pas été retenues *Josèf vindou par sès frères*, *Maïsses-di-mohone* et *Lôcataïres*.

La première, en quatre actes avec chants, provient de la Famenne. A première vue, c'est une idée ou prétentieuse ou naïve que d'aborder, avec les maigres ressources d'un patois, un grand sujet biblique. L'auteur nous dit bien, dans une maigre préface, qu'il le fait « d'après des souvenirs d'enfance » ; la mise en scène et les costumes d'ailleurs trop vaguement décrits, sont tous modernes ; dans tous les détails règne un manque absolu de couleur locale, un anachronisme systématique, qui pouvait donner à l'antique histoire de Joseph une saveur, une naïveté et même une vérité *humaine* supérieure à toute reconstitution historique et archéologique. Mais quel observateur averti, quel fin psychologue il eût fallu pour entreprendre et réussir pareille transposition ! Or notre auteur n'a évidemment ni le don ni la pratique de la scène : il se borne à délayer en longs et lourds dialogues, en intarissables

⁽¹⁾ Voyez notre *Annuaire*, t. 29, p. 41.

⁽²⁾ Ibid., p. 108.

et puérils monologues, le récit évangélique, et tout cela en vers, et quels vers ! irréguliers, boiteux, raboteux, prosaïques ou guindés, sans grâce et sans harmonie. Décidément, l'auteur n'est pas plus fait pour la poésie que pour le théâtre, et le pauvre Joseph a été de nouveau trahi !

* * *

Maïsses-di-mohone èt lôcataïres, « pièce d'actualité en quatre actes », nous ramène à la prose et aux pénibles réalités du jour. Elle est bien écrite, à part quelques maladresses et termes impropres. Le dialogue est animé, mais c'est en vain que l'auteur court après l'esprit ; il n'attrape guère que des sottises.

Le menuisier Cabê, petit propriétaire, a loué un appartement de quatre pièces à l'employé Djulin Dèfossa. Au moyen d'une *èmantcheûre* qu'il combine avec sa digne fille Mantine, il parvient à lui en reprendre une, sans cesser d'exiger le loyer intégral, qu'il a d'ailleurs augmenté (et l'employé n'a rien soupçonné !) d'un pourcentage supérieur à la tolérance légale. Mis au courant de ces faits, le patron de Cabê, le maître-menuisier Dèlcoûr, un bon propriétaire, celui-là, et un honnête homme, congédie son ouvrier qui s'obstine dans ses torts. — Après huit mois de chômage, éprouvé par le malheur (la mort de son petit-fils) et réduit à la misère, Cabê se repent, restitue la chambre enlevée et envoie sa femme, une brave et honnête vieille, victime de son mari et de sa fille, redemander de l'ouvrage à Dèlcoûr. Et c'est le bon Djulin qui enlève le consentement, en même temps qu'il arrache aux tentatives de séduction de Mantine le jeune fils, encore naïf et inexpérimenté, du bon maître-menuisier.

Valait-il la peine de développer longuement en quatre actes cette mince action ? Aussi la vie de la pièce est-elle plutôt extérieure et la psychologie un peu rudimentaire. Cabê nous est présenté comme un si noir scélérat que sa conversion ne

peut pas être bien sincère et encore, parmi les malheurs qui en provoquent l'apparence, nous ne pouvons admettre la mort de son petit-fils, châtement providentiel tout-à-fait en dehors de l'affaire. D'autre part, pourquoi les révélations de Djulin au fils menacé de Dêlcoûr, qui, elles, sont bien *in visceribus rei*, se font-elles ailleurs que sur la scène ? Il y avait là de quoi nous intéresser ; on aurait souhaité voir les péripéties de la conversion.

Préoccupé surtout des effets qu'il cherche, l'auteur ne se soucie pas de les justifier. Pourquoi les Cabê père et fille tiennent-ils tant à reprendre à leur locataire une pièce d'entresol ? On ne nous le dit pas, et pourtant c'est là qu'est le pivot de toute la pièce. Pourquoi, en dépit de la loi d'ailleurs, qu'ils connaissent, les Cabê veulent-ils donner au pauvre Djulin congé complet ? Le but de l'auteur est-il peut-être de les rendre plus odieux ? Mais la vraisemblance ?

Ajoutons que l'honnête Dêlcoûr est un type forcé, déclamatoire et trop prédicant. L'auteur en a fait son porte-parole et le moraliste de la pièce. Mais la scène est autre chose que la chaire de vérité !

* * *

Voici maintenant une *Neûre noulléye*, pièce verviétoise en trois actes, à laquelle nous accordons une mention honorable, récompense attribuée à la bonne volonté, aux nobles intentions de l'auteur plutôt qu'aux mérites de sa pièce.

Celle-ci débute au mois d'octobre 1916, en pleine guerre. Bien qu'ils n'aient pour vivre que les maigres ressources du « chômage », Léon Lefin et sa femme Jeanne, mariés depuis six mois, sont heureux. Mais voilà que le mari, ancien camionneur, voulant une existence plus plantureuse, se laisse entraîner par des passeurs de chevaux à participer à leur ignoble trafic. Il y gagne beaucoup d'argent... et le mépris de ses concitoyens. Il devient dur et vicieux, prend une maîtresse et refuse de

payer à un malheureux ruiné par la guerre une ancienne dette paternelle. Pendant ce temps, sur les conseils insidieux d'un amoureux évincé qui ne cesse de la poursuivre de ses sollicitations, sa femme, foncièrement honnête, afin de le mettre dans l'impossibilité de continuer son coupable métier et de la tromper, le dénonce à la justice.

Rentrant après trois mois de prison et surprenant le séducteur dans une attitude équivoque, le mari jaloux et furieux le jette à la porte, provoque les aveux de sa femme, lui reproche de l'avoir dénoncé, d'avoir payé ses dettes et, au paroxysme de la fureur, tente de l'étrangler. La vue du sang le calme ; Jeanne renouvelle ses impertubables protestations d'amour malgré tout, et l'on se réconcilie, redevenus pauvres et honnêtes comme au mois d'octobre 1916 : *lu neûre noûlêye èst passêye !*

Pourquoi, bien que ses fins d'acte soient émouvantes, l'auteur n'a-t-il pas tiré de cette donnée une meilleure pièce ? Parce qu'il sacrifie trop la psychologie et la vraisemblance au dramatique ou plutôt au mélodramatique. Son personnage principal, qu'il nous a pourtant présenté comme un honnête garçon, de caractère faible seulement, est d'une amoralité, d'une inconscience dans le vice, qui déconcerte ; et sa femme aime ce vilain sire, traître à son pays, à l'honneur, à la foi conjugale, avec une obstination, une absence d'amour-propre et de dignité, une platitude de chien battu qui vous écœure. Les scènes où paraît l'amoureux évincé n'ont pas cette discrétion, cette légèreté qui devrait en atténuer la dureté.

Absence de souplesse, d'élévation, d'onction, tels sont les termes qui nous viennent sous la plume pour caractériser, dans cette œuvre avortée, l'action, les personnages et leurs propos.

* * *

Ce n'est aussi qu'une mention d'encouragement qui est accordée à la comédie en 3 actes : *Qu'ènn' advinrè-t-i ?*, c'est-à-dire qui sera préféré par la jeune et joyeuse fermière Mérance,

du jeune fermier Alphonse, qu'elle a fini par éconduire et qui s'obstine, ou du bon varlet Désiré, enfant abandonné par sa mère et que les honnêtes fermiers Piron, les parents de Mèrance, apprécient au plus haut point ? On devine sans peine ce qu'il advient, mais après des péripéties, utiles ou inutiles, que je me dispenserai de raconter et même de résumer. Certains d'entre nous ont signalé dans cette pièce l'insuffisance de la langue, des scènes de remplissage, des situations et des détails invraisemblables, des idées juridiques inexactes. Mais d'autres ont insisté sur l'agrément de la *fable* et des péripéties et, particulièrement sur le personnage si vivant de la jeune fille, qui est la lumière de la maison.

* * *

Une situation analogue est le thème fondamental de *Sangsue*, « pièce tragique, écrite sous la botte des Allemands », annonce tapageusement l'auteur. Singulière place pour écrire une pièce, vraiment ! Ecoutez sa tragédie. Le vieux censier Toumas Rôsin possède une jolie et gentille nièce de vingt ans, Aïli, qu'il destine à son honnête et dévoué varlet, Pièrre Dêlwaïde. Mais voici que la guerre éclate, ramenant d'Allemagne, après un séjour de dix ans, un cousin, Stiène Bayot, qui vient se mettre à l'abri chez nous, tandis que Pierre, sans une hésitation, quitte la ferme et ses amours pour prendre les armes. Maître de la place, le vaillant cousin, essaye vainement de s'introduire aussi dans le cœur d'Aïli et, sans scrupule, court dénoncer à ses amis les Allemands son rival qui, isolé de ses compagnons d'armes dès les premiers combats, s'est réfugié à la ferme pour échanger son uniforme contre des habits civils. Mais le vieux fermier le fait évader et se laisse emmener en Allemagne, d'où il ne reviendra pas. Et, pendant que la bonne Aïli prête une aide généreuse aux affamés du village, le traître Stiène intercepte les lettres du soldat et fait la *sangsue*, exploite sans vergogne la misère publique.

Mais tout a une fin, même la guerre. La Victoire ramène Pierre, que son maître a fait héritier de la ferme avec Aïli, tandis que le misérable Stiène est emmené par la police au milieu des cris de vengeance de ses victimes.

Tel est le drame de rivalité amoureuse que l'auteur a glissé dans le cadre usé déjà de la guerre ou plutôt de l'occupation. On voit tout de suite qu'il ne répond que très partiellement à son titre : il devrait être un portrait complet de l'« accapareur » ou plutôt de l'« exploiteur », si justement dénommé « sangsue » ; or les faits et gestes du personnage n'apparaissent que superficiellement et à côté du vrai drame. D'autre part, la psychologie amoureuse de l'auteur est toute rudimentaire : il ne sait pas faire parler ses amoureux ; ils sont de bois : pas la moindre vibration dans leur voix ni dans leur cœur, semble-t-il.

Il faut pourtant reconnaître qu'il y a dans ses quatre actes les éléments d'un drame intense et poignant. Mais il faudrait que la matière fût façonnée d'une main experte, qui commencerait par faire disparaître, au 3^e acte, cette invraisemblance fondamentale que la jeune Aïli, après le départ de son vieil oncle et tuteur pour l'Allemagne, continue à vivre *seule* à côté d'un homme qui l'aime et la poursuit et qu'elle sait être le dénonciateur de son préféré.

A part cela et certaines maladresses de la langue et du dialogue, l'histoire est bien imaginée, l'action bien menée ; il y a de belles situations, de belles scènes, sans verbiage ni déclamation, en somme assez de qualités pour justifier la mention que nous décernons à l'auteur.

* * *

Mieux méritée est la même distinction attribuée à la pièce moins ambitieuse, mais toute de fraîcheur : *Quand l'cœur djâse...*

L'ouvrier-armurier Françwès Halbård et sa brave femme

Tonète sont bien inquiets : d'où vient donc la tristesse insolite de leur fils Louwis, inspecteur d'assurances et garçon modèle ? Où s'en est donc allée son exubérante jovialité ? C'est qu'il est épris et que son amour est sans espoir, car l'objet de sa flamme est la fille du patron de son père, le fabricant d'armes Dêltoûr. Ce n'est pas qu'Elise Dêltoûr soit insensible aux attentions de son adorateurs ; mais comment son père prendrait-il la chose s'il l'apprenait ? Il la découvre pourtant, et il la prend très bien, car c'est un brave homme et il aime sa fille. Et voilà quelques heureux de plus !

Quand l'coûr djase : vieux titre et plus vieille chose ! Aucun charme d'inattendu donc dans l'histoire ici représentée ; mais elle se déroule dans une telle atmosphère d'honnêteté, parmi de si braves gens et des scènes d'intérieur si touchantes, dans un dialogue si vivant, si naturel, en une langue qui fleure un peu l'archaïsme, que l'on passe facilement condamnation sur quelques gallicismes, sur quelques petits monologues intempestifs autant que naïfs, sur la psychologie un peu élémentaire parfois.

* * *

Une mention encore, mais plus atténuée, est allée à *Saîve lu boveû*, quatre actes en dialecte verviétois.

S'appeler *Saîve*, c'est-à-dire « sage, en son plein sens », quand on n'est qu'un ivrogne, voilà une bien triste ironie ! L'auteur, qui en est encore au procédé naïf et vieillot des noms parlants, a l'ironie plus joyeuse quand il appelle un boche *von Schnaps*, un censier *Dêlcrôpîre* et le cabaretier *Placou*. Il aurait pourtant mieux fait de consacrer son esprit à nettoyer son langage de ses gallicismes, barbarismes et solécismes. Mais ne lui cherchons pas misère trop tôt ; lisons d'abord sa pièce.

Dans un village des environs de Verviers, une vieille « censière » vient d'être assassinée. Un faneur malmédien nommé

Gilles, récemment engagé chez le censier Dèlerôpîre, a vu rôder autour de la maison du crime Saïve le boveû, ivrogne invétéré, mais brave homme au fond. N'empêche que certains s'obstinent à l'incriminer, particulièrement, l'étudiant Gaston, neveu du censier, dont rien n'explique l'acharnement contre Saïve, si ce n'est qu'il a lu Sherlock Holmès. Tout au long de la pièce d'ailleurs, cet étudiant vaniteux, fanfaron, menteur, insupportable en un mot, bien qu'il suive les cours de l'Ecole des Textiles, nous donnera l'impression d'un pantin sans vraisemblance et sans psychologie.

Défendu par le mayeur et le censier, Saïve est pour nous innocent ; c'est Gilles qui est le coupable : toute son attitude nous le donne à croire. L'enquête ne donne aucun résultat.

Eclate la guerre ! Un jour, on trouve un soldat allemand mort dans un bois voisin (nous saurons plus tard qu'il s'est suicidé). Le mayeur est arrêté : si l'on ne trouve le coupable, il sera fusillé. Saïve, reconnaissant d'avoir été recueilli par lui après son renvoi de chez Dèlerôpîre, le délivre en s'accusant : c'est lui qui sera exécuté !

Et la vieille femme assassinée ? On n'en parle plus. Et Gilles le malmédien ? On nous a trompés : ce n'est pas un assassin, ni même un traître, car nous pensions aussi qu'une fois incorporé dans l'armée allemande, il ne manquerait pas de trahir ceux qui l'avaient abrité et nourri. Mais, au contraire, il les sert du mieux qu'il peut et fait des vœux sincères pour l'écrasement de l'envahisseur. Mieux que cela : il déserte au dernier moment, emmenant avec lui vers la Hollande le jeune Gaston enfin devenu patriote.

On voit tout de suite apparaître la grande faiblesse de l'auteur : il ne possède pas la psychologie de la scène ; il ignore qu'il ne peut tromper les prévisions légitimes et logiques du spectateur. Après l'avoir induit à voir dans le Malmédien un traître et un assassin, c'est se moquer de lui que d'en faire en réalité un brave homme. — Autre invraisemblance :

commencer la pièce avec l'histoire d'un crime qu'on abandonne après avoir éveillé notre curiosité, c'est mettre deux actions en une et violer la loi fondamentale du théâtre.

C'est pourquoi l'œuvre nous laisse une impression de mécontentement. Elle n'est pas nulle et elle n'est pas bonne. Elle contient de bonnes intentions, de bonnes parties et de très mauvaises. Mais l'auteur mérite sympathie et encouragement. Mettons encore à son actif cette originalité, et l'infériorité où il se plaçait, d'avoir composé une œuvre en quatre actes où il n'y a ni femme ni amour.

* * *

Troisième prix à *Djote ristchâfêye* et à *Li vi bwès*.

La première est la pièce des mariages. Il y en six, en projet ou en réalité. Voilà qui est original ! Comment les choses se passent-elles ?

Depuis la mort de leurs parents, Doné Rémond, 25 ans et amateur d'oiseaux, vit avec sa sœur Pauline, 22 ans, laquelle est recherchée par un ami de Doné, Colas Bastin, bon ouvrier menuisier ; mais elle préfère le comptable Lèyon Poncin, dont Pauline voudrait endosser la sœur, Catrène, à son frère Doné ; mais celui-ci préfère à son tour Niniye Bastin, la sœur de son ami Colas. *Chaque po s' tchin*, comme dit l'auteur.

Au début du 2^e acte, vingt-cinq ans ont passé. Doné est veuf, Pauline est veuve ; ils ont repris la vie commune, avec en plus Louwis, fils de l'un, et Pauline, fille de l'autre. Est-il besoin de dire que les jeunes gens s'aiment ?

Mais les vieux cœurs de leurs parents ne sont pas entièrement refroidis : Doné songe à se remarier avec la dédaignée Catrène et sa sœur, d'accord avec lui, comblerait enfin les vœux de son ancien et toujours fidèle amoureux.

Mais, car il y a un grand *mais*, comment les deux jeunes prendront-ils ce double projet de remariage ? Ils le prennent très mal, mais Colas Bastin arrangera l'affaire : au grand

ahurissement de Pauline et Doné, il annonce qu'il épouse lui-même... Catherine Poncin ! Les deux évincés à leur tour se consolent en considérant qu'un second mariage n'est tout de même que du « chou réchauffé ».

Il ne faut pas être grand clerc en matière dramatique pour trouver le premier acte superflu. Quoi de plus naturel qu'un frère et une sœur, devenus veufs vers la cinquantaine, reviennent vivre ensemble, avec leur progéniture, dans la maison de leur enfance ? Un acte spécial est-il nécessaire pour nous apprendre qu'ils s'étaient mariés ? — A la suppression de cet acte on gagnerait encore de ne pas retrouver, après un quart de siècle, les mêmes gestes, les mêmes mots, la même situation de gens à marier. On éviterait aussi la singulière disparate d'un deuxième acte qui se passe vingt-cinq ans après le premier et un troisième huit jours après.

Mais, tel quel, le sujet a été traité par un auteur probe et appliqué, qui en a su tirer un parti honorable ; la pièce est bien conduite, sans longueurs ni invraisemblances ; les personnages sont vivants, la langue soignée et, si les plaisanteries du dialogue ne sont pas de la dernière nouveauté, considérons que l'auditeur-spectateur est moins exigeant que le lecteur.

* * *

Li vî bwès prind-st-ahèyemint feû, comme on va le voir !

Houbert, vieux célibataire et citadin de Liège, est venu passer quelques jours à la campagne chez sa sœur Marèye, qui s'y est retirée après son veuvage avec son fils Victôr. Celui-ci, 32 ans, professe que le mariage entre gens du village et gens de la ville est chose fort aléatoire. Aussi résiste-t-il aux séductions de leur voisine Norine, une alerte liégeoise, dont l'oncle Houbert devient bientôt l'esclave et fait la conquête inespérée.

Tels sont les quatre personnages qui, avec le vieux varlet Noyé, constituent tout le personnel de la pièce, laquelle n'a,

comme on l'a vu, rien de compliqué ni de bien neuf. Ce qui en ferait le charme et le mérite, ce serait la finesse de l'analyse, la peinture discrète et graduée des sentiments. L'auteur s'y est évertué. Il n'y a pas réussi parce qu'il est mieux pourvu d'esprit que de psychologie. En réalité, il n'a produit que deux tronçons de pièces, dont l'un est excellent et l'autre lamentable.

Jusqu'au milieu du 2^e acte, nous sommes entraînés, subjugués. Quelle vie, quelle abondance, quel mouvement dans ce dialogue, quelle variété, quelle langue drue et franche, quel esprit pétillant ! Sans doute, à la réflexion, cet esprit semble un peu forcé de ton, dans le grave comme dans le comique, un peu cocasse même ou à côté, trop verbal et à fleur de peau, tiré de trop loin et trop constamment cherché. Mais il est si jovial, si amusant, si wallon ! Cet humour ininterrompu (qu'on l'appelle « blague » si l'on veut), ce feu roulant de joyeuses reparties, cet assaut de traits d'esprit, tout cela vous emporte et vous empêche de gâter votre plaisir par une pédante analyse. Avec quel art aussi, et de plus ici avec quel naturel, l'auteur sait passer du grave au doux ou plutôt du plaisant au sévère ! Comme, alors, le ton s'élève sans effort et sans heurts, comme la langue s'imprègne de poésie et de sentiment, et comme le dramaturge, par un trait plaisant qui tombe à propos, sait éviter le danger de la grandiloquence et de la sentimentalité niaise !

Mais voilà que tout à coup, exactement à la page 23 de son manuscrit, l'allure et le ton se modifient ; l'action et les personnages, certains du moins, tournent à la charge ; l'esprit perd son sel, le marivaudage sa grâce et sa discrétion. L'auteur croit agir en fin psychologue ; mais il est victime de ses propres procédés, de cette fantaisie où il est passé maître et qui se concilie difficilement avec le sérieux des sentiments et la gravité du langage. On n'arrive pas à prendre au tragique, dans la seconde partie, le vieux plaisantin qui nous a tant

fait rire dans la première : ce n'est plus qu'un pantin sans intérêt et sans cohérence.

Il reste néanmoins, et c'est là ce que nous avons voulu récompenser, le mérite supérieur de la langue, l'esprit prodigué par l'auteur dans son dialogue, l'habileté de son faire, le mouvement de son action pourtant si mince, le dessin ferme des personnages (Victor un peu solennel, en contraste avec le jovial et exubérant Hubert du début, Norine fine et souple, Marèye et son varlet à l'esprit mordant autant que sensé), sa morale saine et réconfortante.

* * *

L'auteur de *Neûre nouëlèye* est aussi celui des *Bribeûs*, tableau populaire en trois actes. Il y a un monde entre ces deux pièces : autant la première est banale et arbitraire, autant celle-ci est nouvelle et d'observation aigüe.

Matot et son fils Pière se sont faits mendiants par paresse. Ils le sont avec cynisme et forcent même leur fille et sœur Riyète à les imiter. Ils sont encouragés et entretenus dans leur vice par les générosités inconsidérées du rentier Lèdoûs, un enrichi de la guerre. Et même ils complotent, un jour de gêne, de l'enivrer et de le dépouiller de son portefeuille, toujours bien garni. Mais un ami de Matot, Baîwîr, ancien mendiant revenu au travail qui a vainement tenté d'y ramener aussi Matot père et fils, intervient juste à temps, prévenu par l'honnête Riyète : pris en flagrant délit, les voleurs ont à choisir entre la prison et le travail. Ils se remettent à l'œuvre, retrouvant l'aisance et le bonheur. Mais le sympathique Baîwîr a un fils, un brave garçon qui aimait depuis longtemps Riyète. La réconciliation des pères ennemis permettra leur union, et le généreux Lèdoûs montera leur ménage.

L'œuvre a des conventions et des invraisemblances : la scène du vol, au 2^e acte, pourrait être moins simpliste et moins naïve ; n'étaient les effets scéniques que l'auteur en

tire habilement, on admettrait plus difficilement que Matot, sauvé de la prison et rendu au bonheur du travail par Baiwir, ait gardé rancune à son rédempteur.

Mais que nous sommes loin des sentiers battus ! Quelle tentative originale et hardie dans l'art dramatique wallon ! Les premières scènes surtout, qui étalent la plaie de la mendicité professionnelle, sont d'un réalisme, d'une acuité d'observation vraiment impressionnante ; à une psychologie singulièrement pénétrante, l'auteur unit l'art du sarcasme implicite et contenu. C'est en outre un maître de la scène : il sait combiner son action, faire agir et parler congrûment ses personnages, entretenir la vie dans toutes les parties de son tableau, qui encadre d'ailleurs un petit drame.

* * *

Voici enfin l'œuvre à laquelle nous décernons la médaille de vermeil, voulant ainsi témoigner à l'auteur en quelle haute estime nous tenons *Par amour dèl tère* et la série longue et variée de ses pièces de théâtre.

La corporation des maraîchers conserve avec une fidélité curieuse les vieux usages que le passé a fait naître entre ses membres. Ils se marient entre eux, se prêtent en toute occasion aide et assistance, maintiennent dans les familles la propriété des terres et les procédés ou secrets de la culture, bref constituent comme une vaste parenté où règnent la confiance, l'estime, l'affection, la solidarité.

C'est ce que l'auteur a voulu mettre en action dans une comédie où sont en présence les trois *cotés* Biètrand Djamsin, Antône Tchantrinne et Bastin Dèclêye. Le fils de Djamsin aime la fille de Dèclêye et le fils de Tchantrinne est épris de la fille de Djamsin. Mais celui-ci, entraîné par un certain Gofinet, qui a pris le goût du luxe et des manières de la ville, manifeste une vive répulsion pour les rudes travaux de son fructueux métier ; il voudrait se retirer et faire entrer son

fil et sa fille, en les mariant à des rejetons de Gofinèt, dans la famille, qu'il trouve si distinguée, de celui-ci. Or l'éblouissant Gofinèt n'est en réalité qu'un panier percé. Antône et Bastin le savent, d'où leur indignation quand ils apprennent que leur ami Biètrand veut vendre ses terres. Bastin qui, à la mort de son frère, a renoncé à ses études d'avocat pour se vouer à la culture du bien familial, plaide avec éloquence la cause du métier, des traditions, de la terre en un mot que les aïeux ont tant aimée. Et Biètrand, enfin éclairé, renonce à ses noirs projets : les enfants se marieront entre eux et la vie traditionnelle des maraîchers continuera son cours normal.

L'action a semblé un peu lente ; mais en réalité elle est secondaire, et l'intérêt se trouve surtout dans le tableau, pris sur le vif, des travaux des maraîchers, de leurs habitudes si caractéristiques, de leurs relations si amicales, de leur serviabilité réciproque, que l'auteur, avec une adresse et une aisance consommées, a tissées dans la légère trame dramatique.

Il est ainsi dans la peinture exacte et variée des types et des caractères, dans la glorification de la terre et du labeur des ancêtres, dans le dialogue si vrai, si vivant, si bien enchaîné, dans la langue enfin si franchement wallonne, si savoureuse, si pittoresque, si exacte et si précise, où s'enchâssent avec tant de naturel le vocabulaire technique des maraîchers, leurs expressions familières, leurs proverbes, qui sont l'image de leur esprit et de leur vie. C'est par ces divers aspects que cette œuvre d'un vrai Wallon et d'un artiste habile, tout imprégnée de la poésie de la terre et du passé, présente une haute signification sociale.

* * *

Cette trop longue analyse apporte-t-elle quelques enseignements ? Faute d'espace et de temps, bornons-nous à signaler celui-ci : sans renoncer (et pour cause) à ses thèmes traditionnels de fantaisie ou d'observation : histoires sentiment-

tales, scènes d'intérieur, personnages typiques de chez nous, notre théâtre populaire aborde aussi, de plus en plus, les événements du jour, par exemple la guerre et l'occupation, et ne craint même pas d'envisager certains aspects de la vie sociale, tels l'abandon progressif de la terre, la mendicité professionnelle. Et nous constatons qu'il ne s'y trouve aucunement à la gêne : ce sont précisément les deux sujets les plus difficiles et les plus ambitieux qui ont été traités cette année avec le plus de bonheur. La conclusion s'impose : aucune initiative, aucune hardiesse, aucune audace même n'est incompatible avec l'usage du patois. Il y faut seulement, chez les novateurs, de l'instruction, de l'observation, du doigté, du métier et surtout du talent.

Les membres du jury :

Jules FELLER,	Jacques SCRÉDER,
Jean HAUST,	Henri SIMON,
Oscar PECQUEUR,	Auguste DOUTREPONT, rapporteur.
Jean ROGER,	

La Société, dans ses séances de 1921, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que M. Jean LEJEUNE, de Jupille, est l'auteur de *Par amour dèl tère* ; M. Henri HURARD, de Verviers, celui de *Lès Bribèûs* et de *Neûre Noëlêye* ; M. Clément DÉOM, de Liège, celui de *Li vî bwès* ; M. Louis TILKIN, de Liège, celui de *Djote ristchâféye* ; M. Joseph LEMAIRE, de Liège, celui de *Qwand l'Coûr djâse* ; M. Victor MALCORPS, de Seraing, celui de *Qu'ènn'advinrè-t-i ?* ; M. Henri BRENDÉL de Liège, celui de *Sangsowe*, et M. Gustave MOERS, de Verviers, celui de *Saîve lu boveû*.

Les autres billets ont été détruits séance tenante.

N. B. — La pièce de M. Jean LEJEUNE, *Par amour dèl tère*, a paru dans le tome 56 de ce *Bulletin*.

[Dialecte de Verviers]

« Le mendiant vole le pauvre ».
Alph. KARR

LÈS BRIBEÛS

Tableau populaire en trois actes

PAR

HENRI HURARD

MÉDAILLE D'ARGENT
aux Concours de la *Société de Littérature wallonne*
(1921)

Pièce primée du Gouvernement

Bull. de la Soc. de Litt. wall., t. 60 (1926)

PÈRSONNÈDJES

MATOT, bribeû	50 ans
PIÈRE, su fi, bribeû	32 ans
LÈDOU, rintî	55 ans
BAIWIR, tchèron	50 ans
JAN, cwèpi, su fi	25 ans
ROUFOSSE, aveûle, bribeû	55 ans
CRÈVÈTI, bribeû, marchand d'alumètes.	50 ans
LAKAYE, bribeû	40 ans
VICTÔR, bribeû	28 ans
LÈDJEUNE, bribeû	45 ans
HOUBÈRT, bribeû	40 ans
On Agent d' poîce.	
RIYÈTE, fêye d'a Matot	20 ans
Dès vwèsins.	

Lu sène ruprésinte one mæssêye èt k'tapêye tchambe dè fond d'one rouwale hâbitêye du tos mâlès djins. Mæssis meûbes, mèlous foû sqwère, al visse al vasse. Dès vilès hardes sont hâgnêyes on pô tos costès. Lès hièles sont d'monawes so l' tâve, èt dèl bouwêye tote rapècelêye pind a one cwède diçeu lu stouwe : on p'tit diâle, qu'ârè l'air du tchâfer bon-s-èt fwêrt, tot mêtant â-d'vins one cope du tchandèles èsprises. On lét nin fait. Vîle casse d'ôrlodje. Dès rahis' pindèt-st-a dès plats-stoks. À meur, quèques vilès îmadjes totes djènes èt on vî costume du sôdârd.

Duços l' tâve, one tchève avou on tchèt d'vins.

Lu sène su passe è l'iviêr, on dimin à matin, an 1920.

LÈS BRIBEÛS

PRUMÎR AKE

Sêne I

MATOT èt PIÈRE

À lèver dèl teûle, Matot, assiou so 'ne passète ad'lé lu stotîvz, founméye pâhûl'mint s' touwê ; Pière lét one gazète qu'est stârêye è mitan d' lès hiè'es qui sont so l' tâve.

On n' sâreût dire liquê dès deûs a l' pus laîd vizêdje, èst l' pus mâssi èt l' pus pûri.

MATOT. — Dûr'rès-se bin, pinses-tu, a fé l'ovrêdje quu tu fais là ?

PIÈRE. — C'è-st-ouÿ dîmîn, hê ?

MATOT. — Por twè, duspôÿ tot-on tîns, i m' sôle qu'a sèt' dîmîns so 'ne samainne !

PIÈRE (*lêhant todî*). — N' sèrans co vite a l'ânêye ainsi, pusqu'on dît qu'enn' a qu' céqwante deûs so 'n-an.

MATOT. — Tu n'ès qu'on pûri voleûr !

PIÈRE. — Voleûr èst d' trop'.

MATOT. — On pûri tchin !

PIÈRE. — Dj'aîme mîs çoula... On tchin vât todî mîs qu'on voleûr.

MATOT. — Quu n' vas-se fé one toûrnêye ?

PIÈRE (*jant lès hègnes*). — Briber ! éco briber...

MATOT. — Qu'a-t-i avou çoula ?... Si l' bihe nu cwahîve nin si fwêrt, dju t' f'reû vèÿî, come dju l'a co fait d'alieûrs, çou qu' çoula rapwète, lu qwârtî qu' tu n' vous jamais fé. Dju t'a d'né on cous-

tume du sôdârd. Tu n'aveûs qu'a continuer a t' fé passer p'on mutilé... èt vinde dès cartes-vuwes...

PIÈRE. — Dju l'a fait... vos l' savez bin. Lu prumî djoû, çoula ala co a d'mêye... mais l' deuzème djoû...

MATOT. — Qwè ?

PIÈRE. — L'ave roûvî ?... dj'ala djustumint soner a l'ouh dè capitaine dè rédjimint qui pwète lu costume quu dj'aveû mètou, èt ç' fout l' capitaine lu-même qui m' vûne drovi... dju fi-st-one bèle djêve, èdon, mi ?... Si dju n' pète nin èvôye come one bale fou d'on fusik, i m' quèstionêye, i m' pice, èt dj' va huffer.

MATOT. — Duvant d' soner, on louke, hê !

PIÈRE. — On n' fait nin l' mutilé qwand on n'a nin même sutu sôdârd. C'è-st-on djeû po ramasser dès pètêyes so s' djêve èt s' fé mutiler po d' bon. Dju n' fê nin l' concurance às cis qu'ont fait l' guère, mi ! (*I lét todî inte lès côps*).

MATOT. — Oûveure, ainsi !

PIÈRE. — I fêt freûd, sés-se, vola, po-z-ovrer ; adon-pwis, dju ratind.

MATOT. — Çou qui n' vinrè mây ! mêtez... dè corêdje ?

PIÈRE. — Dju v' l'a dit, dju so Bolchèvik, mi, èt qwand nosse pârti...

MATOT. — Tês'-tu, biêsse !... creûre a çoula !... t'ès co pus troublé qu' t'ès nawe !

PIÈRE. — Vos veûrez ! vos veûrez !...

MATOT. — Bolchèvik ! Bolchèvik, ha ha ha !... I n'ârè pus dès maïsses... tot l' monde sèrè-st-ovrî. I n'ârè pus dès-ovris... tot l'monde sèrè maïsse... inocint ! On n' su mariyerè pus... et lès-èfants, c'èst... dju n' tu sé qui lès-ac'liverè... çu n'èst pus l' tchèrète às tchins qui passerè-st-avâ lès rawes, çu sèrè l' tchèrète às-èfants qui lès racôyerè fêt-a-fêt' qu'i vinront-st-â monde ?... On n' cuno-

herè pus s' pèrè ni s' mèrè... I n'ârè pus dè frés, dè soûrs, dè fêyes, dè fis, dè bès-frés, dè bèlès-fêyes, dè sorodjes, dè fiyous, ha ha ha !... I n'ârè mèrè pus dè bèlès-mèrès !... Louke, i n'ârè mutwèt qu' çoula d' bon è ci noû rédjime-la... Si tu rawâdes ku l' Bolchèvisme seûye avâ ci duvant d' rovrer, tu rawâdrès co lôtins !... Duvant d'enn' ariver a çoula, hê, valèt, i fâre qu'on towe tos lès malins, dusqu'à dièrain ! Adon, lès bouhales qui rud'manront sèront mutwèt capâbes du fonder l' Bolchèvisme avâ nos-autes...

PIÈRE (*su r'drèssant tot djoyeûs avou l' gazète èl main*). — Dju l'a !... (*I cotêye tot djoyeûs avâ l' sène*) Dju l'a !...

MATOT. — Qwè ? Lu Bolchèvisme ?

PIÈRE. — Vos v' mokîz d' mi-îdêye, la, avou lès tchins èt lès tchèts pièrdous ?... a-bin, vola ! (*lèhant*) « Perdu beau chat noir répondant au nom de Marouf. Le rapporter contre bonne récompense rue du Palais 119... » Aha !... lâ ! Êtindez-ve : « bonne récompense » ? Djèl saveû bin, mi, qu'on l' rèclamereût ! Duhez co qu' dju n' so bon po rin, asteûre, ku dj' n'a mây nole bone îdêye ! (*I mèt' su paletot èt i prind l' tchève qu'èst d'zos l' tâve*).

MATOT. — C'èst pâr one, sés-se, cisse-çale, d'îdêye !... Aler haper lès tchins èt lès tchèts avâ lès Boul'vâds, po fé creûre qu'i sont pièrdous, adon-pwis lès rapwèrter âs djins po toucher « la bonne récompense » !

PIÈRE. — C'èst sûr mîs ku d' briber !... (*Drovan l' tchève*) Vinez... vinez, Marouf ! (*I fièstêye lu tchèt*).

MATOT. — T'as mâ léhou sûr'mint... Marouf, çu n'èst nin on no, hê, çoula !

PIÈRE (*fièstant l' tchèt*). — C'èst Marouf so l' gazète.

MATOT. — C'èst bé sûr Marcou, hê, qu'ont volou dire... (*houkant*) Marcou... Marcou... vinez, Marcou ! Veûs-se qu'i louke après mi ?

PIÈRE (*qui r'mèt' lu tchèt èl tchève*). — Djèl va bin vite rèpwèrter.

Sène II

LÈS MINMES èt RIYÈTE (*bone pitite djint, pauvrumint moussêye, lu visêdje dubîhî ; ile tint è s' main on p'tit paket êwal' pé d'vins dè papî, èt on pan*).

RIYÈTE (*a s' frê*). — Ênn' alez-ve ? Moussîz-ve bin, ca l' bîhe cwahe pès qu'on rèzeû... Nu d'djunez-v' nin pâ ? Vola l' drêssêye èt lu d'mé-tis'lèt. (*Ile mèt' çou qu'ile dit so l' tâve*).

MATOT (*a s' fi*). — N'ennè va nin sins t' hêrer one crosse du pan èl boke, hê ! (*I s' lîve po pwèrter so l' tâve lu marabou qu'èst so lu stoûve*).

RIYÈTE (*qui r'lève lès mæssêyès jates qui sont so l' tâve, èt qui vont r'chèrvî*). — Wice alez-ve don a one eûre parêye ?

PIÈRE (*fant l' sot âtoû du s' soûr*). — Aha ! la !... soûr. Tins ku v's-îrez tchoûler âs-êglîses èt dire vos létanêyes âs-ouh po-z-aveûr céq' çans èt, dès côps qu'i-gn-a, céq' çantimes, a-bin ! mi, vosse fré, save bin çou ku dj' frè ?... Dj'îrè tinde âs tchins èt âs tchèts so lès Boul'vârd... (*I magne èt i beût, planté, lu tâte èt l' tasse du café ku Riyète vint d' lî mète duvant lu*).

RIYÈTE (*tûzant*). — Pauve biêsse !

PIÈRE. — Quî donc ?... pauve biêsse !

RIYÈTE. — Lu tchèt d'îr... qu'èst todi la...

MATOT (*assiou al tâve èt magnant avou s' fêye*). — Sés-se bin, Riyète, qu'aveût raison, t' fré, qwand i d'héve qu'on l' rêclameû ? (*riyant*) Vola, louke, çoula, on bê comèrce !...

RIYÈTE. — Bin sûr !

PIÈRE (*duployant l' gazète*). — Qu'èst-ce ku c'èst çoula ? (*lêhant*) « Perdu chat noir répondant au nom de... »

RIYÈTE. — Êst-ce cila, parèt ?

PIÈRE. — « Le rapporter rue du Palais, 119 », èt c'èst la ku dj' l'a hapé. Dj'ennè va bin vite, 'nez-m' éco 'ne tâte ! dju d'dju-

nerè-st-avâ lès vôyes, on-z-è-st-ossi bin so l' trotwêr ku vola, d'abôrd... on-z-a même lu bihe po v' côper lès bokêyes...

MATOT. — Assêye-tu...

PIÈRE. — I n'a qu' deûs tchèyîs... lu treûzème èst spiyêye duspôy îr.

MATOT. — Beû t' jate du tchaud cafè...

PIÈRE. — I-èst trop chaud èt dj'a trop hâsse d'aveûr lu rès-compinse, mi !

MATOT. — Ku n' lès-se lu tchève vola, don, et pwèrter l' tchèt so tu stoumac', çoula tint tchaud... Lès cis qu'ont dès rômatikes su mètèt dès pès d' tchèt so l' cwêr po s' rèstchâfer !

PIÈRE. — Vos-èstèz malins, vos-autes ! i n' mu fât nin l' tchève po r'tchôkî d'vins lu tchin ou l' tchèt ku dju rèscontur'rè tot ruv'nant, parèt ?

MATOT (*riyant*). — Louke todi du n' nin rapicî l' ci qu' tu rèpwètes, parèt !

PIÈRE (*moussant foû*). — Si l' rèscompinse èst bone, djël rapicereû co bin d'vins quéque tins.

Sêne III

MATOT èt RIYÈTE

MATOT. — Du wice èst-ce don, cisse sâcisse là ?

RIYÈTE. — Du mon l' Démal ; poqwè ?

MATOT. — Fât-st-arêdjî d' fé magnî âs djins dès-afaires parêyes ! L'ave oyôu a crédit ?

RIYÈTE. — Duspôy l'armistice, Crédit èst mwêrt : on l'ârè bin sûr touwé al guêre.

MATOT. — Tos boyès k'hetchîs, èt tos panses du vatches ! Èt on lome çoula dèl tchâr !... Po k'bin don, ç' bokèt là ?

RIVÈTE. — On franc èt d'mé.

MATOT. — C'é-st-èco payî tchîr lu cholèra !...

RIVÈTE. — On dîreût ku l' song a l' gos' du souke ! Nu v' sonle-t-i nin ?

MATOT. — C'èst bin sûr fait avou l' song d'on pourcê qu'aveût l' diabète, va ! L'urine soucrêye... Cubin avans-gne co po viker, don ?

RIVÈTE. — Qwate francs èt on qwârt !

MATOT. — Si l' vî Lèdou n' vint nin oûy ou d'main, nos-alans vèy clér duvins nos hièles...

RIVÈTE. — C'èst sovint l' dîmain â mîatin qu'amousse avou s' billet d' céqwante francs. A ciste eûre ci, lès-autes dîmains, i-èst v'nou.

MATOT. — I fât bin sûr qu'i vasse mostrer s' bilèt a tote li coûr duvant du m' l'apwèrter. Vile bièsse !... Pouding ! (1)

RIVÈTE. — C'èst po l' rumèrci, ku vos l' traitîz ainsi ?

MATOT. — I nos pout bin d'ner céqwante francs d' tins-in tins, va !... I-a fait l' pouding èssez tins dèl guère...

RIVÈTE. — I n'èst nin tot seû !

MATOT. — Âyî, mais i-a-st-oyou « l'œil », sés-se, lu !... Dju n' sé c'mint qu'a tiré s' plan. I-a dit qui n'aveût jamais vindou dès pourcês qu'à Ravitalyumint èt, a câse du çoula, i-a st-oyou one chòse, la... cumint di-st-on co don ?

RIVÈTE. — One dècorâcion ?

MATOT. — Nèni, hê, sote !... one chòse... on... one novèle afaire, la... one novèle comôdité...

RIVÈTE. — Qu'èst-ce ku v' racontez la ?

(1) Nom donné à Verviers, pendant la guerre, aux mauvais Belges qui allaient vendre des articles alimentaires à la frontière allemande. Le premier de ces articles fut de la poudre de « pouding ».

MATOT. — Nèni... ratind on pô... c'est sûr'mint cisse flairante sâcisse vola qui m' fait piède lu mémwêre... c'è-st-on novê lieu...

RIYÈTE (*riyant*). — Oho !... on « non-lieu », come i d'hêt...

MATOT. — Novèle comôdité, novê lieu... c'est todi l' même affaire, hê !

RIYÈTE. — C'est qu'i n'a rin fait d' mâ, ainsi...

MATOT. — Nôna, c'est pus vite pace qu'on n' li a polou prover qu'aveût fait l' mâ, çou qui n'est nin l' même affaire. (*Loukant s' monte*) Vous-se wadjî qu'i n' vinrè nin oûy, ci vî soufré la ?... Èvôye, Riyète ! pusku v's-avez fini d' magnî, vos-îrez qwèri l'èfant dèl fame Lakaye èt vos-îrez fé l' sôrtêye dèl grand-mèsse.

RIYÈTE. — Dju hé si fwért...

MATOT (*brûtâl*). — Du qwè ? Pus-on mot, èdon ! Avou qwate francs, nos n'avans nin co po nos-èpwèzoner avou l' drèssêye du mon l' Démal !

RIYÈTE (*ruwèstant l' tâve*). — L'ome... dèl fame Lakaye dumande céq' francs po si-èfant, savez, asteûre ?

MATOT. — Céq' francs !... po su d'mé-èfant... su poupe vikante ?

RIYÈTE. — I dit, po sès raisons, ku, qwand l'èfant ramasserèst-on freûd, i fâre qu'i pâye lès drougues.

MATOT. — Bièsse ! Ku vout-i fé l' maïsse du l'èfant don, lu ? c'est du s' fame...

RIYÈTE. — I-ènn' èst l' pére.

MATOT. — Nin d'après lès lîves d'al Manhon d' Vèye todi ! I-ènn' a-st-èssez, va, dès-èfants qui n' dumand'rît nin mîs qu' du v'ni prinde l'air, lu dîmin â matin, so l' parvis d' l'église !... c'est pace qu'on n' qwîrt nin... èt qu'a dè tins qu'on fait èssonle...

RIYÈTE (*qui s' mousse du tos vilès hardes*). — C'est todi damadjé ku m' fré n' vout nin aler rovrer !

MATOT. — Po n' pus rin fé, vos, èdon ? Po n' nin dusplaire â fi d'a Baiwîr, qui v' fait dès clignètes du tins-in tins, duhez-ve ?... sins co saveûr s'i n' vus tchôke nin dès pouces è l'orêye, tot v' fant èspèrer dès-afaires qui n' sèront mây !... Inocène !... Pus vî d'vint-on, mîs veût-on qu'i n'a rin d' si sot ku l' djônèsse !...

RIYÈTE. — I n'a rin qui n' su pôye fé ! S'i-èst même cwèpi, duvins l' tins, su pére èt s' mère ont fait come nos-autes, i-ont viké d' bribraye... i n'a nin si lôtins qu'i nèl fèt pus.

MATOT. — Baiwîr tchèrêye, lu; i-èst rintré èl dreûte vôye, di-st-i, èt i n' veût nin qu'a si-adjè, i s' sansouwêye cwêr èt âme, po gâgnî qwè ? S'on djoû, né co çou ku n' gagnans dès côps qu'i-gn-a, nos-autes, so 'ne toûrnêye d'one eûre ou deûs, qwand l' vint vint dè bon costé ! ha ha ha !...

RIYÈTE. — Èt l'oneûr ?

MATOT. — L'oneûr ? Vas-se on pôk al bawète d'al Banque avou çoula, tu veûrès çou qu'on t'ènnè dôrè... L'oneûr !... vola co one invancion, çoula ! l'oneûr !... Dj'ènn' a d' l'oneûr... Dju n'a mây sutu èl prîhon, todi ! c'è-st-one saqwè qu' tot l' monde nu sâreût nin dire, èt i n'a nouk èl famîle, nouk, duspôy mu grand-père dusqu'a d'vins sès-èfants èt sès p'tits-èfants, qu'âye mây mètou on pî èl prîhon...

RIYÈTE. — Dju m' va qwèri l'èfant... S'i d'mande céq' francs ?

MATOT (*qui rè-st-assiou â feû*). — Di-li qu'on s'arindjerè... qu'i m' vègne trover...

Sène IV

LÈS MINMES et BAIWIR (*tièsse di tchèron, vizèdje plaîhant, on pô mokant, séplumint moussî. Pupe èl boke*)

BAIWIR (*a Riyète*). — Ih, Riyète ! Come vo-v'-la-st-atifêye !... avou vosse norèt so vosse tièsse, on v' prindreût po l'Avièrge, sins l'enfant Jésus !

RIYÈTE. — Djèl va djustumint qwèri...

BAIWIR. — Èco todi, parèt ? Lu bihe èst cwahante, savez... I m'a sonlé, tot-rade avâ lès vôyes, qu'on m' sutitchîve dès cints d'atètches avâ l' vizèdje... I-âre freûd l'Enfant Jésus.

MATOT. — Ç' n'est nin d'a nosse, hê !... Adon-pwis, on pâye ! Èt, tot djônes, ainsi, i n' sintèt rin, dê...

BAIWIR. — Mais l'Avierge, lêye, n'est-ce nin d'a tène ?

MATOT. — Siya, c'est d'a méne.

BAIWIR. — C'est po çoula qu'i fât î louki.

MATOT. — Èt c'est po çoula qu' dj'ennè faî çou qu'i m' plaît.

BAIWIR. — Mal-ambouché qu' t'ès !... N'enn'alez nin, Riyète, faît si freûd !

RIYÈTE. — Papa, ètindez-ve ?

MATO (*su drèssant d'on plin côp*). — Vas-se aler qwèri l'èfant ? (A Baiwir) Èt twè, qwand tu djâses come tu vins dèl fé, dj'aîme mis tès talons qu' tès bètchètes ! (*Riyète mousse foû, èl sègne*).

Sène V

MATOT èt BAIWIR

BAIWIR. — Dj'a-st-one vile corîte sins tchesseûte qui n' mu chèv pus, dju t' l'apwèt're... po flahî so t' fêye, qwand 'le nu t' vorè nin hoûter.

MATOT. — Dju so s' père.

BAIWIR. — T'as l'air d'èsse su dompteûr.

MATOT (*todi a lu stoûve*). — I faît freûd, dju n'a nin tofêr oyoutchoud nin pus, mi, tot l'ac'lèvant.

BAIWIR. — Tu t' ratrapes, sés-se, asteûre !

MATOT. — Çu n'est nin l' freûd qui li dusplaît, c'est l' mèstî... A-bin, i n'a nou sot mèstî.

BAIWIR. — Même lu ci d' bribeû, hê, Matot ? Mais i-a dès sotès djins ! O ! po çoula, Matot, t'as raison, i-a dès sotès djins ! lu proûve, c'est qu'enn' a co brâmint qui crèyet-st-âs bribeûs... i-a co bin dès d'mé-douûs â monde, va ! Creûre âs bribeûs, creûre a çou qu' t'ès, a çou qu' dj'a stu, pus vite, ca, i n'a nin lôtins ku dj'a-st-oyou l' boneûr du m' fé tchèron èt d'abân'ner t' mèstî....

MATOT. — Ku t'ès bouhale !... Lu vêye, n'est-ce nin one tromperêye ? L'avocat â Palâ, nu mintih-t-i nin ? ni trompe-t-i nin po sèyi d' gagnî s' cåse ? Lu botikî, po d'biter bin vite sès martchandêyes qui vont gêter, nu mintih-t-i nin ossu ? Lu maïsse, qui done one trop p'tite djoûrnêye a si-ovrî, nêl trompe-t-i nin ? L'ovrî, qui n'ouûveure nin come i-êl duvreût fé, nu trompe-t-i nin s' maïsse ? Nos-autes, lès bribeûs, nos fans parêy... nos sèyans d' nos fé dès çans avou dès mâleûrs ku nos n'avans nin...

BAIWIR. — Mais tu roûvêyes qu'a dès vèritâbes pauvres, vèûs-se, Matot, èt c'è-st-a cès djins la ku tu fais dè twèrt qwand tu r'cûs l'âmône qu'êlzi r'vint... Çou qu' cès-la sont djênés du d'mander, c'est dès s'-faits qu' twè qu'êl ruçûhet, comprends-se ? C'èst l' bribeû qui hape lu pauvre, a dit on grand scribeû !... C'è-st-on comèrce, çou qu' tu fais la. Tu vinds dès plâyes, dès misères èt dès mâleûrs ku tu n'as nin, come lu ci qui vind du l'ôlemint fait avou l' prumî crâhe vinawê, po r'wèri lès-aguèsses èt lès dognons, ou dèl farène avou dè souke po dustrûre lès viêrs ; èt çou qu'a d' bê, c'est qu' po fé l' marchand d' dusplis, on n' tu fait payî nole patinte...

MATOT. — Èt l' dandjî du s' fé picî ? I-èst mètou tot costé : « La mendicité est interdite dans la commune ». I s' fât catchî... Adon-pwis, Baiwîr, nu pinses-tu nin qu'i vât co mîs d' fé l' bribeû, ku d' vinde âs djins dès-ingrédiyints po lès fé malâdes ?

BAIWIR. — I s' pout bin, mais dj'ennè vou surtout âs-inocints qui d'nèt-st-âs bribeûs come twè, èt n' vèyèt nin qu'avou lès pèces du fiyêr qu'i d'nèt èt qui vont r'trover brâmint dès-autes, i-intrut'nèt l' pûrizêye èt l' naw'suté... Dj'aîme mîs m' novê sôrt,

mâgré ku dj' sé bin ku l' main ku dj' tindéve às djins d'avance, n'èsteût wêre ossi mæssêye ni ossi plêne du catchèts ku l' main qu' dj'a po l' moumint.

MATOT. — Vo-nos-î-la !

BAIWIR. — Lès djins d'nèt bièssemint, sins saveûr a qui ni poqwè c'est fé ; i d'nèt po d'ner, ou bin pace qu'on lès louke... I passèt d'avant on malåde a qui i d'nèt-st-one pastile, mais i n' polèt mâ d'aler houki l' docteur ; çou qu'i fèt, n'est-ce nin çoula ? Dju n' rugrète nin t' mèsti, sés-se, Matot, èt asteûre dju so pus fir d'esse mi ku d'avance ! Dju so tchèron, veûs-se, po l' moumint, èt nin on mæssî bribeû...

MATOT. — ...mæssî bribeû qui n'a mây sutu èl prîhon todî!...

BAIWIR. — C'est pace qu'on n' sèt nin â djuisse çou qu' tu fais...

Sêne VI

LÈS MINMES èt RIYÈTE

(qui rinteure avou on-èfant èdwèrmou, so lès brès')

RIYÈTE. — Papa, dj'ennè va...

MATOT. — Nin co èvôye ?* T'ariverès qu'i n'ârè pus nolu è l'èglise !

BAIWIR (qui rêy). — Tant mis vât, one fêye in passant, i n'ârè nouk qui sèrè rosti...

RIYÈTE. — I fât céq' francs, savez... po l'èfant?... vos v's-arindjerez-st-avou lu.

MATOT. — Céq' francs ! Tu n' lès f'rès mutwèt nin, lès céq' francs.

BAIWIR. — Tot r'monte... i fâre fé r'monter lès-âmônes, valèt !

MATOT. — Tu rêy?... qwand on m' done on çant, djèl rutape, sés-se, mi ! (A Riyète) Èvôye, djans !... vas-è èt sâye du fé l' côp, nos 'nn' avans mèzâhe. (Riyète mousse joû).

BAIWIR. — À r'vwêr, Riyète, èt bone tchance, fêye ! 12

Sène VII

LES MINMES, sâf RIYÈTE

BAIWIR. — Pauve bâcèle !... quène djônèsse ku tu lî faîs passer ! Louke, dju t' va djâser fou dèd dints. Vous-se fé on côp d' fwèce, fé çou qu' dj'a fait : abân'ner t' mèsfî èt t' rumète a l'ovrèdje avou t' fi, èt t'ârès fait lu pus bèle keure du t' vèye... Tu m'ârès rindou si contint, hê, ku m' fi Jan, lu pus binamé dèd valets dèl tère, dju tèt done po t' fèye... Èst-ce pârlar çoula ? Dju sé quèl veût vol' tî, èt dju f'rè deûs-ureûs...

MATOT. — Tu fi n' voreût pus po fame one briberèsse, hê ?

BAIWIR. — Dju t' di qu'èl prindrè si tu candjes du vèye... Houûte-mu, Matot, roûveure, valèt... tu n' sés nin l' pône ku tu m' faîs tot-z-èvoyant briber, come çoula, tu pauve pitite fèye...

MATOT. — Dju n' so nin toumé si bas qu' tu dis : dju so pauve, mais dju n'a mây fait çou qu'i n' fât nin, dju n'a mây sutu èl pote èt dju so-st-one milète ví po m' rumète a l'ovrèdje... Lu guère a stu longue, hê ? On-z-a batou s' flème trop lôtins, lès r'sòrts nu vont pus, valet, i sont-st-èrènis... mès vîs-ohès crahèt qwand dj' lès r'mowe.

BAIWIR. — On-z-î mètrè dèl crâsse ôle. Tu n'as qu' céqwante ans.

MATOT. — Tu fi èst duv'nou fir, dju veû çoula. I roûvèye qu'a fait l' bribeû, lu ossu !...

BAIWIR. — I n' l'èst pus... I-èst cwèpî, èt c'èst mi, ètinds-se ? c'èst mi qui n' vout nin qu'i marèye tu fèye, tins qu'ile èst briberèsse.

MATOT. — Qu'i rawåde qu'ile seûye précèsse ! come çoula, djèl wâd'rè co quéque tins avou mi...

BAIWIR. — Tu t' roûvèyes... I n'aîme nin lès précèsses... Mariye-José, lu fèye du nosse Rwè, lî a co scrit al novèle an, èt i n' lî a nin tant seûlemint rèspondou...

Sène VIII

LÈS MINMES èt ROUFOSSE, *aveûle, i pwète dès neûrès lunètes, èt i-èst tchaud'mint moussî ; i-a dès sabots è sès pîs. So lu stoumac', barloke one pancarte la qu'i fait scrit : « Ayez pitié d'un pauvre aveugle s. v. p. ». I tint one grosse cane è s' main.*

ROUFOSSE. — Bôdjoû, bôdjoû !... Pière n'est né vola ?

MATOT. — I-è-st-êvôye fé one coûse.

ROUFOSSE. — Èt Riyète ?

MATOT. — Ile fait l' grand-messe ; poqwè ?

ROUFOSSE. — Dju li âreû d'mandé qu'ile mu v'nahe miner dusqu'al cwène dè pont ?

MATOT. — T'îreûs bin tot seû dusqui la, hê !

ROUFOSSE. — Çu n'est nin por mi, c'est po lès djins. (*A Baiwir*) N'ave nole alumète, Mossieû ?... On s' fait si vite dè twêrt !...

BAIWIR (*qui laît toumer l' bwète tot li volant d'ner*). — O ! èscusez, dj'a lès mains cûtes, sûr'mint.

ROUFOSSE. — Lèyîz-l' don. (*I ramasse lu bwète èt i-èsprind s' pupe*). Djèl rèpète, dju f'reû bin l' vôle tot seû, mais lès djins ont dès trop mâlès linwes... dj'a-st-oyou l' catacraque âs deûs-ôûy, èt dju n' veû wêre, surtout d' lon, mais po fé plaisir âs cis qui m' dunèt céq' centimes du tins-in tins, i fâreût qu' dju n' vèyahe vraimint pus gote... Po çou qu'i v' dunèt, parèt, çu n'est nin èssez du s' lèyî èdjaler lès deûs pîs èt l' bètchète dèl narène...

BAIWIR (*mokant*). — Lu mèstî d'aveûle nu vât pus grand chône...

ROUFOSSE. — Djèl veû tos lès djoûs mîs ; c'è-st-a s't choûler lès deûs-ôûy fou dèl tièsse !

MATOT. — Deûs-ôûy come lès ténes, çu n' sèrèût nin co si damadje.

ROUFOSSE. — Dj'a vèyou qu'ènn' a qui gâtît l'afaire. Çu n'est

rin du s' dire aveûle, qwand on n'a pus qu'on d'mé bon-oûy, mais v's-avez dès concurants qui lès-ont co tos lès deûs, èt qwand lès djins vèyèt qu'i vèyèt, i n' dunèt pus, èt dès s'-faits qu' mi ènnè pâtièt.

BAIWIR. — Èt lès cis qui n' vèyèt d' tot gote ? ca i deût 'nn'aveûr !

ROUFOSSE. — I n' dumonèt nin lôtins d'vins lès-afaires, dê, i n' n'vèyèt nin v'ni l' cliyant èdon, èt i rëcitèt leûs orémus' trop târd ou trop vite ; i n' fèt rin, èt i s' vont rastrinde duvins lès-ospices la qu'i sont bin mîs du totes manîres. Vèyans on pô. (*I louke l'êure*) Dj'ennè va bin vite, c'è-st-oûy dimin èt, vès onze eûres, i-a on gros mènher dël Manhon d' Vèye qui m' tape tofêr deûs francs è m' tchapê. I n' fait çoula ku l' dimin, mâlureûsemint. Come dju veû l'afaire, si dju n' mu d'hombeure nin, dju va piède mès deûs francs. Dusqu'à r'vèyi !

LÈS-AUTES. — Roufosse... salut !

Sêne IX

LÈS MINMES, sâf ROUFOSSE

BAIWIR. — Vola, louke, on mèstî, l'aveûle !...

MATOT. — I-a-st-on manèdje d'a sêne, sés-se, come tël veûs la ! C'è-st-onk qu'a-st-oyou « l'œil » !

BAIWIR. — Èt po 'n-aveûle, aveûr « l'œil », c'est fwêrt, sés-se, çoula ? Dj'aveû tofêr pinsé qu' lès-aveûles nu vèyît nin, mais, d'après lu, vola, c'est lès cis qui n' vèyèt qu' d'on-oûy.

MATOT. — Èt lès bwègnes, adon ? C'est sûr'mint lès cis qui n' vèyèt ku d' deûs-oûy, adon !

BAIWIR. — Come dju veû l'afaire, mi, i fât treûs-oûy po vèy clér!... Mais vola, zêls, c'est dès bribeûs du d'avant l'guêre, veûs-se ! I n' fait pus a lès r'wèri, lu mâ èst trop-énancré. Twè, çu n'èst qu' duspôy lu guêre, c'est po çoula ku dj' t'ènnè vou...

MATOT. — Tu pièd' tu tins a v'ni prètchî vola totes lès samaines. Poqwè t' mèles-tu tant d' mi qu' çoula don ? Po fé plaisir a t' fi ?

BAIWIR. — Dju m' méle du twè tot séplumint pace qu'on-aute s'a mélé d' mi qwand dj'èsteû come twè... Pace ku n's-avans toumé la-d'vins èssonle, èt qu' mu d'vwêr c'èst du t' duner on bon consêy... Dju m' méle du twè, parce ku l' coûr mu crahe qwand dj' veû Riyète, one si brave pitite djint, avâ lès Boulevârs, râyant lès sonètes èt stindant l' main po-z-intrutère su pèrè èt s' fré qu'oûvur'rît s'i volit... Èt i-a dè tins, sés-se, ku dj' t'âreû dustoûrné d' tès-îdêyes, mais ons-oûveure duscôte mi... I-a-st-on drale du cwèr, parèt-i, qui vint sovint avâ l' coûr, èt voci surtout, avou l' potche plène du bilèts...

MATOT. — C'è-st-on-ame qu'èplôye bin s' fôrtune !

BAIWIR. — Si c'èst l' ci qu'on m'a dit...

MATOT. — Lèdou !

BAIWIR. — C'èst lu ! I lès-a gâgnî âhêyemint, sés-se ? lès çans qu'a... Si tu saveûs çou qu'a fait tins d' guère. On n' lî a polou prover qu'aveût mâ fait, èt on l'a lèyi cotî... Mais, i-a bèle a fé èt a d'ner, sés-se ? su réputâcion, come on dit, èst todi la. C'è-st-one tètche qui n' va nin foû. I pinse su r'fé one rinoumêye tot d'nant a pognêyes, come lu curé d' Djoupêye... Mais chaque fôrtune a si-istwêre, parèt !...

MATOT. — S'i done âs pauvres çou qu'a gâgnî ?

BAIWIR. — Si-oneûr èst pièrdou.

MATOT. — An-n-atindant, nos 'nnè profitans, nos-autes !

BAIWIR. — I-èspètche dè cis qu'i-gn-a du ruv'ni so l' bone vòye... I-intrutint l' pûrizêye... C'è-st-a câse du dè s'-faîts qu'a tant dèsbribeûs ! Sins lu, i-a dè tins qu' t'âreûs r'pris l'ovrèdje...

MATOT. — Poqwè oûvur'reû-dje, pusqu'i m' vout bin intrutère ?

BAIWIR. — Djèl vòreû bin k'nohe, mi, ci canâri la. (*On bouhe*).

MATOT. — Dju wadje ku vo-l'-ci... Djèl ratindéve... Intrez !...

Sène X

LÈS MINMES èt LÈDOU (*vizèdje du souke, tot razé. I sorêy tot l' tins. On veût qu'i qwîrt a r'gâgnî l'èstème du lès djins*)

LÈDOU. — Bôdjou, Matot. (*A Baiwîr*) Mossieû...

MATOT. — ...Baiwîr... on camaråde du djônèsse. Assiez-v', Mossieû Lèdou.

LÈDOU (*s'assiyant*). — Mèrci... èt l' santé, Matot ?

MATOT. — Tot doûcemint, la... c'est l' sognemint, parèt, qu'i fâreût po s' ragrawî... adon, on n'est pus djône...

BAIWIR. — I n'a pus a s' tracasser portant vola, Matot ! I parèt qu' Mossieû Lèdou è-st-on-andje por lu, on-andje atoumé dè Cîr avou brâmint dè papîs è s' potche. Mossieû Lèdou, m'a-t-on dit, è-st-on ame qui comprind l' misère, èt qui fait tot çou qu'i pout po l'aswâdjî...

LÈDOU (*tot sot*). — Oho !... on v's-a djâzé d' mi, Mossieû ?

BAIWIR. — Bêcôp, bêcôp... on m'a dit tot plin dè bin d' vos...

LÈDOU (*bagnant è s' crâhe*). — Mon Dîu, lu pô ku dj' done, djèl done du bon coûr... dju so vèf èt sins-èfant... èt qwand dju done, dju sé a quî...

BAIWIR. — Djèl veû, djèl veû.

LÈDOU. — Crèyez-me, dj'a mèyeû du d'ner ku l' pauve du r'çûre. (*Drovant on gros porte-feuille plin d' bilèts*). Tènez, Matot, vola co céqwante francs.

MATOT. — Mèrci, Mossieû Lèdou, mèrci po mès-èfants.

BAIWIR. — Vos-èstèz hèrdi d'ènn' aler avou tant dè çans sor vos.

LÈDOU. — Tofêr, mi, tofêr. Dj'a tot-â pus vét'-céq' mèyes francs, qu'èst-ce ku c'est don çoula po l' moumint ?

BAIWIR. — Por mi, c'est vét'-céq' mèyes francs.

LÈDOU. — Çoula n' vât nin céq' mèyes du d'avant l' guère.

BAIWIR. — Lès cis du d'avant l' guère valît tot l' même pus qu' lès cis d'asteûre. Vos 'nn' avîz mutwèt nin, parèt, du ç' tins la ! (*Riyant*) Vos m' ravizîz, i-âreût bin falou one hâle po d'hinde è vosse bouÿsse !...

LÈDOU. — Dju n'esteû nin sins fôrtune duvins l' tins, vos v' rouvîz. Dj'enn' a-s-t-on pô gâgnî tins dèl guère, nin tant qu'on l' dit, èt, a cåse du çoula, on m' kudjåse, on raconte...

MATOT. — Dès bouÿdes, dès cisses a plaker à meur.

LÈDOU. — Lu prouÿve ku dj' n'a rin fait d' mâ, c'est ku l' djustice m'a lèÿi pâhûle. D'alieûrs, duspôÿ tot djône, dj'a toti stu midane, èt djèl sèrè tofèr.

BAIWIR (*moquant*). — Tot l' monde nèl sèt nin... On racontéve îr èn-on café, ku, si v' fiz l' tcharité, c'esteût po sèÿi du rêch'ter on pô d' l'oneûr. I-a bin dès mètchantès djins... Come si l'oneûr esteût-st-à martchî !...

LÈDOU. — I sont bin rapayes ! Vèyez-ve quéne ruk'nohance ! Mi qu'a tant d'né, lès gazètes sont la. (*Mostrant dès gazètes*) Vo-lès-la. Mi qu'a d'né às combatants, às vèves, às ôrfulins...

BAIWIR. — Èt on-z-a r'çû vos çans ?

LÈDOU. — Poqwè nin ?

BAIWIR. — Quéne afaire !... On-z-a raconté qu'on v' lès-aveût r'fûsé...

LÈDOU (*mâva*). — Dju r'çû vint-céq' pauvres totes lès samaines ; dj'ennè veû ot'tant là qu'i d'monèt...

BAIWIR. — Vos d'vez 'nnè fé po n' bèle pournèye totes lès samaines ! Vos fez lès çans al machine, sûr'mint ?

LÈDOU. — I m' sonle ku vos m' volez bal'ter, dê, mi ! Dju so bé bon du v' conter mès p'titès-afaires...

BAIWIR. — Si vos-èstîz si bon qu' vos d'hez, vos n' f'rîz nin tant d' mâ qu' çoula.

LÈDOU. — Cumint... mi ?

BAIWIR. — Fé l' tcharité come vos l' fez, èdon, c'est fé on crime. C'est fé viker èl pûrizêye dès djins qui porît ovrer po gâgnî leû vêye. Si dj'êsteû maïsse céq' munutes, dju v' f'reû picî po çou ku v' fez la...

LÈDOU (*mâva*). — Cumint ? Aîdî lès pauvès...

MATOT. — Tu cervê rind vint, Baiw'r... Si tu n'i fais nin fé one sôdâre, i va cori tot évôye...

BAIWIR. — Êstèz-ve bin sûr ku c'est dès pauvès ku v's-aîdîz ? Çou qui s' dit vraîmint pauve èst bé mâlâhî a trover... Lès bribeûs, zèls, lès rouwales, lès soûs d' lès-èglîses, lès cafès, tot çoula 'nn'èst plin... Èt c'est dès s'-faîts qu' vos, qui neûrihèt cisse bâne du vârins, du faînéyants qui fèt, tot l'lon d' l'ânêye, dè comerce avou l' misère qu'i n'ont nin...

MATOT. — Vos-avez dèl tchance ku dju so-st-ouÿ è m' bone... vos veûrîz-st-aute tchwè !...

BAIWIR (*riyant*). — Tu n'ès nin fwêrt èssez, hê, Matot ! lès bribeûs sont bin trop flâwes... tu vins co dèl dire...

MATOT. — Tês'-tu èt n' qwîr nin misère a l'ame lu pus brave dèl tère.

LÈDOU. — Dju n' l'acompte nin, dê, Matot... Dju veû bin qu'i m' qwîrt misère...

BAIWIR. — On n' qwîrt nin... misère a on ritche... çu sèrèût piède su tins...

LÈDOU. — Sét-i çou qu' c'est, lu, du fé l'âmône ?

BAIWIR. — Dju l'a vèyou fé one seûle fêye come i fât è m' v'ye, èt vola k'mint... Çu fout-st-on pô après l'armistice. Lu guêre aveût broÿî tos lès corèdjes... On-ovrî... ku dju k'noh fwêrt bin, qu'aveût todi stu tchèvihant èt onête duvant l' guêre, s'aveût d'louhî èt èsteût toûrné a bribeû. Tos lès djoûs, i féve su toûrnêye avâ lès

bons manèdjes du so lès Boulevârd, èt câzi tot l' monde li d' néve... I-n-aveût qu'onk qui n' li aveût jamais volou rin d' né... On bê djoû, cila èl fit-st-intrer è s' burau, èt i quèstiona nosse bribeû avou dè parales douces èt binamêyes, i li d' na-st-one tâte, èt i li d' manda du r'passer. Lu bribeû l'ala r'vèyi saqwantès fêyes ; i-alève la, nin po briber, mais po s'ètinde duner dè bons consêy èt, on bê bê djoû, i-ala dire â ci qui li volève dè bin, qu'èsteût honteûs d' fé l' bribeû, qu'aveût trové d' l'ovrèdje èt ku, jamais pus, i n' mètèrèût s' firté a sès pîs, tot stindant l' main. I-a t' nou parale èt i-è-st-oûy lu pus-ureûs dèl tère. L'ame âs bons consêy, c'è-st-on-avocat du so lès Boulevârd, èt l' bribeû, c'èst vosse sèrviteûr. Vola, Mossieu Lèdou, çou qu' c'èst èt k' mint qu'on fait l' tcharité...

MATOT. — Ku vous-se hègnî d' vins dè consêy ?

BAIWIR (*a Lèdou qui tâte*). — C'èst bin pus-âhî d' fé l'âmône ku du d'ner on consêy ou d' dire one bone parale.

MATOT. — Si tot l' monde comprindève lu tcharité come twè...

BAIWIR. — Qu'èst-ce ku dè s'-faîts qu' twè d'vinrît ? Djèl sé, mais tu n' veûs don nin, Matot, qu' lès djins t' dunèt po-z-èsse qwite du twè ou d' sègne, come çoula arive al campagne, ku, par vindjince, tu n' lèzi faîhe one laîde keure ?...

LÈDOU. — C'èst bin mâlâhî d' fé l'âmône come vos l' vorîz.

BAIWIR. — On n' deût nin fé çou qu'on n' sèt fé come i fât. Rut'nez bin çou-vola, Mossieu Lèdou : qwand on-ame ènn' arive a stinde lu main po viker, crèyez-me, c'èst câzi fini d' lu ; lu honte, l'oneûr, lu firté, tot çoula n'ègzisse pus po l' ci qui va dusqu'a briber.

MATOT. — I n' va nin trop reû a nosse curé, Baiwir. Tu t' duvreûs présinter, s'i v'néve a d'hoter... Tu n' prêtches nin mîs qu' lu, mais t'ès pus drale !...

BAIWIR. — Âyi mais, dju lès c'nohe, parèt, mi, lès bribeûs, dj'a stu dèl pârtêye, dju nêl nôye nin...

MATOT. — Poqwè don l' noyî ? I-a tant dès ritches po l' mou-mint, qu'on-z-èst tot fir d'esse pauve. I-èst mâva so lès bribeûs, parèt, Mossieû Lèdou, pace ku lès djins n' li d'nît rin, i vèyît trop clér è s' comèdèye. Po fé s' toûrnèye, i-enn' alève co bin avou on franc èt i ruv'néve avou céq' çans !

BAIWIR. — Lu diférince, dju l'aveû sovint d'ner a on pus pauve ku mi, veûs-se, Matot ! Mais dju so contint du rèsse çou k' dju r'so, èt, sins Mossieû Lèdou vola, qu'ouveure dusconte mi, i-a lôtins qu' dj'âreû fait avou twè, çou qu'on a fait avou mi !

LÈDOU (*qui tûze*). — Èt vos d'hez qu' c'è-st-a câse du mi...?

BAIWIR. — Ku volez-ve ku mès consêy fêhe conte vos bilèts d' céqwante francs ?

MATOT. — Tês'-tu avou tès ram'tèdjès, va ! Mossieû Lèdou veût bin a quî i-a-st-a fé. I veût bin k' tu n'ès nin on sot, mais i sét-st-ossu qu' lès malins n' sont nin come twè. I comprind qu'on pauvre ame come mi, aflidjî, halcrosse...

BAIWIR. — Di pâs a mitan mwêrt !

MATOT. — ...nu sâreût fé l'ovrèdje d'on dj'vô.

BAIWIR. — I-a dès dj'vôs qui n' fèt nin grand tchwè. Lès cis d' bwès, louke, èt i gâgnèt dès çans, sés-se, zèls ! çu n'èst nin co todi lès cis qui s' rindèt l' pus d' pône qui gâgnèt l' pus. Lu monde èst bin fait, Matot, çu n'èst nin twè qui l'a fait !

MATOT. — Tu n' mu vas nin portant fé toûrner a dj'vô d' bwès, hé ?

BAIWIR. — Nèni, dj'ennè va même, èt sés-se bin poqwè ? Po n' nin t' fé toûrner a neûrès bièsses !... Dusqu'a on djoû.

LÈDOU (*Il d'nant l' main*). — Vos m'ennè volez todi, ainsi ?

BAIWIR. — Nos-èstans deûs-èn'mis, èt portant nos volans, tos lès deûs, lu bin d'a Matot. Vos, c'è-st-avou vos çans ku vos-èspèrez av'ni a çoula ; mi, c'è-st-avou dès bonès parales : nos veû-rans quî ârè l' victwêre...

LÈDOU. — Rud'hindez-ve lu tchâssêye ?

MATOT (*d'on còp drèssi*). — Ènn' alez-ve dèdja, Mossieû Lèdou ?

LÈDOU. — On m' rawåde. (*A Baiwir*) On n'a nin sovint l'ocasion du s' trover avou on-èn'mi si franc qu' vos. On n' m'a jamais pârler si hèyèt'mint.

BAIWIR. — Poqwè m' djêner ? Pace ku v's-èstèz ritche, mètez ? Vos-avez dèss çans, vos r'présintez l' capitâl; mais, mi, dju so-st-ovrî, dju r'présinte l'ovrèdje : nos n' sâris fé onk sins l'aute, camaråde, èt dj'a l' dreût d'èsse ossi fir ku vos !... Salut, Matot...

LÈDOU. — Matot, dusqu'al samaine... (*Baiwir èt Lèdou sòrtèt, Matot lès ruk'dût. One jêye tot seû, Matot russère lu pwète, vint è mitan dèl sène, louke vès l'ouhe èt dit, inte sès dints*) :

MATOT (*mâva*). — Vas' tu f'arèdjî !... (*Adon-pwis, i r'monte vès l' fignèsse, live lès gordènes, louke lès deûs-autes ènn' aler, èt dit co inte sès dints*) Cûrêye !... (*I rad'hind èt vint tchèf'ner l' feû tot rè-pètant*) Cûrêye !... cûrêye vormint !... (*tot haussant vès l' pwète avou l' râve du lu stôûve*).

Sène XI

MATOT èt RIYÈTE

(*On-z-ètind one braîrêye è lès coulisses. Èl rouwale, lès djins s' gârmètèt. Matot va drovi l' fignèsse èt, djusse a ç' moumint la, Riyète inteûre sins l'èfant. Ile tchoûle a grozès lâmes*).

MATOT. — Qu'as-se don ?

RIYÈTE. — C'est l' crapuleûs Victôr dè fond dèl rouwale, lu ci ku m' fré a batou d'avant-z-îr, qui s'a vindjî sor mi tot v'nant braire duvant tot l' monde, -al sòrtêye dèl mèsse, ku l'èfant n'èsteût nin d'a méne, èt ku dj' l'aléve lower po briber...

MATOT. — I fârè qu' vosse fré lî r'casse su djêve a cila !...

RIYÈTE. — I-a-st-onk qui s'a fait mâ d' mi tot m' vèyant plorer, èt i-a-st-apicî Victôr...

MATOT. — A la bone eûre !...

RIVÊTE. — Lès djins ont-st-acorou, èt i m' a falou rassâver.

MATOT. — Èt l'èfant ?

RIVÊTE. — Dju l'a rèpwèrté a l'ome dèl fame Lakaye, qui vout a tote fwèce sès céq' francs po l'èfant... (*L'arêdje ruk'mince*).

MATOT (*qui droûve lu fignêsse, a Victôr*). — Hê la, panê-cou qu' t'ès !... Mâssî bribeû !... si t'as co l' mâleûr du qwèri misère a m' fêye, c'è-st-a mi qu' t'ârès-st-a fé, sés-se !...

VICTÔR (*èl coulisse*). — Ad'hind, si t'ès-st-on-ame !...

MATOT. — Va-s' qwèri one banse po mète tès-ohês... Vo-m'-ci... (*I vout prinde lu râve du lu stoûve, mais s' fêye èl ratint. Victôr, djône vârin, inteure. I-è-st-è plêne colére, èt i-èst marqué â vizêdje*).

Sène XII

LÈS MINMES èt VICTOR, l'AGENT, LAKAYE, PIÈRE
èt dèS WÈZINS

VICTÔR. — Vo-m'-la, pâreule, asteûre !... tu fi m'a-st-oyou l'aute djoû, dj'a dit qu' dju v' râreû, èt dju v' râre, èt sins cori èco !... mâssî bribeû qu' t'ès !...

MATOT (*ku Riyète ratint*). — Bribeû twè même !... t'as dèl tchance ku m' fi n'èst nin voci, ka tu vol'reûs fou dèl fignêsse èt sins-aéroplane, èco !

L'AGENT DÈ QWÂRTÎ. — Qu'èst-ce qui s' passe â djuste, vola ?

MATOT. — C'èst ci bribeû, vola, Mossieû l'agent, qu'a qwèrou misère a m' fêye...

VICTÔR. — C'èst pus vite lêye, Mossieû l'agent, qui m'a fait bate d'on-aute... briberêsse qu'ile èst !

MATOT. — C'è-st-one crapule qui qwîrt misère a tot l' monde...

VICTÔR. — C'èst s' pûri fré qu'a c'minci a m' qwèri misère...

} èssonle

L'AGENT. — Taihîz-ve, vu di-dje !... silance !... onk al fêye... qu'est-ce qui s'a passé â djusse ? djêl vou saveûr...

LAKAYE (*mâ-jouté, calote èt lotchèts, acorant so lès dièrains mots d' l'agent*). — Çou qui s'a passé, Mossieû l'agent, c'est cisse madrombèle vola, loukîz, qui vint lower mi-êfant po-z-aler briber èt qui n' mu vout nin d'ner lès céq' francs qui m' ruv'nèt... lâneresse!...

L'AGENT. — Dju n' comprind pus rin, mi...

MATOT (*a Lakaye*). — Nû vin nin k'mahî lès-afaires, twê !... vas-se briber d'vins lès cafès, tot t' fant passer p'on soûd'-mouwê... tu plèce èst mîs la qu' voci...

LAKAYE. — I m' plaît d'aveûr mès çans, mi !... dju t' f'rè vinde !

L'AGENT (*â mitan d'zêls èt lès t'nant a gogne*). — Silance !... onk après l'aute !... (*Dès vwèzins sont-st-intrés èt discutèt*).

MATOT. — I-a qwèrou misère a m' fêye, Mossieû l'agent !

RIYÈTE. — Dju n' li fève rin, èt i-a v'nou braire après mi !...

LAKAYE. — I m' plaît d'aveûr lès céq' francs qui m' ruv'nèt, mi !...

VICTÔR. — C'est s' rapaye du fré qui m'a st-aqwèrou !...

Èssonle
âtoû
d' l'agent

L'AGENT (*brèyant èt sèyant du s' dugadjî*). — Hê la ! hê la !... vus-alez-ve taire ? (*Is rèpètèt co çou qu'i v'nèt d' dire, èt Piêre inteure an sêne avou l' tchève duzos s' brès'*).

PIÊRE. — Qu'a-t-i don vola ?

RIYÈTE. — C'est ci vârin la qu'a braît après mi !...

PIÊRE. — Nom di hu !... (*I tape lu tchève al tère, èt on tchin qu'êsteût d'vins, apotche foû. I-è-st-atêlé al tchève, afin qu'i n' su pôye sâver*). Rawârdez, alez !... (*I r'trosse sès mantches après-aveûr dusfait s' calote, èt i broke è hopê. I vout apicî Victôr, mais on mèt*

l'intè-deûs, èt i s' jôrmêye deûs cliques : Piêre, ku Matot èt Riyète tunèt, èt Victôr, tunou par Lakaye èt lès vwèzins. L'agent n' sèt wice duner dèl tièsse è mitan d' cisse trûlêye la, èt on-z-ètind braire) Lèyîz-m' aler !... I fât qu' djèl towe !... Tenez-me !... Bodjîz-ve !... Panê-cou !... Mousse fou d' ci !... (Èt l' tchin, tot-z-ètindant cisse trahul'rêye, hawerè tot corant tot-avâ l' sène avou l' tchève qu'i hètcherè podrî lu).

RIDAU

DEUZÈME AKE

su passe quèze djoûs après l' prumî, todi amon Matot, on dîmin après-nône

Sêne I

A lever dèl teûle, Matot, lu pupe èl boke, è-st-èdwèrmou ad'lé lu stouéve. Pière, su fi, rinteure. Mâgrè l' tins qu'i fait, i-èst lèdjiremint moussi. Onk du sès deûts dèl hintche main è-st-èvolî èn-on bokèt d' blanke teûle.

PIÈRE. — I n' fait nin tchaud... Avou m' pantalon d' couti, qwand dj' so-st-a l'ouh, dju pinse todi-èvoÿe ku dj'a lès djambes è l'êwe...

MATOT (*duspièrté*). — Oho !... c'est twè... èt qu'a-t-i dit, l' farmacien ?

PIÈRE (*ruloukant s' deût*). — I m' l'a r'nèti, i-a r'novelé l'ôlemint èt i m' l'a r'bindelé.

MATOT. — As-se dumandé c'bin ?

PIÈRE. — Nèni... i frè s' note, hê !...

MATOT. — Ku n' pâyérans qwand n's-ârans dès çans d' trop'... C'è-st-one lèçon por twè... Qwand tu haperès co on tchin, tu loukerès-st-a t' sègne...

PIÈRE. — Dju n' haperè pus nouk... Cila m'a hègnî, èt dju n' l'a co polou aveûr... Vos vèyez, la... qu'i sèreût-st-arèdjî ?...

MATOT. — Tèl sèreûs-st-ossu, adon... èt tu coûrreûs après tot l' monde po hègnî... Nu hape pus qu' lès tchèts, valèt !...

PIÈRE. — On n' done nin tant po rèscompinse, parèt !...

MATOT. — Èt, qu'alans-gne duv'ni ? I fait drale, sés-se, vola, duspôy ku cisse vile bièsse la d' Lèdou nu nos-apwète pus sès céqwante francs !... C'est co l' fameûs Baiwir, alez, qui l'âre dusconsî !...

PIÈRE. — Âyi, mais nos l' djans raveûr, hê, l' Lèdou... C'è-st-ouïy qu'i deût v'ni r'qwèri s' tchèt... (*Loukant èl tchève qu'est d'zos l' tâte*) I n'èst nin crèvé, portant ?

MATOT. — Vola deûs djoûs qu'i n'a pus magnî...

PIÈRE. — Îrè co bin dusqu'a pus târd, hê !... Dju lî a d'né, d'avant-z-îr, tot çou ku dj' lî polève duner... èt « l' pus bel ome du monde ne peut donner que ce qu'il a... » S'i-a faim, i sèrè çoula pus contint du r'vêy su maïsse !

MATOT. — Si l' Lèdou hoûtéve lès consêy dè crapuleûs Baiwir, portant ? S'i n' nos d'nève pus rin... ku f'ris-ne?... ku d'vinris-ne ?

PIÈRE. — Dj'a sintou â matin çou qu' c'èsteût qu' d'aveûr faim, mi...

MATOT. — Èt mi don !... i-a mu stoumac' qui pinse ku dj' n'a pus nole boke !... Si tu r'sèyîves lu coustume du mutilé... èt aler fé bê visèdje amon lès djins ?...

PIÈRE. — Bê visèdje !...

MATOT. — Nos savans bin ku ç' n'èst nin âhî d' fé bê visèdje âs djins avou one djève come t'enn' as-st-one !

PIÈRE. — Adon s' fé picî... aler èl pote...

MATOT. — C'èst veûr... èt i n'a mây nouk è nosse famille qu'i a stu... Çu n'èst co rin d' fé on côp, lu tot c'èst du n' nin s' fé picî...

PIÈRE. — Sé-dje poqwè on-z-a fait houkî m' soûr amon Madame Dèmolin ?

MATOT. — Mutwèt po fé l' chervante... Céqwante pèlés francs l' meûs èt l' neûritâre !... Ile su fait pus qu' çoula avou sès toûrnêyes.

PIÈRE (*qui tûze*). — Si Lèdou n' volève pus rin nos d'ner... on poreût mutwèt fé...

MATOT. — Qwè ? fé qwè ?...

PIÈRE. — Fé on côp... qwand i vinrè tot-rade...

MATOT. — Fé on côp... mais liquél ?

PIÈRE. — Li r'fé s' porte-feuille... qu'èst tofêr bouré d' papïs...
(*I s' ruloukèt tos lès deûs lôtins sins rin dire*).

MATOT. — Pinses-tu ?... èt l'prîhon ?... dj'a sègne, sés-se, mi !...

PIÈRE. — On n' va nin èl prîhon si vite ku çoula... I-èl fât
prover... adon-pwis, lès djudjes sèrît lădjes...

MATOT. — Poqwè ?

PIÈRE. — Qwand i sèprît qu' c'èst dès çans d' guêre.

MATOT. — Èt c'mint t'i prindreûs-se ?...

PIÈRE. — Èl fé beûre...

MATOT. — C'è-st-one îdêye !... C'èst qu'i nos fât magnî, nos-
autes !...

Sène II

LÈS MINMES, ROUFOSSE (*l'aveûle*) èt CRÈVÈTI (*tièsse du
brute alcôlizêye, rodje nez, plêne bâbe kudjètêye, mâ pégnî. I-a
d'zos l' brès' one caisse avou dès-alumètes. Tot l' tins d' cisse
sène, i s' tinrè-st-acropou ad'lé lu stoûve, lès-oûy è l'air, èt i
rèpèt'rè co cint fêyes a d'mêye vwès : Crèvèt-i !... ku n' crèvèt-i !...
crèvèt-i !...*)

ROUFOSSE (*sûhou d' Crèvèti*). — Salut, lès plankêts !

LÈS-AUTES. — Â ! t'ès la, Roufosse ?

MATOT. — T'aménes on nou plankèt la ?

ROUFOSSE. — Lê-me on pôk assîr, va !... (*Lès qwate bribeûs
sont-st-assious âtoû d' lu p'tite sutoûve ; i s' tchâjèt, i fôumèt, i
rètchèt. Crèvèti è-st-è mitan come i-èst dit pus haut*).

MATOT. — Quî èst-ce, cist-ome la ? qu'èst-ce qu'i dit tot l' tins
don, la ?

PIÈRE. — Tu direûs qu'i prêye...

ROUFOSSE (*riyant*). — C'èst Crèvèti...

LÈS-AUTES. — Crèvèti ?

MATOT. — Qu'èst-ce po 'n-astèque don, çoula ?

ROUFOSSE. — I-èst d' tot près d' Louveigné... C'è-st-on cinsi du d'avant l' guère ; i-èsteût vèf èt i vikéve avou s'fi, su seûl èfant... Qwand lès boches passît po Louveigné, i qwerît misère a s' fi qui s' rebèla... On l' loya-st-a on-âbe èt, d'avant l' père vola, on l' touwa-st-a còps d' bayonètes...

MATOT. — ...Duvant l' père ?... Cûrêyes qu'i sont !...

ROUFOSSE. — Èt duspôy, i tome d'on mâ, èt i n' fait ku d' beûre, i n' djâze câzî pus, èt i r'pinse âs boches tot d'hant todi-èvôye inte sès dints : « Ku n' crèvèt-i !... ku n' crèvèt-i !... » L'ètindez-ve ?

PIÈRE. — Sûr'mint qu'i r'veût lès boches qui lî touwèt s' fi...

MATOT. — Pauve mimbe di Diu !... duvant l' père !... i-avît l' diâle èl panse, sés-se, cès Prûssiens la !...

ROUFOSSE. — Por mi, è 1914, lu diâle, qu'ârè volou fé l' grand nètiedje, ârè hoyou fou d' l'infêr lès pus mâvas d' sès démons, èt ç'a stu lès boches, qui nos-ont v'nou f'arèdjî...

MATOT. — Èt qu' fait-i po viker, vola, l' Crèvèti ? pusku c'è-st-ainsi qu'on l' lome ?

ROUFOSSE. — Nos-ovrans a plankèts... i vind dès-alumètes ad'lé mi.

PIÈRE. — Èco dès mâles, direût-on... dès cisses sins soufe...

ROUFOSSE. — I n'a nin mèzâhe qu'ile sèyêhe soufrêyes, hê, puski c'èst sovint dès soufrés qui lî èk'tèt.

PIÈRE. — Tu fais bin d' l'aîdî.

ROUFOSSE. — Dju n' veû nin bin poqwè dju n' l'aîdereû nin.

MATOT. — I n' fait nin âhî viker po l' moumint... on n' done wêre... tu direûs, mordiène, qu'ont turtos l' diâle èl potche.

PIÈRE. — Qwand i fait freûd, ça n' va gote, èt çoula s' comprind...

Lès djins, po n' nin d'tèler leû pal'tot ou d'fé leûs wants, passèt-st-al hape sins rin d'ner...

ROUFOSSE. — C'est çou ku dj' veû tos lès djoûs... Duvant l' guère, on v's-âreût co d'né céq' çantimes...

PÊRE. — Céq' çantimes adon, valît vét'-céq' d'asteûre...

MATOT. — Êt dire qu'a co dès pèlés qui t'aboutèt on çant!... ç' n'èst nin po rin qu'enn' a tant d'vins nos-autes qui s' mètèt st-a haper... I n' fait pus a viker !...

PIÊRE. — Dj' trouve qu'ont raison, mi.

ROUFOSSE. — Fât vèyi, çoula ! (*Piêre rêy*). Qu'a-t-i po rire don, lu, vola ?

PIÊRE. — Taïs'-tu, va!... t'ès-st-aveûle, èt tu n' pâreûles ku d' vèyi. (*Riyant, tot qwèrant a l'imiter*). I fât co vèy... dju n' veû nin bin poqwè... dj'a co vèyou çoula... dju voreû bin vèy... Tu dis tot çoula, èt t'ès-st-aveûle !

ROUFOSSE. — Dju n' so nin aveûle du naîhance.

PIÊRE. — Tot t' duvisant ainsi, lès djins s' mândjinèt bin qu' tu n'ès qu'on treûs-qwârts d'aveûle.

ROUFOSSE. — I-a bin dès d'mé-ovris, poqwè n'âreût-i nin dès treûs-qwârts d'aveûle, don ? Ku dju r'vin so çou qu' tu d'héves, Matot... haper, c'èst todi dandjereûs, savez ?...

PIÊRE. — Pace ku tu n' veûs nin clér èssez po l' fé, twè !

ROUFOSSE. — I-a l' pote, valèt !

MATOT. — Djèl sé bin, èt l' ci qui n'i a mây sutu...

PIÊRE. — Lès tribunâls sont si lādjes, dê, po l' djoû d'ouy. Lès deûs Pirlot, la, qu'avît stu cambriolé tot on tchèstê, qu'ont-i oyoyou ?... si gros meûs !

ROUFOSSE. — I sont p'tits, sés-se, lès gros meûs d' prîhon !

PIÊRE. — Êt çoula l'zî a rapwèrté pus d' deûs cints mêyes francs... qu'ont wârdé.

ROUFOSSE. — Vèyans on pô ! Lèzi a-t-on polou prover ?...

MATOT. — C'est sûr, mais on n'a mây rutrové lès çans. Èt l' fame Rahîr, vola, dèl coûr... deûs djoûs po-z-aveûr sutu ramasser dèl bouwêye po pus d' céq' cints francs ?

PIÈRE. — Èt lès crimes don !

MATOT. — Lès moudreûs... on lès-aqwite, zèls...

ROUFOSSE. — Ça s' veût co çoula. I fât vèy lès circonstances èternuantes, parèt, come i d'hèt... èt, a m' point d' vue, si sovint lès moudreûs passèt p'on p'tit trô, c'est pace ku lès-avocats sont duv'nous trop fwêrts.

MATOT. — I m' sonle pus vite, mi, ku c'est pace ku lès djudjes sont duv'nous trop bièsses. I sont sovint pus-aveûles ku ti, Roufosse...

PIÈRE. — I n' vèyèt pâr rin, sés-se, adon !

ROUFOSSE. — Âyi, mais, c'est málâhî d' vèy, sés-se, qwand on n' vout nin louki ? Adon-pwis, i fât co vèy... qwand lès djudjes sont lâdjes...

MATOT. — C'est pace qu'ont stu spanis s'on tonê !

ROUFOSSE. — Nôna... c'est qu'i savèt bin poqwè.

MATOT. — Vo-nos-î la. Ainsi, par ègzimpe... çu n'est qu'on-ègzimpe... on-ame qu'âreût faim èt qui hapereût dès çans a on gros mènher ou l'aute, po-z-aler èk'ter d' qwè magnî ? È-st-i coupâbe ? âyi ou nèni ?

ROUFOSSE. — I fât vèyî si l' voleûr èsteût vrèmint èl misère...

MATOT. — S'i-èl pout prover ?

ROUFOSSE. — C'est tot vèyou adon. Come dju veû l'affaire, mi, on nèl pout nin condâner.

PIÈRE. — C'est çou qu'i m' sonle ossu, mi.

ROUFOSSE. — On-z-a co vèyou çoula !

PIÈRE. — T'as tofêr vèyou, twè, Roufosse !

ROUFOSSE. — Po 'n-aveûle, c'è-st-one laïde âbitude. (*Su lèvant, a Crèvèti*) Èvôye, Crèvèti, nos 'nn'irans... n's-èstans rèhandis... Èvôye, valèt, duvant qu'i n' faihe supès... C'est l' moumint d'vinde dès brocales. (*I-ènnè vont tos lès deûs vès l'ouh*) Dusqu'a d'main.

LÈS-AUTES. — Dusqu'a d'main.

ROUFOSSE (*a Crèvèti*). — Louke a t' sègne, sés-se, Crèvèti. I fait spès so lès montèyes...

MATOT. — On veût clér èssez, hê ! (*On-z-ètind one arèdje du tos lès diâles. C'est Crèvèti qu'i s' trèbouhe*).

ROUFOSSE (*a Matot, tot riyant, duvant d' sôrti*). — Tu veûs bin, hê, qu'on n' veût nin !...

Sène III

MATOT èt PIÈRE

PIÈRE (*su porminant*). — Crèvèt-i... crèvèt-i...

MATOT. — Dju creû qu' çoula s' done, mi.

PIÈRE. — I l'a dit pus d' cint côps...

MATOT. — Ku n'avans-gne on franc d' chaque ! I nos-îrèût mîs.

PIÈRE. — Ratindez... Pus târd... nos-ârans mîs qu' çoula...

Sène IV

LÈS MINMES èt RIYÈTE *avou on gros paquèt d' hardes*

RIYÈTE. — Dju so sûre ku v' pinsîz qu' dju n' ruvinreû mây.

MATOT. — I-a t' fré qui pinsève ku t'èsteûs-st-èvôye â cinéma.

PIÈRE. — Vêy, avou Roufosse, lu dî-sètînmme épisode du « Quand on aime » !

RIYÈTE. — Avou qués çans, don ?... dès rondès d' hèye ?...

MATOT. — Quî èst-ce cisse madame la qui v's-a fait houki ?

RIYÈTE. — Madame Dèmolin...

MATOT (*lûgnant l' paquêt*). — Èst-ce po nos-autes, çoula ?

RIYÈTE. — Vos l' veûrez tot-rade. Houîtez on pô : Madame Dèmolin m'a dit qu' si-ome aveût-st-one fabrique du breûsses èt qu'aveût-st-apis du Baiwîr ku v's-èstîz tos lès deûs sins rin fé.. Baiwîr a d'vou dire brâmint dè bin d' vos-autes, ca, come i manque deûs-ovrîs magasiniers po-z-èbaler lès martchandêyes, Madame m'a dit ku v' n'avîz qu'a v's-aler présinter, ku v's-èstîz sûrs d'aveûr on posse.

PIÈRE (*mâva*). — Du qwè s' méle-t-i, lu, l' Baiwîr ?

RIYÈTE. — Cumint ?... Vos n'èstèz nin contints ? Pus vite ku d'aler rovrer, vos-aîmez mîs d' viker come nos vikans ?...

MATOT. — Si dj' n'èsteû nin si vî... dj'îreû, sés-se, mi, Pière. Mais dj' so trop flâwe so mès vilès pates. Si on polève rumète dès noûvès djambes... dj'i va d'on còp, mi. (*Tot s' kutoûrnant, i fait lès qwanses du s'aveûr fait dè mâ èt i braît*) Waye !... Vas-i, twè, Pière...

PIÈRE. — Mi ! aler èbaler dès breûsses ? Su ployî todi-èvôye, tot fant ku l' doctèur m'a dit on djoû qu'i li sonléve ku dj'aveû on rein d'hindou !...

MATOT. — I-a câzî vint-ans, sés-se, du çoula ! C'è-st-on pôk après qu' t'as-st-oyou fait tès pâques...

PIÈRE. — Dju m'è r'sin todi... Si c'èsteût co on p'tit doûs posse... assiou... on f'reût mutwèt s' possibe...

RIYÈTE. — Qwand dj' tûse a çou qu' Baiwîr a stu dire so nos-autes po qu'on v' prindahe !... Lu, qui nos vout dè bin !...

PIÈRE. — Lê-m' on pôk è pâye avou Baiwîr don, bâcèle ! Nos l' savans bin... si n's-èstîs dès-ovrîs come lu, i sâyereût d'atchôki s' fi è nosse famille... Dju m' fou d' Baiwîr, mi !

RIYÈTE. — Èt d' mi ossu, bin sûr ? (*Ile tchoûle*). Mi... qui vike voci come one málureûse, mi qui fai l'ovrèdje èt qu'on-z-èvôye co briber qwand on n'a nin èssez po viker... a mi, on n' tûze nin, parèt ?...

PIÈRE. — Fât-i qu' dju m' vasse aqwèri m' mwêrt po m' soûr, mi ?

RIYÈTE. — Vos f'riz toti bin one sâye, mu sonle-t-i... Nu sèreût-ce ku po m' fé plaisîr.

MATOT. — C'est veûr, tu f'reûs bin one sâye !

PIÈRE (*a s' père*). — Ku nêl fez-ve don, vos ? I n' mu plaît nin d'aler horbi l' cou âs maîsses, mi ! Qwand lès bolchèvisses sèront â pouvûr, i-ènn' a bin, d'vins lès-ovrîs, qui r'grèt'ront d'aveûr alowé leûs fwèces, come i l'ont fait, po dès maîsses qui n' sèront nin pus qu'zèls !...

RIYÈTE (*tchoûlant*). — Vos-avez bin pô d' câre du vosse soûr. alez !

PIÈRE (*tchipotant âtoû du s' soûr*). — O ! siya, ku dj' l'aîme bin ! Lu prouêve, hê, c'est qu' tot-rade, a câse du mi, nos-alans té 'fêye èsse ritches !

RIYÈTE. — Âyi, ritches... d'on tonê d'afflitches !

PIÈRE. — Nos djans fé l' côp. I va v'ni tot-rade on pouding, hê, fwêrt Ritché, qu'a hapé âs pauvres djins, tins dèl guêre, brâmint dès çans... Cès çans la nos ruv'nèt don, pusqu'i nos lès-a priû (*riyant*) Nos li f'rans prinde on p'tit vêre, pwis on-aute... pwis éco 'n-aute... nos li djowerans nosse pitit toûr... adon n' sèrans horés po lôtins. Mi, dju r'fai dè comèrce come è tins d' guêre, mu père mu done on côp d' main, vos ossu, qwand vos l' porez, èt nos r'sèrans-st-ureûs. Mais mi, parèt, soûr, mi, m'aler mète a-z-ovrer po l's-autes, adon qu' tins dès boches, dj'a fait deûs' treûs si bonès-afaires ? Vos n' vorîz nin, èdon, Riyète ?

RIYÈTE. — C'est sûr one saqwè d' mâva, du dandjereûs... po-z-aler èl prîhon ?

MATOT. — Nos n'i mètrants mây lès pîs, fêye...

PIÈRE. — Èt vos-ârez l' fi Baiw'r, vosse mortikèt moussi a-z-ame, pusku vos î t'nez tant.

MATOT (*mostrant l' paquèt*). — Èst-ce dès mises-bas, çoula ?

RIYÈTE. — Âyi. (*Ile duwalpêye lu paquèt èt i loukèt lès hardes qui sont d'vins*).

MATOT (*loukant on pantalon qu'a on grand trô*). — I fait one milète fris', sés-se, bâcèle, po 'nn'aler avou l' cou fou du s' pantalon! çu n'èst nin on pantalon, çoula, c'è-st-on trô! (*I-èl tape èn-one cwène*).

PIÈRE. — Louke on pô ci pal'tot d' fame vola ? Quéne lârdjeûr ! Tu tchôkereûs d'vins lu père, lu mère èt lès-êfants, çu n'èst nin on pal'tot, c'è-st-on cofteû, çoula !

MATOT. — C'è-st-on pal'tot d'èlèfant. S'on l'èvoyîve â Congo ? (*Pière èl tape èn-one cwène*).

RIYÈTE. — Èt c'èst tot l' cas ku v' fez d' lès-afaires du lès djins, çoula ?

PIÈRE. — Dju lès-îrè vinde dumin al bossawe trouful'rèsse.

MATOT (*ramassant lès hardes*). — Sés-se bin qwè ? Dj'i va so l' còp : dj'i tûze, avou cès çans la, dj'ârè po rapwèrter deûs lites du pèkèt, dju n'ârè nin mèzâhe d'aler a crédit.

PIÈRE (*qui l'aide a r'fé l' paquèt*). — Clapante idêye !... (*A s' père qui va sôrti*). Avou l' rèstant d' lès çans, rapwèrtez-nos nosse mitchot.

MATOT. — Avou l' rèstant dj'îrè-st-ètch'ter one acsion po gagni l' milion ! Nos veûs-se on djoû milionaires ? (*I riyèt*).

Sène V

PIÈRE èt RIYÈTE

RIYÈTE (*rastrindant l' manèdje*). — Ça fait qu'i deût v'ni quéqu'onk ainsi ?

PIÈRE. — C'est sûr ! poqwè ?

RİYÈTE. — Dju m' va raştrinde one milète lu manèdje èt mète one nape so l' tâve.

PIÈRE. — One nape ?

RİYÈTE. — On drèp d' main anfin ; nos n'avans rin d'aute.

PIÈRE. — I-a co bin treûs hênas, hê, è l'ârmâ ?

RİRÈTE. — Vos-avez spiî onk l'aute djoû...

PIÈRE. — I-enn' aveût qwate, donc i-ennè rud'man treûs.

RİYÈTE. — Quî èst-ce qui deût v'ni ?... djèl veurè todi qwand i vînrè...

PIÈRE. — C'est l' vî Lèdou, la...

RİYÈTE. — Ku v's-alez fé toûrnîs' ?... èt c'mint r'prindrè-t-i s' tchèt don ?

PIÈRE. — Nos lî rèpwèt'rans.

RİYÈTE. — Ku lî volez-v' fé ?... rin d' mâ èdon ?

PIÈRE (*a si-orêye*). — I-èst fwêrt hèyou, hê... i-a hapé a tot l' monde tîns dèl guêre, comprînds-se ?... i-a todi s' porte-feuille bouré d' bilèts. (*I rêy*).

RİYÈTE (*comprîndant, tote mwète*). — Mon Diu ! vos lî volez haper !

PIÈRE. — Pst... pst... pus bas !... Nos n' lî volans nin haper...

RİYÈTE. — Oho !

PIÈRE. — Nos lî volans r'prinde, tot séplumînt, çou qu'i nos-a pris...

RİYÈTE (*assiawe, tchoûle*). — Mon Diu, mon Diu ! c'èst vraîmint l' dièrain d' tot ! dju sèrè l' soûr d'on... çu sèrè fini d' mi !...

PIÈRE. — Nouk nèl sârè, hê, troûblêye ! dju t'ètch'trè dès-oriliètes d'ôr èt dès bês pégnès po t' mète duvîns tès dj'vès, èt

tot ratindant t' galant, tu tchanterès tot t' loukant è mureû, come duvins « Faust » : « Oh ! je ris de me voire si belle dans un miroir ! » (*bis*) (*I danse tot tchantant*).

Sène VI

LÈS MINMES èt JAN BAIWIR (*djône cwêr moussi come on prôpe ovri ; visêdje aîmâve, one milète èprontê*).

JAN. — Pusqu'on n' rèspond nin, dj'inteuze, ma fwè ! (*Riyète. tote djênêye, su live èt su r'sowe è catchète*).

PIÈRE. — Oho ! Jan Baiwîr !

JAN. — Cumint va-t-i çoula, Pière ?

PIÈRE. — Nin mâ, i cost' reût pus s'i-aléve mis...

JAN. — Èt vos, Riyète ?

RIYÈTE. — Nin mâ, mèrci.

PIÈRE. — Todi amoureuse, parèt, m' soûr ! mi, c'est l' contraire, lès fames nu m' duhèt pus rin, duspôy qu'ile lèyèt vèy leûs djambes ; i-ènn' a pâz qu'ont dèz si laîdes, parèt ! èt c'est sovint cèss'çales qu'ont lès pus coûtès cotes. Bin louke, duvant cisse môde la, hê, dju n'aréû mây pinsé ku, d'vins lès fames, i-ènn' aveût tant qu'avît dèz si laîtès djambes !

JAN. — Âyi, mais çou qu'on-z-ètch'têye po l' moumint, on n' l'ètch'têye nin èn-on sètch...

RIYÈTE. — Mâlès linwes ! çu n'est nin sûr por mi qu' vos d'hez çoula !

PIÈRE. — Catchîz vos djambes, soûr, i-ènn' a trop' qui n' su mariyeront nin, pace qu'ile lès-ont lèyi vèyi... Èt qué bon vint v's-amène ?

JAN. — Vos savez ku m' père a stu pârlér po vos-autes amon l' Dèmolîn, po qui m' père oûveure du tins-in tins... C'est deûs bonès plèces...

RIYÈTE. — Dju r'vin d'mon Madame Dèmolin, ile m'aveût fait houkî.

JAN. — Nos-avis sègne qu'on n' vus l'ouhe nin fait saveûr, èt m' père m'aveût d'mandé du v's-èl vini dire.

PIÈRE. — Vosse père èst pâr hèyou d'li méne, parèt, Jan. I nos-a k'djâsé a Mossieû Lèdou qui nos fève tant dè bin, èt dju n' vus-èl catche nin, valèt, mais m' père ènnè vout-st-a mwêrt a li vosse... i n'a nin volou ètinde dire on mot d' cès plèces la.

JAN. — Cumint, Pière ? Vos n'èstèz nin contint pacé ku n' sè-yans du v's-aîdî ? du v' tirer dè laburin la qu' nos-èstis-st-ossu, i n'a wê d' tins ? Si vos savîz çou qu' c'est ku d' gâgni s' vèye onêtemint, si vos savîz l' djôye qu'on-z-a d'tinde lu main po r'çûr l'ârdjint qu'on v' deût èt nin l' ci qu'on v' done, vos n' tchipoterîz nin ! Vos v's-îriz-st-ègadji d'on côp.

PIÈRE. — I n'a rin a fé, valèt : mu soûr èl sèt bin vola, dj'a fait èt dit a nosse vî tot çou qu'èsteût-st-a fé èt a dire. C'est fleur du mak'té, vos l' savez... Tènez, dju n'aimereû nin même qu'i v' vèyahe voci... po v' supâgni dè d'vîses.

JAN. — Çoula m' fait vraîmint dèl pône... qwand m' père èl va saveûr... Èst-ce ku Riyète n'a nin sèyi...?

PIÈRE (*èl côpant*). — Ile a dit pus qu' vos n' sâriz dire, mais vola, Baiwîr a trop' djâzé disconte nos-autes a Mossieû Lèdou, i nos-a fait trop' di twêrt ku po poleûr akcèpter on plaisir d'a sène. Mi, dju n' vus-ènnè vou gote, à contraire, èt, po v's-èl prover, dju m' va dusqu'a so l' pavêye, vèy si m' père nu r'vint nin... Dju wadjereû bin ku vos-avez dè p'tits saqwès a v' raconter. Qwand djèl veûrè ruv'ni, dju v's-èl vinrè dire... Dusqu'a tot-rade !

JAN. — Âyi, Pière, merci !

Sène VII

JAN èt RIYÈTE

(I-ont l'air d'èsse djênés du s' trover d'on côp tot seûs)

JAN. — Dju n' m'atindéve wêre a çoula !

RIYÈTE. — Èt mi don ?

JAN. — Çoula m' fait bin dèl pône !... A vos ossu, m' sonle-t-i ?
Ca, dj'i r'pinse, vola, qwand dj'a-st-intré...

RIYÈTE. — Dju n' riyève sûr nin...

JAN. — Èt vosse fré tchantéve a plin gozi !...

RIYÈTE. — I s' vout fé chœûrisse à Grand Tèyâte, dist-i.

JAN. — Çu n'est nin çoula ku dj' vou dire ; i s' pout qu' dju m' trompe, mais i m'a sonlé ku v' ploriz ; èdon... Riyète... ku vos ploriz ? (*Riyète fait sène qu'âyi avou s' tièsse*).

JAN. — Mu père èst si bon, vèyez-ve, por mi ! Dju n'a mây • cunohou m' mère, qu'èsteût, parèt-i, one bone fame, mais i m' sonle ku dj'a r'trové s' cœur è ci du m' père, èt, si dj' so trisse, Riyète, c'est pace ku dj' sé bin ku dj' li f'reû trop' du pône si dju v' mariève come vos-èstèz po l' moumint...

RIYÈTE. — Èst-ce du m' fâte ?

JAN. — Dju sé bin qu' vos n'è polez rin... Mu père, qu'è-st-on ame du bon fond, a toumé ossi bas ku l' vosse, mais i s'a sèpou r'lèver èt c'est bê, vèyez-ve, çoula, Riyète ! I sâye du r'lèver l' vosse come on l'a r'lèvé lu-même... I s'dit, mètez a twêrt, ku tot-z-èspêchant nosse mariédje, i-ariverè-st-a fé ployî vosse père.

RIYÈTE. — I s' roûvêye crânemint...

JAN. — Pinsez-ve ?

RIYÈTE. — Dj'a ôûy vèyou qu'i n'avît, nouk dès deûs, ni cœur ni amour por mi. I-ont r'fûsé d' l'ovrédje.

JAN. — I sont don toumés bin bas ! i n'a rin, rin à monde, qui sâreût lès r'lèver, èt i toumeront todi pus bas, disqu'a tant qu'i pièrdèhe leûs-oneûr... Vos veûrez, adon, i sèrè trop târd !... Èdon, Riyète ?

RIYÈTE. — C'est veûr, i n' fât pus tûzer a mi, Jan... c'est fini ! i sèront la qu' vos d'hez, pus vite ku vos n' pinsez (*île pleûre*) èt

mi, dj' sèrè-st-on r'but... ku nolu n'acompterè... dju sèrè l' fèye d'on...

JAN. — ...d'on qwè ?... d'on qwè ?...

RIYÈTE. — Dju nèl wèse dîre...

JAN. — Pârlez !... d'on... d'on voleûr... mutwèt ? (*Riyète dît âyi dèl tièsse*) O !... Riyète... o !... (*On grand tîns. Jan èst tot mwêrt*), Èt, c'est fait... çou qu' vos d'hez ? Pârlez, mais pârlez don, Riyète !... Vu d'mèsfiyerîz-v' du mi, du mi qui v' cunoh duspôy tant d'ânêyes ?... duhez... c'est fait ?

RIYÈTE. — Nèni, nin co...

JAN. — Nin co ?

RIYÈTE. — C'est po çoula ku dju v' va pârler... çoula s' va fé... Lèdou va v'ni voci tot-rade, èt on l' va sôler.

JAN. — ...èt on lî va... (*Riyète lî fait sène du n' nin aler pus lon*). C'est ça, dju cômprind, vos d'vez sâver l'oneûr du vos djins, nos n'avans pus one minute a piède... C'est bin sépe, on s' moke turtos d' vosse père, qui n'sâreût raconter qwè ku ç' seûye, sins dîre qu'i n'a jamais stu èl prîhon !... I s'ennè vante, tot qwand i pout...

RIYÈTE. — Çoula, c'est veûr !

JAN. — I n'îrè mây, lu ! dist-i, èl prîhon... A-bin, nos l' tunans !...

RIYÈTE. — Cumint ?

JAN. — Lèdou va v'ni ?

RIYÈTE. — D'on moumint a l'aute : i vint r'qwèri s' tchèt.

JAN. — Bon ! Dju sèrè-st-èl coûr duvins dî minutes avou m' père ; qwand Lèdou sèrè vola avou vos djins, vos n' lès qwit'rez nin d'on-ouy èt, qwand l' còp sèrè fait, vos liverez l' gordène qu'è-st-al fignèsse... nos vinrans avou m' père dire bôdjoû... èt vos nos mos-tur'rez dès-ouy lu ci dès deûs qu'âre l'magot... Lu rèsse îrè tot seû...

RIYÈTE. — Mais djurez-me ku, qwè qu'arive, vos n'îrez nin al police.

JAN. — Dju v's-èl djeure ! Nos l'zî dirans qu'ont-st-a tchûzi inte l'ouhène ou l' prihon !

RIYÈTE. — Dju comprend, asteûre ! c'est mêtez one bone idêye... Ku dj' so contène du v's-aveûr raconté m' pône !... Dju m' sin pus lèdjîre, èt dju n' faî nin mâ, èdon ?

JAN. — Vos n'ârez jamais rindou on si grand chèrvice a vosse pèré èt a vosse fré, qui s'ârît téléfêye faît picî, qwand Lèdou âreût ruv'nou a lu...

RIYÈTE. — Âyi mais, après, i vont êsse mâvas so vos-autes.

JAN. — Po cès-afaires la, lu tins è-st-on fameûs r'mède !

RIYÈTE. — Dj'ètind l' huflet du m' fré ! (*loukant al fignèsse*) C'est lu !

JAN. — C'est damadje !

RIYÈTE. — Avez-v' co quéque saqwè a m' dire ?

JAN. — Âyi, mais tot bas !

RIYÈTE. — Èvôye ainsi...

JAN (*ad'lé Riyète, a si-orêye*). — Riyète, dju v's-aime !... (*I li done on bètch*).

RIYÈTE. — Toûrsiveûs !... Djâsez bin vite d'autè tchwè...

JAN (*tot pièrdou*). — D'autè tchwè ? d'autè tchwè ?... C'è-st-âhî a dire, çoula... dju n' sé pus qwè raconter, mi ! Lu p'tit bètch ku dj' vin d' prinde, m'a d'on còp monté èl tièsse... c'est come si dj'aveû bu, trop reû, on grand vèré du fwèrt cognac...

RIYÈTE. — Pârlez du... du vosse mèstî...

JAN. — Âyi, chaque mèstî a sès mèhins ! Mais, çou qu'a d' bè à cwèpî, c'est qu'on-z-è-st-a l'ombe qwand i ploût, èt d'zos teût qwand i lût l' solo...

RIYÈTE. — Ku d'hez-ve don la ?

JAN (*tot pièrdou*). — Dju vou dire ku dju n' sé pus çou qu' dju

vou dire... ku qwand i lût l' solo, dju so d'zos teût, èt ku... qwand i ploût, dju so-st-a l'ombe... mais, ç' n'est nin co çoula... dju n' sè pus çou qu' dju di, mi... Èst-ce vosse père, la ?

Sène VIII

LÈS MINMES èt PIÈRE

PIÈRE (*rintrant a l'abêye*). — Valèt, voci l' vî !... èvôye po lès wêdes !...

JAN. — Merci ! â r'vwêr... (*I coûrt èvôye*).

Sène IX

RIYÈTE èt PIÈRE

PIÈRE. — N'a-t-i rin dît du s' père ?

RIYÈTE (*qu'est tote drale, nu sèt pus çou qu'ile fait èt r'wêsse lès vères è l'ârmâ*). — Nèni.

PIÈRE. — Qu'est-ce ku v' fez don la ? Vos r'wêstèz lès vères, èt on s'è va chèrvi !

RIYÈTE (*lès r'métant*). — Wice a-dje lu tiêsse don, mi ?

PIÈRE. — A l'amoûr !...

Sène X

LÈS MINMES èt MATOT

(*qui rinteure avou lès deûs boêtyes èwalpêyes èn-on rodje norèt*)

MATOT. — Vor'ci l' vî mourzouk, dju l'a vèyou qu'i v'nève â moumint qu' dj'intrève èl rouwale. (*I d'walpêye lu paquèt*) Lès hénas sont prôpes, hê, Riyète ?... èt s' tchèt n'est nin crèvé, hê ?... Louke on pô, Pière.

PIÈRE (*qui louke èl tchève*). — Nèni, i-èst pès qu'on-arèdjî, même... Dju m' va toti d'boucher one botêye mi... (*I fait çou qu'i dît*).

MATOT (*qui tûze tot r'loukant avâ l' tchambe*). — Si t'alèves on pô prinde l'air, don, Riyète ?

RIYÈTE. — D'on tins parêye ?... On n' tchèssereût nin on tchin a l'ouh, èt dj'a â mons sî païres du tchâssons a rênawî èt a rèpîti... a mons qu' vos n' vorîz 'nn'aler a pîs-d'hâs, parèt !...

PIÈRE. — Lèyans çoula po lès mônes, bâcèle !...

MATOT. — Dj'a co on fameûs trô è tchâsson d' ci pî vola, mi... dj a l' guère è m' soler, loukîz, mi, a câze du çoula... i-a mès qwate pitits deûts d' pî qu'ennè volèt-st-a m' gros deû d' pî pace qu'i n'a qu' lu qu'èst racovrou d'on bokèt d' tchâsse. Sés-se bin, Pière, ku l' bossawe nu m'a d'né qu' qwèrante-céq' francs ?...

RIYÈTE. — Po lès hardes du Madame Dèmolin ?

MATOT (*a Riyète*). — Di-li mèrci du m' pârt, parèt, a cisse Madame la !...

PIÈRE. — Èt duhez-li ku nos n' mètans nin sès hardes sovint, pace ku n's-avans trôp sègne du lès-alower...

MATOT. — Èt dire qu'enn'a dès vah'lêyes, hê, du cès hardes la, amon lès ritches, èl plèce du nos lès d'ner po 'nnè fé dès çans !... i-aîmèt mîs d' lès lèyi k'magnî d' lès motes, duvins lès cwènes ! .. Rapayes qu'i sont !... (*On bouhe. Riyète, èn-one cwène, cum'inc? a rênawî sès tchâssons. Matot tosse on bon gros côp*) Intrez !

Sêne XI

LÈS MINMES èt LÈDOU

LÈDOU (*èwal'pé èn-on gros pal'tot, èt l' cô èvôti èn-one grosse ècharpe*). — Bôdjou, bôdjou !... chouf, Marèye, ku fait-i freûd !...

LÈS-AUTES. — Mossieû Lèdou.

MATOT. — Vinez ad'lé l' feû, vos v' rèhandirez, Mossieû Lèdou. Nos-avans stu sins hoye, cès deûs' treûs djoûs vola, mais i-a-st-one bone âme qui s'a fait mâ d' nos-autes, èt qui nos-enn' a fait v ni deûs-ou treûs banses... nos-alîs èdjaler, èdon, Pière ?

PIÈRE. — Dj'a lès pîs plins d'èdjalâres, mi... (*Mètant one tchèyl ad'lé l' jeû*) Assiez-ve vola, vos sèrez mîs, èt d'fez voste ècharpe, vos-ârez trop tchaud po moussi fou : c'è-st-ainsi qu'on ramasse dès mwèh'nès...

LÈDOU (*s'assiant*). — C'est veûr... On-z-ouveure la, Riyète ?

RIYÈTE. — On n'a qu' çoula a fé, èdon, Mossieû Lèdou ?

LÈDOU. — A la bone eûre, fêye !... Ovrez, ovrez, i n'a qu' çoula d' bon â monde... on s' duloûhêye du tot, sâf du l'ovrèdje...

MATOT. — C'est si veûr... qwand on l' pout fé... bien entendu... (*I tosse on gros côp*) Dj'enn' îrè mây ku d' çoula... adon-pwis... l'apréssion... dju stofe, dès côps qu'i-gn-a... Fâreût dès novèlès bronches, parèt...

LÈDOU. — Vormint... vos savez çou ku dj' so v'nou fé, èdon ? Dju so v'nou r'qwèri Guilyâme...

PIÈRE. — Guilyâme ?...

LÈDOU. — Mu tchèt... nosse Guilyâme...

MATOT. — Tin... vos l' loumez Guilyâme ?

LÈDOU. — Vos n'avez mây vèyou on pindârd come cila !... i n'a nin pus traîte ku lu... i m' vint fièstî al tâve qwand c'est ku dj' magne, èt, â bê momint qu' dju n' pinse a rin èt ku dj' toûne lu tièsse, èco pus vite i broke so mi-assiète, èt i m' hape mu bokèt d' tchâr... Djèl louméve Rawète come i-èst d' lu p'tite sôrt, mais, qwand dj'a vèyou qu'èsteût si fâs èt si traîte ku çoula, dju m'a dît qu'i valève mîs d' li mète lu no dè kaisêr...

PIÈRE. — Mâgré çoula, vos l'aîmez bin ?

LÈDOU. — I mèl sonle ku dj' l'aîme bin... C'est m' fame, ku l' bon Diu âye si-âme, qui m' l'aveût on bê djoû rapwèrté è s' manchon... i-èsteût come on pogn... (*Vèyant ku Pière rimplih lès vères*) Cumint?... vos-avez fait dès frais por mi ?...

MATOT. — A vote santé... (*I bovét*) C'est po v' dire come lès

djins sont drales... Lu comèrçant d'al cwène dèl rouwale, aveût r'cû îr dës grozès caisses du lård ètrandjîr... èt si-ovrî n' volève nin lès k'tourner tot seû... ile pèsît treûs cints kilos, èt on-z-a v'nou d'mander qu' nosse Pière dunahe on còp d' main... i-a stu ovrier l' valissance du deûs p'titès-eûres èt, po l' rumèrci, èl plèce du lî d'ner dës çans, qu'on-z-a si mèzâhe, on lî a d'né on lite du fin pèkèt...

LÈDOU. — Quéne îdêye !... c'est v' prinde po dës sôlêyes !...

MATOT. — C'est çou qu' dj'a dit... dju lî volève rêvoyî d' nosse Riyète, mais m' fi Pière m'a fait r'sov'ni ku vos d'vîz passer po vosse tchèt, èt nos l'avans wârdé po poleûr vus-ôfri on vêre... A vote santé ! (*Tins d' cisse sène, Pière ârè lès-oûy so l'hèna d' Lèdou, èt i-èl rimplirè todi-èvôye, lès deûs-autes jèt lès qwanses du beûre*).

LÈDOU (*fant pèter sès lèpes*). — Nom di hu !... qu'est bon !... ç'âreût stu fé pètchî ku dèl rinde... i m' sonle ku dj' n'a mây bu dè s'-fait...

MATOT. — Po l' ci qu'a l' moyin... i n'a todi rin d' tél qu'one bone gote, alez, Mossieû Lèdou !...

LÈDOU. — Âyi, mais, qwand i-èst trop bon, on 'nnè beût trop', èt pus' ènnè d'hint-on, pus' çoula v' monte-t-i èl tièsse... èt c'est qwand on-z-èst foû... qu'on sint qu'on-z-èst d'vins...

PIÈRE. — A vote santé, Mossieû Lèdou...

MATOT. — Ku c'est bon !... po l' ci come mi, qu'ènnè beût mây, dju compte ravalèr l' bon Diu !...

PIÈRE. — On n'âre nin dè mèyeû â paradis...

MATOT. — Qu'est-ce ku c'est don, du magnî dè souke al loce ?... c'est bin mèyeû d'beûre su p'tite gote !... Âsfleûrs, po lès rinde bèles èt frisses, èlzî fât l' gote du rôzêye tos lès djoûs â matin ; a-bin ! lès-ames, c'est l' même afaire : po qu'i sèyêhe bin pwèrtants èt vigreûs, i-èlzî fât-st-ossu l' gote du fris'...

LÈDOU. — Nos-èstans come lès fleurs... i nos fât dè l' rôzêye...
A vote santé !

PIÈRE. — C'è-st-on jovial, mu père...

MATOT. — Dju n' sé nin poqwè, mais dju so contint du r'vèyî
Mossieû Lèdou.

PIÈRE. — I nos brode duspôy qwéze djoûs...

LÈDOU. — Vormint, ku d' tot fât-i qu'on s' duvise, cumint èt
wice l'ave royou don, m' Guilyâme ?

PIÈRE. — I n'a wère sutu âhî a raveûr, savez... I m'a d'grimoné
totes lès mains, èt i m'a si télemint hègnî è ci deût vola, qu'i m'a
falou aler â pharmacien...

LÈDOU (*tot paf*). — Â pharmacien ?

PIÈRE. — Vola qwate ou céq' côps qu' dj'i va...

LÈDOU. — Sèreût-i possibe ? I n'a co mây grètê...

MATOT (*riyant*). — Al santé dè Guilyâme qwand même, pusku
vos l' ravez... Vosse Guilyâme n'a nin fait come su batème du
Bèrlin, parèt, lu ! qwand i-a vèyou qu'èsteût strindou èt qu'i
n' polève su sâver èl Holande, i s'a mètou a grèter èt a hègnî...

LÈDOU (*a Pière*). — Vos n' l'avez nin lèyî sâver â payîs d' lès
froumadjes, parèt, vos !...

PIÈRE. — Dju n' so nin Holandais, savez, mi !... Lu rossê
Latouche, dèl coûr, m'aveût dit qu' vos-èstîz qwite du vosse tchèt,
èt qu'i v's-ènn' èsteût bécôp... Dju m' dè qu'èsteût sûr avâ l' wèzi-
nèdje du Mossieû Lèdou... Come c'èst surtout l'al-nut' ku lès
tchèts wâd'lèt-st-avâ lès rawes, dj'a stu fé l'awâde deûs' treûs
sîses, èt dju l'a-st apici qu'i hantêve avou one bèle rossète...

LÈDOU. — C'èst mètez avou lèye qu'aveût bizé... c'èst lèye
qu'ârê fait tóurner l' tièsse a nosse Guilyâme...

MATOT. — One bèle rossète n'èst nin laîde... A vote santé !

PIÈRE. — Dj'aveû-st-on d'mé-sètch avou mi, èt â bê moumint qu'i gnâw'lève èt qu'i fève lu drômadaire, tot lèvant s' cawe po s' fé pus bê... dju broka d'ssus, èt dju lès hapa tos lès deûs.

LÈDOU. — Vos-èstèz-st-adjète...

MATOT. — I-a tindou âs-ôûhês... èt âs tchèts, c'est fwêrt lu même afaire. A vote santé !

PIÈRE. — Tot lèyant sâver l'autè... li vosse m'apiça po l' main, èt i m' clawa come i fât... I m' sonla qu'on m'intrève dès cints d'atêches è deût.

MATOT. — Lu deût li pindève a l'âwe... A vote santé !...

PIÈRE. — ...èt si dju n' va nin â farmacien...

MATOT. — ...i-èst qwite du s' deût ou du s' main ou du s' brès'... hê, si l' grangrain s' mèt' duvins... A vote santé !...

LÈDOU (*qu'èst k'pagneté*). — Piède su brès' !... i mètève one anonce èt on li rapwèrtève... Èdon, Riyète ? vos n' duhez rin, la...

RIYÈTE. — Dju pinse... sins rin dire...

MATOT. — Ile a-st-on visèdje qu'i n' dit rin, hê, m' fêye ?...

LÈDOU. — Ouf !... qu'i fâit tchaud !...

MATOT. — Ku dju r'vin so l' tchèt... s'i-aveût stu k'sût dè mâ d' saint Houbêrt, don ?...

LÈDOU (*qui rêy*). — On tchèt... arèdji !... nos l'âris-st-èxpédié so l' Holande, hê !...

MATOT. — Po qu'alahe hègnî s' batème !

LÈDOU. — Bin va !... i-arèdje bin sins çoula !...

MATOT. — Si vos dusfiz on pô vosse pal'tot don, Mossieû Lèdou ? Vos-avez si tchaud...

LÈDOU. — C'è-st-one îdêye... I-èst si spès èt si pèzant !... (*Piêre l'aide a dusfé s' paletot, Matot èl prind èt i-èl va pwèrter so l' lèt. Matot troûve èl potche lu porte-jeuille d'a Lèdou qu'i tchôque è*

s' potche d'à-d'vins, a gauche. Po lu drî, a fait sène a Piêre du vâdî a beûre a Lèdou. Riyète, tote mwète, a vèyou tot, sins rin dire).

PIÊRE. — A vote santé, Mossieû Lèdou !...

LÈDOU. — I m' sonle ku nos rouvians Riyète, mi... Bovez one lâme avou nos-autes, fêye...

RIYÈTE. — Merci, Mossieû Lèdou, mèrci...

LÈDOU (*qui d'vint toûrnis', riyant*). — Vos pàrlîz d' lès fleurs la tot-rade... Matot... qu'èlzî falève lu gote du fris', nôna... du rôsêye... Si lès fleurs ènnè prindît-st-ot'tant qu' nos-autes... ile nu s'tinrît nin sûr ossi reûdes so leû tidje... ile hosserît, valèt... (*Riyète s'a drèssî, a v'nou tchipoter a l'ârmâ, èt a lèvé l' gordène dèl fignèsse*).

PIÊRE. — A vos-amoûrs, Mossieû Lèdou !...

LÈDOU (*bovant*). — A mès-amoûrs !... Nu m' sohaîte nin dè mâ, va !...

MATOT (*a Piêre*). — I rot'rè co bin, hê?... i-ènn' a s' tchêdje, sês-se ?... èt i fât qu'ènnè r'vasse...

LÈDOU. — ...Nèni... dju n' vou pus nole fame, valèt... Si dju r'prindève co one, hê... a mi-adjè... ile f'reût come nosse Guilyâme... come lu tchèt... ile mu qwitèrèût po-z-aler hanter avou on rossê... ha ha ha !... Îrîz-v' vèy après, vos ?...

MATOT. — I n' su f'reût nin hègnî, ci côp la !...

PIÊRE. — Dju m' f'reû mètez'bate...

LÈDOU. — A mons ku d' fé come avou l' tchèt... èl tchôkî èn-on sètch ! (*su lèvant*) Wice è-st-i don, l' Guilyâme ?

MATOT. — La... d'zos l' tâve...

LÈDOU (*loukant tot qwèrant après l' tchève*). — Guilyâme... Guilyâme... Nu t' sâve nin, va... n'âye nin sègne... Çu n'èst nin lès Français...

PIÊRE. — I-è-st-èl tchève...

LÈDOU. — Oho !... on l'a mètou an pènitince... dju m' roûvêye... on li a fait lès-oneûrs d'on colon... d'on prumî marqué... Vo-l'-la prêt' po Bilbao... (*I tome a gngnos tot riyant*) À r'vwêr, Guilyâme !... sâye du ruv'ni, sés-se, du Bilbao !... dju t' ratindrè avou dè crâs café èt one dumêye à riz...

MATOT. — Dju n' mèt' nole mise sor lu, todi, mi !

LÈDOU. — Même one mise-bas... (*I k'heût l' tchève*) Ih ! fré Guilyâme, come on s' rutrouve !... tos lès deûs d'zos l' même tâve... ti, èn-on banstê... èt mi, a gngnos, avou l' cîr tot près du m' tiêsse.... ha ha ha !... Nu t' sâve nin, sés-se, Guilyâme... ca... dju n' sâreû cori après twè...

Sène XII

LÈS MINMES, BAIWIR èt JAN

BAIWIR (*qui n' veût nin Lèdou qu'èst d'zos l' tâve*). — Oho !... on fait l' fiêsse, direût-on...

MATOT. — Ku vés-se fé vola, twè, Baiwir ?

BAIWIR. — Nos qwèrans après Mossieû Lèdou... I fât-st-absolument ku nos l' vèyanhe... On nos-a dît qu'on l'aveût vèyou intrer voci...

LÈDOU (*duzos l' tâve, avou one vwès d' tiêsse*). — Coucou !... coucou !...

BAIWIR. — Ih ! quî vola !... Mossieû Lèdou, a gngnos... Ave promètou l' vòye ainsi ou d'hez-ve dèdja vossè priyîre « du soir » ? (*Vèyant qui n' su pout r'drèssî, Matot èt Piêre l'aidèt, èt l'assièt so 'ne tchèyî. Riyète fait sène a Baiwir ku c'èst s' père qu'a lès çans èt ile mèt' su main so s' sein gâche, po montrer la qu'i sont*).

LÈDOU. — Qu'a-t-i ? Ku m' volez-ve ? Matot... di !... Matot... twè, lu rwè d' lès bribeûs... Sinke on hèna a cès-omes la...

BAIWIR. — Mèrci, mèrci... Hoûtez on pô, Mossieû Lèdou... vos nos-avez dît, l'aute djoû, ku, qwand nos k'noh'rîs dè djins èl

misère, dès pauvres honteûs, ku n' polis nos-adressî a vos po dè s'coûrs...

LÈDOU. — Dju l'a dit èt djèl rudi co...

BAIWIR. — Mu fi, vola, vint du m' raconter ku, djôdant d' nos-autes, i-a-st-one pauvre fame qui vint du s' racrêhe... Ile n'a rin d' tot rin... si-ome èst malåde, ile a treûs-êfants èt i n'a qu' lêye qu'ovréve... èt vo-l-la toumêye djus... Nu lî donrîz-v' nin quéque saqwè ?

LÈDOU. — D'on côp !... tenez, vola todi vint francs... (*I qwîrt après s' porte-feuille*) Oho !... mès çans sont-st-è m' pal'tot... dunez-me lès on pô. (*Matot èt Piêre su r'loukèt sins bodjî*).

LÈDOU. — Dunez-me mu pal'tot, v' di-dje !...

RIYÈTE (*l'apwèrtant*). — Vo-l-la, Mossieû Lèdou...

LÈDOU (*qui qwîrt*). — Wice sèreût-i tchôkî, don ?

BAIWIR (*riyant*). — Fât-i v's-aidî ? (*I qwîrt duvins lès potches*) Tape-nos on pô one gote po nos rèhandî, va, Matot... on-z-a télé-mint lès deûts reûds qu'on n' pout qwèri... Èvôye, lu gote, èt vos-ârez l' dréguèle... Qwîr on pôk avou, twè, Jan ? (*Jan qwîrt ossu. Matot, so ç' tins la, vâde lu gote*).

MATOT. — Tu vous bin beûre è m' hèna, hê ?

BAIWIR (*riyant po catchî s' djêû*). — Dju n' louke nin l' vêre, dju louke çou qu'a d'vins... (*â moumint qu' Matot a l' brès' dreût stindou avou l' botêye, Baiwir ènnè profite po-z-aler èt tahe d'a Matot èt lî sètchî l' porte-feuille foû. Matot su k'tape*).

MATOT. — Ku fais-se la ?

BAIWIR. — Vo-l-la, l' porte-feuille !... Vèyez-ve, Mossieû Lèdou ? Vèyez-v', Jan ? C'est Matot qui l'aveût pris et qui l'aveût mètou è s' potche... Matot !... âyi, Matot... qu'èst duv'nou on voleûr... on franc voleûr !... vola l' prouûve !... (*Piêre coûrt èvôye, Matot bahe lu tièsse èt Riyète fait lès qwanses du tchoûler. On tins*).

LÈDOU (*qui s' russaîzih on pô*). — Cumint... Matot ?... Vos !...

JAN. — Vos, on voleûr !... Matot !... vos, lu père du Riyète... (*Matot dumeûre come on-èstatu*).

BAIWIR. — Tu t'as moqué d' mi qwand dj' t'a d'né dès consêy... qwand dj'a sèyi du t' raminer so l' bone vôte...

MATOT. — Mais... cint mèyes miliârs !... poqwè t' mèles-tu tant d' mi qu' çoula ?

BAIWIR. — Poqwè ? Tèl sés bin, tu nêl sés qu' trop bin... pace qu'a trop' d'ânêyes ku dju t' cunoh, pace ku c'èst mi, mâlu-reûsemint, vès l' fin dêl guêre, qui t'a consî d' fé ci mêtî la, mêtî d' vârin qu' dj'a qwitê, mi !... pace ku m' fi aîme tu fêye èt pace ku, s'i têt fât dire, i n' mu plaît nin du d'ner m' fi al fêye d'on bribeû... Mais tot çoula èst fini, t'as hapé, dj'a dès tèmons, t'îrès-st-êl prîhon !... Tu m'ètinds... t'îrès-st-êl prîhon... si tu n'i as mây sutu, Matot !...

MATOT (*qui candje tot*). — Êl prîhon !...

BAIWIR. — Vinez, Mossieû Lèdou, nos 'nnè rîrans...

LÈDOU. — Dju n' rêy pus, mi !... (*Jan èt Baiwîr rumoussèt Lèdou*).

RIYÈTE. — Mossieû Baiwîr, mu père a fait çou qu'i n' duvéve nin fé... djêl ruk'noh... I nos-a mêtou, a m' frê èt a mi, one plome a nosse tchapê po tofêr, mais portant, s'i s' rumèteve a l'ovrêdje corêdjeûs'mint... ku f'riz-ve ?

BAIWIR. — Êl plêce d'aler al police...

JAN. — ...nos lî pardonris...

RIYÈTE. — Rawârdez co quéques djoûs, s'i v' plaît...

BAIWIR. — S'i n'a rin r'pris d' l'ovrêdje duvins ût djoûs, i-ârêst-a fé al police...

LÈDOU. — ...èt Guilyâme ?... dj'ennê r'va nin sins Guilyâme, savez, mi... s'i m'a même abânn'né po 'ne rossète...

JAN. — Wice è-st-i ?

RIYÈTE. — Duzos l' tâve.

LÈDOU. — Mu tchèt è-st-èl tchève às colons... come su cousin germain qu'è-st-amon lès fabricants d' froumadjes... Prindez l' tchève avou... djèl ravôyerè d'main... s'i s'sâvéve co... Dunez-mèl.

JAN. — Si djèl pwèrtéve, mi ?...

LÈDOU. — Dunez-mèl, vudi-dje !... Vinez, Guilyâme... ruv'nez ad'lé vosse maisse... (*Baiwir èt Jan èl sou'nèt, èt Lèdou tchante, tot sortant*) « Mais on revient toujours a ses premières amours... »

BAIWIR (*ruv'nant so sès pas*). — C'est compris, èdon, Matot ?... A l'ovrèdje... ou èl prîhon !...

Sène XIII

RIYÈTE èt MATOT (*Matot live lu tièsse èt louke lu pwète ku Baiwir vint d' qwiter, avou dès-oûy pleins d' hêyîme*)

RIYÈTE (*plorant*). — Dju so vosse fêye... lu fêye d'onk qu'irè mutwèt èl prîhon !... (*Matot, tot mwêrt tot-z-ètindant ci mot la, su tape al tâve, lu tièsse inte lès mains*).

MATOT. — Èl prîhon !... èl prîhon !... (*On tins*).

Sène XIV

LÈS MINMES èt PIÈRE (*qui rinteure èl sègne*)

PIÈRE (*qui louke su père èt s' soûr sins rin dire ; après on tins*). — Nos-èstans rostis !... qu'ont-i dit ?

RIYÈTE. — Qu'îrît-st-al police...

PIÈRE (*saisi*). — Nom di hu !... èl prîhon !... (*Matot n' bodje nin*).

RIYÈTE. — A mons, ont-i dit, ku vos n' volêhe rovrer tos lès deûs !

PIÈRE (*qui tâze*). — Cârêye ! I nos tint !... dju comprind !... i-ârè s' vîre bon !

MATOT. — Èl prîhon !... Mi, èl prîhon !... I n'a nouk è nosse famîle qu'i âye mây sutu... Mi... Jan Matot... a mi-adje !... èl prîhon !... Si m' vî pèrè qu'èst mwêrt èl saveût... (*I pleûre al tâve. On grand tins*).

PIÈRE (*lès deûs mains è lès potches, su porméne avâ l' sène, tot loukant lès-autes tchoûler èt tot tûzant. I s'arète d'on côp*). — Volans-gne aler rovrer ?...

RIDAU

TREUZINME AKE

Lu sène su passe quéques meüs après l' deúzinne à prêtins. Matot, on l' veürè-st-à lever dèl teüle, s'a r'mètou a l'ovrèdje avou s' fi. I-a lowé on p'tit manèdje avou on djârdin ; i vike ureüs.

On-z-èst l' dimin après-nône.

Prôpe couhène. Pwète a gauche, è fond, dunant so l' djârdin. Pwète è fond, è mitan, qui done so l' rawe.

À lever dèl teüle, Lèdou fougèye su cigâre assiou èn-on fauteûy, èt Riyète rulève lès hièles dè dîner.

Sène I

RIYÈTE èt LÈDOU

LÈDOU. — Tot l' même, Riyète, lu ci qu'âreût dit, i-a quéques meüs d'vola, qwand vos d'moniz èl rouwale Latour, qu'on bè djoû vos r'sèriz çou ku v's-èstèz asteûre, on n' s'âreût nin mâ moké d' lu, qwè ?

RIYÈTE. — À fond, c'è-st-a Baiwîr ku nos d'vans çoula... c'èst lu qui nos-a r'lèvé...

LÈDOU. — Quénès-îdêyes, tot l' même, po 'n-ovrî !... Qwantes fêyes nu m'a-t-i nin dit ku l' tcharité, come djèl fêve d'avance, èsteût pès qu'on pwèson... ku c'èsteût à peûpe, à bon peûpe, a r'lèver l' mâva...

RIYÈTE. — ...ku briber, c'èsteût sovint haper... ku lès grands voleûrs èt lès grands moudreûs èstît sovint dè anciens bribeûs.

LÈDOU. — Lu Baiwîr !... c'èst l'ome âs-îdêyes, djèl rèpète. On l' duvreût mète âs Tchambes, hê, on parêy !...

RIYÈTE. — I-ènn' a tant qui nèl valèt nin qu'i sont !...

LÈDOU. — Âyi mais, vola, parèt, one fêye qu'i sèrèût la, i f'reût come lès cis qu'i sont : i toûnereût mâ... C'è-st-one manhon d' pèr-

dicion dê, çoula, lès Tchambes !... Riyète... A-bin, mu p'tite fêye, dju so-st-ureûs du v' vêy ureûse èt i m'enn'èst ku çu n' seûye nin a câse du mi... Qwand on-z-î pinse bin... lès çans, duvins lès mâlès mains, c'est tot l' même one saqwè d' bin dandjereûs !...

RIYÈTE. — Si nos-avîs continuwé a r'cûr lès vosses, nos sêris mutwèt tos lès treûs toûrnés a rin... èt rêssêrés èl prihon...

LÈDOU. — C'è-st-ainsi !... èt c'est co Baiwîr qu'a fait ètinde lu bone câse a Crèvèti, c'est co lu qui l'a r'mètou d'adreût... Èt dire ku vosse père nu vout nin todi ènn' ètinde pârler !

RIYÈTE. — ...du Baiwîr ?... S'i rinteure vola, dist-i, dju m' rufai bribeû !... Nu d'mandez nin si dj'a sègne !... (*On bouhe*).

Sène II

LÈS MINMES èt CRÈVÈTI (*tot candjî. Su nez n'èst pus rodje èt sès hardes sont brâmint pus prôpes qu'à deûzinme ake*)

RIYÈTE. — Intrez !

CRÈVÈTI. — Salut !... Dju vin po Mossieû Lèdou... (*Alant vèrs lu*) Dj'a stu payî la ku v' m'avîz dit, vola lu r'çu... Vosse parapwi n' sêre r'fait ku d'main, on-z-a dit ku dj' l'alahe ruqwèri so l' corant d' l'après-nône...

LÈDOU. — Merci... merci... (*I lî tchôke, sins rin dire, dès çans èl main, Crèvèti r'mèrcih dèl tièsse, èt Riyète n'a rin vèyou*).

RIYÈTE. — Èt c'est totes vos novèles, çoula, Crèvèti ?

CRÈVÈTI (*hèrant on bilèt èl main d'a Riyète*). — Totes... i n' manque nin one.

RIYÈTE. — Ave diné ?

CRÈVÈTI. — Djël va-st-aler fé...

RIYÈTE. — I nos rud'man co dèl sope èt quéquès crôpîres... Vinez vola, vos lès magnerez...

CRÈVÈTI. — Merci, Riyète...

LÈDOU. — I dit merci èt i n'a rin r'cû !... Vola on drale !... (*Riyète lî chèv a dîner a one pitite tâve qu'è-st-è fond dèl sène ad'lé l' cuisinière. Lèdou, qui tâze, tot loukant l' fougère du s' cigàre monter vès l' pla fond*). Quî a bu boira, dist-on... Quéne boûde !... quéne grosse boûde, hê, Crèvèti ? Ca... tu n' beûs pus, èt avou çou qu' t'as bu... (*Riyète lét l' bilèt è catchète*).

CRÈVÈTI (*al tâve*). — ...on f'reût bin toûrner lès-èles d'on molin treûs samaines à lon... Qu'è volez-ve ? qwand on-z-a dè môleûrs !...- Adon... cès boches la...

LÈDOU (*jant come lu d'avance*). — Ku n' crèvèt-i !... ku n' crèvèt-i !... i n' sont nin tos crèvés po l' cåse...

CRÈVÈTI (*mostrant l' plèce du s' côûr*). — ...èt dj'a todi la... one saqwè qui sône... mais... dj'a compris... ou, pus vite, Baiwîr m'a fait comprinde...

LÈDOU. — ...ku ç' n'esteût nin avou dè pèkèt ku tu t' ruwèri-reûs... (*Riyète qu'a r'wèsté lès hièles, su vînt mète a tricoter al tâve*).

LÈDOU. — Vinéz' on pô ad'lé mi, Riyète...

RIYÈTE. — Poqwè ?

LÈDOU. — Vos l' sèprez... Vinez... n'âyîz nin sègne...

RIYÈTE (*ad'lé lu, tot près dè fauteûy*). — Qu'a-t-i ?

LÈDOU. — Assiez-ve la... (*I lî ak'sègne lu bwêrd dè fauteûy èt Riyète s'assît*) Vos n'èstèz nin ureûse, vos !...

RIYÈTE. — Mi ?

LÈDOU. — Nin tant qu' vosse père... Vos-aîmez todîs bin fwêrt lu fi Baiwîr... Èt vosse père, lu, nêl pout nin vèy vola... duspôy l'afaire... ku v' savez bin... Mâdèye bwèsson, va !... éco on pô, ci pèkèt la vus-aqwèréve dè bès duspîs...

RIYÈTE. — Mu père, nin pus qu' vos, nu saveût çou qu'i fève, èdon, ci djoû la ?...

LÈDOU. — ...èt vos v' chagrinez... èt vos v' vèyez è catchète avou Jan... èt vos v' sucriyez...

RIYÈTE (*djênêye*). — Nôna...

LÈDOU. — Èt Crèvèti vola, qui fait d' tos lès mètis duspôy qu'i n' fait pus d'vins l' pèkèt èt lès-alumètes, vus-apwète dès lètes... I fait l' concurrence às facteurs... èt, qwand l' police èl sèprè, i s' f'rè drèssî procès...

CRÈVÈTI (*qui rêy lu boke plêne*). — Vos m'alez fé ècroukî, vos, tot-rade !...

LÈDOU. — ...èt vos léhez vos lètes è catchète, pinsez-ve ?... Vos comptez n' nin èsse vèyawe... mais on veût dusqu'a vos tchifes duv'ni come dès rainètes tot lès léhant... èt vosse sutoumac' fait dès hopes come lu lècè qwand i houïse... Vos-èstèz-st-ureûse, tot v' sorèy, pinse-t-on... mais, è vosse bê cîr, vola one neûre noulêye qui passe... vos r'pinsez a vosse père qu'a djuré ku Baiwîr nu r'mètreût mây lès pîs voci... lu cîr duvint todi pus neûr... (*Vèyant Riyète qui c'mince a plorer*) ...on sint v'ni dès gotes... (*Vèyant Riyète su d'lahî*) ...èt v'la l' lavasse qui tome... (*On tins. Crèvèti a fini d'magnî ; i s' lîve èt prind l' mitan dèl sène*).

CRÈVÈTI. — Mèrci... mèrci... Riyète ! Riyète ! Vos m' fez dèl pône, qwand dju v' veû plorer come çoula... dju moûr po fé avou vos çou qu'on-z-a fait avou mi : vus rinde ureûse...

LÈDOU. — Vos n' sârîz... Matot èst bin trop mak'té... F'rîz-v' bin sôner one pîre, vos ?

CRÈVÈTI. — Dju f'rè mîs qu' çoula, si v' volez... dju f'rè sôner l' coûr du Matot.

LÈDOU. — Dju voreû bin vèy çoula...

CRÈVÈTI. — I-a bin dè tins qu' dj'a-st-one idêye... Volez-ve mèl lèyî sèyî oûy ? Lèyîz-me tot seû tot-rade avou Matot, qwand i ramousserè... Alez-è vos deûs... èt dju v's-îrè r'trover... (*a Lèdou*) è vosse manhon...

LÈDOU. — Si tu féves jamais one parêye, hê, dju t' donreû...

CRÈVÊTI. — Dju n' vou rin, mi... Vos m'avez stu turtos trop bons, èt çoula n' su rouvêye nin...

LÈDOU. — C'est conv'nou ainsi... nos nos r'sètch'rans tot-rade...
(*On-z-étind dè brut èl coulisse*)

CRÈVÊTI. — Vo-l'-ci !... (*Riyète su r'sowe èt va tchipoter a l'ârmâ*).

Sène III

LÈS MINMES, MATOT èt PIÈRE, *avou dês visèdjes bin fris',
moussis tos lès deûs come dês-ovrîs qu'ovrèt, â prétins, è leû
djârdin.*

MATOT. — I m' sonléve bin qu'aveût djint ; bôdjou !...

PIÈRE. — Mèssieûs...

MATOT. — So l' tins qu' dju m' râye lès brès' fou dè cwêr a foyî
m' djârdin...

PIÈRE. — ...Lèdou, lu, qu'èst vèf, tchôke dês pouces è l'orêye
a m' soûr.

MATOT. — Si c'èst dês pouces du boche, ile ènn' âre vite l'orêye
plène !

CRÈVÊTI. — I-èsteût tins qu' dj'arivahe !

PIÈRE. — Poqwè ?

CRÈVÊTI. — Ile alève dire : Âyi !

MATOT. — Pauve Riyète ! C'est l' cas d' dire ku l'amour è-st-
aveûle... (*A Lèdou*) T'ès trop vî, valèt !...

PIÈRE. — Nôna, c'èst m' soûr qu'èst trop djône.

MATOT. — Â ! s'ille èsteût sûre du toumer vève, qwinze djoûs
après l'aveûr rumarié !... mais 'le n'a nole tchance, mu fêye...
S'ile vindève dês madous, lès-êfants vinrît â monde sins tièsse...
D'alieûrs, lès çans, qu'èst-ce ku c'èst don qu' lès çans, tot seûs ?...

LÈDOU. — C'è-st-a dire qu'avou mès çans...

MATOT. — Tès çans !... Pa ! i t' djènèt, tès çans... C'est même a çoula qu'on veût qu' t'enn' as mây oyou bécôp d'avant l' guère.

LÈDOU. — Qu'è pou-dje, mi, si dj'a rèussi ?... D'alieûrs, sins l' guère, lès çans, ku dj' done voci vola, sèrît mutwèt d'monous è fin fond dèl bouise d'on pice-crosse ou l'aute. Lès çans qu' dj'a, dju n' lès-ètasse nin, dju lès fai rôler.

PIÈRE. — I n'a nouk du nos-autes qui v's-ennè vout.

LÈDOU. — Dju creû bin qu' siya qu'enn' a qui m'ennè volèt... Lès bolchèvisses... Nu l'èstèz-ve pus, Pière ?

MATOT. — I nèl sàreût pus èsse, hê, pusqu'i n'est pus bribeû ! C'èst l'pârti d' lès bribeûs èt d' lès pûris, hê, çoula, l' Bolchèvisme!...

CRÈVÈTI (*a l'ouh du gauche qui done so l' djârdin*). — On n' pâ-reûle mây dè leûp sin 'nnè vèy lu cawe... Voci on bribeû â hâhè dè djârdin.

MATOT. — Fez-l' intrer !

CRÈVÈTI (*brèyant*) — Maïsse, po voci !

Sène IV

LÈS MINMES èt LÈDJEUNE, *bribeû*

LÈDJEUNE (*a l'inglêye du l'ouh, lu tchapê èl main*). — Mès binamêyès djins ! One pitite tcharité a on pauve mimbe du Diu qu'è-st-èl misère, s'i v' plaît !

LÈDOU (*s'avançant*). — Avez-ve vosse carte d'idantité ?

LÈDJEUNE (*djênê*). — Nèni, maïsse... dju l'a pièrdou...

LÈDOU. — Cumint v' lome-t-on ?

LÈDJEUNE. — Bin, on m' lome... Cumint qu'on m' lome ?... Poqwè ?

MATOT. — N'èstèz-ve nin l' Cadjot d' Fléron qu'èst mwêrt ?...

LÈDJEÛNE. — O nèni ! dju vike, èdon, mi !...

MATOT. — Vos li ravizez si bin...

LÈDOU. — Djans, cumint v' lome-t-on èt wice dumonez-ve ?

LÈDJEÛNE. — Lèdjeûne... dju so d'après Ayeneux.

PIÈRE. — Vos-avez l' misère ?

LÈDJEÛNE. — Dju m' trouê vèf, malâde, avou si p'tits-êfants.

LÈDOU (*dunant on carnèt èt on crêyon a Riyète*). — Riyète, marquez çoula so m' live... dju va prinde dès-int'fôrmacons èt, si c'èst veûr çou qu' vos m' duhez, vos-ârez d' mès novèles, savez !...

MATOT (*avançant*). — Cumint don ? bé ! si dj' louke bin, c'èst l' bwègne Houbêrt... on ancien plankèt... qui bribève avâ lès cafès tot vindant dès cartes-vues èt dès crêyons...

LÈDJEÛNE (*corant évôye*). — ...djoû...

MATOT. — Pice-crosse come i n'a nouk, i n' s'a mây uarié èt i parèt qu'a dès hopês d'actions è s' payasse... (*I riyèt*) Nèl rassiz nin, Riyète...

PIÈRE. — I n'a nin ruc'nohou sès-anciens camarâdes.

LÈDOU. — I-èst vèf, dist-i.

MATOT. — C'èst lu, dju m' rapèie, qui racontève às djins ku s' fame èsteût mwète pèsonélemint... I-a v'nou a stok d'on bwès... S'i-èsteût r'cû tos costés come çou-voci, d'vins ût djoûs i roûveure.

LÈDOU. — S'i-aveût-st-oyou s' carte d'idantité, dju li âreû d'né quéque saqwè.

MATOT. — Ç'âreût stu one carte d'indem'nité, sés-se, alôrs ! (*Crèvêti fâit dès sènes a Riyète*).

RIYÈTE. — Mossieû Lèdou ? qué novèle ? èt vosse comission ? è roûvîz-ve ?

LÈDOU. — C'èst veûr... Come dju m' va r'marier avou vosse fêye, Matot, dju m' rumèt' a nouf. Dju m' va rêtch' ter dès cols,

dès cravates èt dès tch'mîhes, èt, po n' nin m' fé flouwer, dju prind m' crapaude avou mi, po lès-aler ètch'ter...

PIÈRE. — Lès pout-on lèyi 'nn' aler leû deûs ? (*Riyète mèt' su tchapê*).

MATOT. — On va co taper fou qu'i s' vont marier...

PIÈRE. — Quéne oneûr por mi !... qué laid sorodje !...

RIYÈTE. — ...qu'èst ritche, dirè-t-on !... qu'ârè-t-èle bon avou lu !...

LÈDOU. — ...qu'ârè-t-i bon avou lèye ! diront lès camarâdes...

MATOT. — Irans-gne dusqu'a so l'aîte ? diront lès tèmons a l'èglise, après l' marièdje...

LÈDOU (*apiçant Riyète po l' brès' po 'nn' aler a cabasse vès l' pwète*). — Vola c'mint ku n' rot'rans po 'nn' aler al Manhon d' Vêye, loukîz... (*Riyète, po rire, rote fwêrt reûd èt Lèdou a totes lès pônes a l' sûre ; s'arètant ad'lé l'ouh*).

RIYÈTE (*a Lèdou*). — Mais vormint, wice alans-gne don ?

LÈDOU. — Dju n'è sé rin...

RIYÈTE (*sôrtant tot riyant èt tot l' rapicant po l' brès'*). — Mi non pus ! A-bin ! n's-îrans la essonle, ainsi... (*I sôrtèt*).

PIÈRE. — I n'îrè mây dusqui la...

MATOT. — Tu direûs Lakmé èt s' ví père... (*I lès loukèt 'nn' aler tot-z-èstant so l' souû*).

PIÈRE (*brèyant*). — N'enn' alez nin avou lu, souû !... i n' porè ruy'ni...

MATOT. — Duhez nèni, fêye... i-èst todi tins !... (*I riyèt inte zèls*).

Sène V

LÈS MINMES, sâf RIYÈTE èt LÈDOU

PIÈRE. — C'è-st-onk qu'ètind a rire...

MATOT. — I-èst tins ossu, mais c'è-st-on bon pante tot l' même...

CRÈVÈTI. — Lu guère m'a rwiné, mi... Lu, l' guère l'a-st-anritchî, lès çans ont candjî d' mains... A-bin ! si dj' saveû ku m' fôrtune èst d'vins lès sénes, i m'ennè sèreûnt mons du n' pus-aveûr nol aidant...

PIÈRE. — C'est djusse !... Lèdou s'a lèyî aler a s' passion d' comèrçant tins dèl guère, mais i fât ruk'nohe one sôr, c'est qu'i qwîrt a d'ner èt ku, qwand i done, i done du bon coûr...

CRÈVÈTI. — Èt mâgré çoula, dj'aîme co mîs m' sôrt ku l' séne, ka i donreûnt même tot çou qu'a, dusqu'à dièrain çantime, qu'i n' parvinrè mây a fé roûvî ku c'est l' guère qui l'a fait ritche... (*Al pwète dè djârdin*). Ave fini d' foyî vosse djârdin ?

MATOT. — Nèni, mais dj'enn' a m' tchêdje, èt nos l' laîrans-st-ainsi po oûy.

CRÈVÈTI. — Dju m' va-st-aler fini, mi...

MATOT. — Çu n'est nin on-ovrêdje po nos-autes, Crèvèti... C'è-st-on passe-tins... Nu m' rucôpe nin mès djôyes, va !...

CRÈVÈTI. — On plaîsîr vât l'aute... Vos m'êstèz si bons...

MATOT. — Taîs'-tu avou çoula, hê ! c'est Lèdou qu'i fât r'mèrci...

CRÈVÈTI. — C'est qu'i n'est nin marqué so m' front ku dj' tome d'on mâ... ku dj' so-st-on pauve èt, si dj' n'aveû nin dèès bravès djîns âtoû d' mi...

PIÈRE (*qu'èst r'monté ad'lé l'ouh*). — Save bin qu'on lès veût co todi ?...

MATOT. — Qu'è-st-i fir !... I pinse tère lu Bon Diu po l' brès'...

CRÈVÈTI. — Ou pus vite l'Avièrge...

MATOT. — C'est-veûr !... Ile a-st-on pô l' visêdje d'one posteure du crôye... duspôy quéque tins...

PIÈRE. — On direûnt ku m' soûr su chagrène, çu n'est pus lèye... ile nu djâze pus, èt ille a dèès brès' si maigues... si maigues ! L'aute djôû, ile mu rabrèssîve, èt djêl tûzéve tot loukant sès brès',

i-avizît si télemint grands, qu'i m' sonléve qu'ile mu lès-âreût-st-âhêyemint toûrné deûs fêyes âtoû du m' cô...

MATOT. — Ile a portant tot çou qu'ile vout...

CRÈVÊTI. — Vos l' duhez, vos-autes!... èl wadjerîz-ve ?

MATOT. — Tu vous pârler dè fi Baiwîr ?

PIÊRE. — Por mi, ile l'a roûvî...

CRÈVÊTI. — Bin loukîz, mi, dju v's-èl va dire hêyèt'mint. Si Riyète a-st-on visèdje du ceure, èdon, si Riyète n'a pus d'vins lès-oûy dès milètes d'on bê cîr d'avri, c'est pace qu'ile pièd' su santé inte on pére èt on fré qui l'aîmèt, mais qui n' vèyèt rin...

MATOT. — Âmèn ! dist-i l' curé, qwand l'orémus' èst foû.

CRÈVÊTI. — Lu p'tite sofeure, djèl veû bin... ille èst k'sûse à coûr, èt ile nu wèse dire su pône a nolu...

MATOT (*mâva*). — Ruçûre lès Baiwîr vola!... çoula, jamais!... dj'aîmereû co mîs...

CRÈVÊTI. — Qwè?...

PIÊRE. — ...du toûrner a neûrès bièsses!...

MATOT. — ...du ruduv'ni bribeû!...

PIÊRE. — Qu'âreût-i bon, du v'ni fé l' crâne vola, èt d' raconter a tot l' monde ku c'èst grâce a lu ku nos-èstans so l' dreûte vôte!...

CRÈVÊTI. — I fât tot l' même ruk'nohe...

MATOT. — Taïs'-tu!... tu vas dire one boude... Si têt hâbites éco on pô, têt vas ravizer... tu d'vinrès-st-ossi minteur ku Baiwîr... I mintih si télemint, hê, lu, ku, d'avant ku l' parale nu lî mousse foû dèl boke, i-a dèdja minti...

PIÊRE. — Si n' rèstans çou ku n's-èstîs, èdon, Crèvêti, c'èst pace ku nos l'avans bin volou ruduv'ni, èt nin pace ku l' Baiwîr nos-a d'né dès consêy...

CRÈVÊTI. — I n' m'a mây dit aute tchwè...

PIÈRE (*mokant*). — Lu, qu'a dit çoula ?...

CRÈVÈTI. — « Matot èt s' fi, m'a-t-i co dit nin pus lon qu'îr après-nône, avît l' consyince djusse èt bin placêye... èt çou qu'ont fait, su r'drèssi, i-èl duvît fé èt i-èstît capâbes dèl fé sins lu s'coûrs du nouk ». C'est po çoula, a-t-i dit Baiwîr, ku dj' lès rèspect'rè tofêr...

MATOT. — Tu nos vous bal'ter !...

CRÈVÈTI. — « ...èt qui m'enn'est dusqu'a l'âme d'esse du brode avou zèls... »

MATOT. — Tu n'as pus l' manière du beûre, mais t'as r'trové one aute : lu cisse du s' moquer d' lès djins a leû nez...

PIÈRE. — Ku sâreût-on dire ? I s' pout qui s' rupint asteûre, dè mǎ qui nos-a volou fé...

CRÈVÈTI. — Dj'ennè so sûr, mi, qu'i s' rupint du s'aveûr gâr-mèté avou vos-autes... i n' dumande qu'a v' ruhâbiter...

MATOT. — Qu'i d'meûre la qu'est !

CRÈVÈTI. — Çu n'est nin bin, Matot, du djâzer ainsi ; vos d'vrîz tûzer a vosse fêye !... Save bin poqwè dju m'a fait tant dèl pône qwand m' pauve fi a stu fusilyé d' lès Prûssiens ? Volez-ve ku dju v' dêye poqwè, dès samaines èt dès rassamaines à lon, dju n'a pus magnî, dju n'a pus dwèrmou, dju n'a fait ku d' beûre ? Save bin poqwè dj'a corou lès vôyes ? Save bin poqwè dju tome d'on mǎ, Matot ? Dju v's-èl va dire. C'est pace ku, l' meûs d'avant ku m' pauve fi n' morahe, dju li aveû d'findou d' djâzer a one djône fêye qu'aîmêve, èt qui m' dusplâihîve ! Dju l'aveû man'çi dèl mète a l'ouh, èt m'pauve fi, tot bon, m'aveût dit : « Père, c'est bon, dju n' vus vou nin dusplâire, èt dju n' li pârul'rè pus... » I s'aveût broyi l' coûr, èt l'idêye qu'aveût-st-èpwérté èl tère lu pône ku dju li aveû fait, m'a fait sofri pès qu'one bièsse. Dju l'a sondji dès cints d' fêyes qui m' rustampève çou qu' dji li aveû fait ! Dju l'a r'vèyou dè djoû, dèl nut'... tot la qu' dj'esteu... I m'ennè volève, Matot !

I m' loukîve, l'air trisse, avou deûs grands-oûy plins d' miranco-lêye, come po m' dire : « Poqwè, d'avant d' mori, m'avez-ve fait cisse pône la ? » Adon, dj'aveû sègne, dju tronléve, dju brèyève, lès dints m' cakît... èt dju corève lès vôyes... Lu mâleûr ku dj'a, i m'a tofêr sonlé ku c'èsteût-st-one bèye qui m' ruv'nève; ossu, dju pwète mu creûs avou corèdje, èt, grâce a Baiwir, dju n' m'a nin pindou ni tapé è l'êwe... Crèyez-me, Matot, nu fez nin dèl pône a vosse pitite, nèl fez nin pâti dèl hèyîme ku vos-avez so l' père dè valèt qu'ille aime... Si vos v'nîz a piède vosse fêye come dj'a pièrdou m' fi !... Adon, crèyez-me, Matot, vos n' sèrez vramint ureûs ku qwand vos-ârez rindou vosse fêye ureûse... Èt si v's-avez dè coûr, vos direz qu' dj'a raison... (*Matot, assiou al tâve, lu tièsse rupwèzêye so s' main, a hoûté tot, sins bodjî. On tîns*).

MATOT (*rulèvant l' tièsse*). — Dju n' so nin si mak'té qu'enn' a qui d'hèt...

PIÈRE. — Nèni ? Pa ! ç'a tofêr sutu vosse pus grand dèfât !

MATOT (*mâva*). — Bin, t'as boûrdé !... èt l' prouêve, hê, c'èst qu' si Baiwir mu volève fé dèss-èscuses, tot sèrèût rouvî !... Ainsi !...

PIÈRE. — Alez, allez, dju n' creû nin one parêye !...

MATOT. — Nèni ?... bin dju tèl f'reû vèyî, mi !...

CRÈVÈTI. — I n' dumande qu'a s'èspliker avou vos-autes, l'ame... S'i-a mâ adji a voste idêye, i-èst tot prêt' a l' ruk'nohe... Djèl deû vèy pus târd... Dju m' rafêye du li dire !...

MATOT. — Djèl rèpète... s'i m' vout fé dèss-èscuses, dju n' di nin çou ku dj' f'rè...

Sène VI

LÈS MINMES èt HOUBÊRT, *bribeû, grand maigue cwêr lanwihant.*
I s' mosteure a l'ouh dè corti.

HOUBÊRT. — Oho !... èscusez, dju v' comptève tot seû... dju r'passerè...

MATOT. — Intrez, intrez... i n'a nole djène a-z-aveûr...

PIÈRE. — Pusqu'on v's-èl dit !

CRÈVÈTI. — D'alieûrs, pusku vos n' volez nin ku dj' fôye vosse corti, dju m'ennè va, mi... dju m' va piède mu tins aute pâ... (*Ad'lé l' pwète dè fond*). Ça fait qu' c'est conv'nou... Si dj' veû Baiwîr... vos n'èstèz nin d' deûs parales, èdon ?

MATOT. — Pus vite ku du r'magnî m' parale...

CRÈVÈTI. — Vos v' rumagnerîz vos-même !...

MATOT. — Tu l'as dit !... (*I riyèt èt Crèvèti mousse foû*).

Sène VII

MATOT, PIÈRE èt HOUBÊRT

MATOT (*dunant one tchèyl a Houbêrt*). — Ployîz l' djambe !... Qué novèle, Houbêrt ?

HOUBÊRT. — Rin d' nouû ! c'est lès fwèces, parèt, qu'ennè vont, èl plèce du ruv'ni...

PIÈRE. — I t' fât sognî, valèt...

HOUBÊRT. — Mu pauve fame fait çou qu'ile pout !

PIÈRE. — I n' li va nin trop reûd nin pus... djèl vèya îr...

HOUBÊRT. — Ille èst corèdjeûse, mu fame... Èco bin, ca... s'ile n'alève nin fé l'ovrèdje amon lès djins... ku d'vinrîs-ne ? Pâr mi, qui n' mu sèt plainde... Si vos n'avîz nin v'nou vêrs mi...

MATOT. — I n' tu fât nin abate, Houbêrt.

HOUBÊRT. — O !... crèyez-me, dju tûze âs-autes, èt nin a mi !... Mi, dju so-st-on-ouhê po l' tchèt... èt djèl sé bin...

PIÈRE. — C'est po rîre, çoula !...

HOUBÊRT. — Lu docteur mu l'a dit !... Pauvre ame !... I n' saveût c'mint toûrner sès câses po m' dire qu'i falève absolu-mint ku dju d'mandahe a-z-intrer èn-on sanatorium... (*On tins*).

PIÈRE (*tot drale*). — On n'i va nin mori... ku dè contraire !...

HOUBÊRT. — Âyi, dès cis qu'i-gn-a... mais mi ç' n'est nin l' même... i-èst trop târd... dj'a dèdja on pî èl fosse...

MATOT. — Ave on bon pârlant po l' sanatorium ?...

HOUBÊRT. — I n' fât pârlar d' çoula a pèrsone, vos m'ètindez... a pèrsone...

PIÈRE. — Poqwè ?

HOUBÊRT. — Dju n' vou nin qu'on pâreule du sanatorium, èt vola poqwè: mu p'tite, qu'a vint'-qware ans, su marêye duvins one sihaïne du meûs... Si s' galant m' vèyéve intrer la... vos comprindez çou ku dj' vou dire èdon ?... èt mori avou l'idêye qu'on-z-a gâté l' vèye du si-èfant, c'èst mori deûs fêyes... Nu v' duvisez d' çoula avou nolu... èt qwand m' fêye sèrè mariêye... s'i-èst todi tins... dju veûrè... (*Matot èt Pière, tot mouwès, su r'loukèt*).

PIÈRE. — Adon... i sèrè mutwèt trop târd... vos-avez twèrt du ratinde...

MATOT (*lî d'nant on paquèt qu'èsteût-st-èn-one cwène*). — Vola por vos... lès hardes, la... ku v's-avîz dit...

HOUBÊRT. — Merci co cint fêyes !... c'èst çoula qu' dju v'nève qwèri... come vos m' l'avîz d'mandé...

PIÈRE (*lî d'nant dès çans*). — Tènez, Houbêrt...

HOUBÊRT. — Çoula, nèni... vos n'avez rin d' trop'...

PIÈRE. — Dju n'a nole fame a m' compte, mi, Houbêrt... tos mèès çans sont st-a-z-alower...

MATOT. — Prindez çoula, v' di-dje... Deûs pauvès qui s'aîdèt, l' bon Diu rêy! Adon-pwis c'èst lès pauvès, hê, qui s' duvèt-st-aîdî inte zèls... Esse aîdî d'on pauve, çoula gostêye bin mîs ku d'èsse aîdî d'on ritche ! Èst-ce veûr, çoula, Houbêrt ?... Çu n'est nin lès mèèmes çans... i n'ont nin l' même valeur, èt on 'nnè fâit pus d' cas... « Tous pour un et un pour tous », valèt !... ku lès-ovris

s'aidèhe inte zèls, i s' cunohèt mîs d'abôrd, èt i savèt mîs fé l' tcharité, çu n'èst nin come lès ritches, qui d'nèt sovint trop mât, tot volant trop bin fé vèy qu'i d'nèt... On lès rostih trop-z-âhè-yemint, hê, zèls !... (*On-z-ètind dè brut èl coulisse*).

PIÈRE (*alant vèy a l'ouh dè corti*). — Voci Lèdou avou Riyète...

MATOT. — Voci onk qu'atome dè cîr !...

Sène VIII

LÈS MINMES èt RIYÈTE èt LÈDOU, *qui rintrèt tot riyant*

MATOT. — Cumint, vos n' vus t'nez dèdja pus po l' brès' ?

PIÈRE. — I sont dèdja d'loûhis... I n' sont nin co mariés, èt i sont dèdja d'gostés dè marièdje !...

RIYÈTE. — Çoula n' va pus... I n' m'aîme nin...

LÈDOU. — I mèl sonle... Ille m'a t'nou po l' brès' dusqu'a tant ku n' rèscontrihe on djône ame... Ille a duv'nou come one crissôte, adon-pwis 'Ille a r'sètchî s' brès' èri dèl mène, ossi vite qu'on còp d'aloumîre !...

RIYÈTE. — Dj'a sègne du v' fé dè twêrt, mi... I-enn' a tant qui v' vèyèt vol'tî.

LÈDOU. — Duspôy ku dj'a dèss çans !...

MATOT (*bas a Lèdou*). — Vola on pauve, Lèdou... C'è-st-onk po d' bon, sès-se, cila !... i-èst malåde...

LÈDOU (*ureûs*). — Oho !... (*A Houbêrt*) Cumint va-t-i, valèt ?...

HOUBÊRT. — On s' kutchèrêye come on pout...

LÈDOU. — C'èst drale... i m' sonle ku dju v's-a co vèyou... w'ice dumonez-ve ?

MATOT. — Dju v' donrè si-adrèsse...

LÈDOU (*dunant s' cal'pin a Riyète*). — Marquez-l', s'i v' plaît, Riyète... Dju v's-irè vèy dumaïn so l' matinêye.

HOUBÊT. — Merci bécôp, Mossieû... (*Dunant l' main a Matot*)
Matot... tu n'sârès mây comprinde lu bin qu' tu m'as fait... on-z-è-st-ovrî, mais on-z-èst fir... èt... c'èst dâr, veûs-se, du faleûr dumander !
(*I-ènnè va tot mouwé. Matot èl ruk'dût sins moti èt lès-autes èl loukèt sôrti sins poleûr rin dire*).

Sêne IX

LÈS MINMES, sâf HOUBÊT

MATOT (*hossant dèl tièsse tot loukant 'nn' aler Houbêrt*). — Pauvre ame !...

PIÈRE. — Si cila n'èst nin a-z-aîdî !...

LÈDOU. — Dj'irè d'main...

RIYÈTE. — Vola vosse carnèt, dj'a marqué la qu'i d'meûre... Çu n'èst nin lon.

MATOT. — Hoûte, Lèdou... Si tu vous qu'on t' pardone lu mitan d' lès çans ku t'as gâgnî tins dèl guère, hê... done a cila. valèt... done !... done !...

LÈDOU. — Dju comprind... P'auvrès djins !... Çu n'èst nin dès... dès...

MATOT. — Dès bribeûs ! Tèl pous dire... çu n'èst nin dès cis come nos-autes d'avance... C'èst dès peurs, cès-la... c'èst po çoula qu'i sont si pô aîdîs... nolu n' lès c'noh... Sins m' vanter, c'èst mi qu'a-st-ad'viné leû misère...

PIÈRE. — Vormint, alans-gne candji d' moussâre ?... ou b'n... si nos-alîs co fé on bokèt dè corti, don ?

MATOT. — Djèl voléve dire... èt so ç' tins la, Lèdou su r'pwèserè, lu... c'è-st-on-ureûs...

LÈDOU. — Mi !... D vant l' guère, dj'èsteû mâlureûs pace qu'i m' sonléve qu'i faléve dèl fôrtune po-z-èsse ureûs, èt asteûre ku dj'a dès çans, dju so co pus mâlureûs, tot vèyant qu' dju n' so nin pus-ureûs tot-z-oyant portant tot çou qu'i fât po l'èsse !...

MATOT. — Vous-se ku dju t' done lu s'crèt dè boneûr, Lèdou ?
A-bin ! po-z-èsse ureûs, hê ! tu m' pous creûre... i fât pinser l'èsse !...

PIÈRE. — Ainsi, c'est bin simpe, hê !... one simpe pinsêye...

MATOT (*sôrtant*). — Nos 'nnè djans sèmer è corti, dès pinsêyes...
nos v' lès laîrans... (*I sôrtèt tot riyant*).

Sène X

LÈDOU èt RIYÈTE

LÈDOU. — C'est deûs drales, va !... quéne diférince avou
d'avance !...

RIYÈTE (*tchipotant à manèdje tot-z-apôtiant l' café*). — Vormint,
nu roûvîz nin d'aler d'main dusqu'a mon l'ame qui vînt du v'ni,
èdon ?

LÈDOU. — Qwand dju v' di qu' dj'îrè !...

RIYÈTE. — I mèrite tant d'èsse aîdî...

LÈDOU. — Dju n' dumande ku çoula, mi... dju sèrèû bin mâlu-
reûs a fwèce du qwèri a fé dès-ureûs... Mais... Riyète... inte nos
deûs, la... nu v' sonle-t-i nin ku, duspôy on p'tit tins, lès djins
m' kudjâzèt mons ?... Èst-ce mètez one îdêye ? mais i m' sonle
ku duspôy ku dj' fai dè bin tot la ku dj' pou... lès djins m' fêt-
st-one pus riyante mène... Tènez... lu notaire Lahaut... qui fève
lès qwanses du n' nin m' ruk'nohe qwand nos nos creuh'lîs so
l' rawe... i m'a îr dit bôdjou... lu pharmacien Lèruth la, ku s' fi a stu
touwé al guère, djèl vèya îr ossu, dju lî dusfi m' tchapê bin fwêrt,
èt i m'a sonlé qu'aveût hossi l' tièsse come po m' dire bôdjou...
Dj'a stu vigreûs tote lu sîse, îr, a cåse du çoula...

RIYÈTE. — Vos pinsez tant a tot çoula, parèt ?

LÈDOU. — Mais dju n' pinse qu'a çoula, fêye !... c'est çoula
m' grande pône. Dju n' so nin èl prîhon, mais m' tièsse î èst, lêye,
c'è-st-èco pès... Vos savez si pô çou qu' c'èst ku d'èsse ritche come

djèl so ! Crèyez-me, i vâreût mîs du n' nin l'esse, alez !... Vos vèyez si bin qu' tot l' monde nu v' keût nin çou ku v's-avez... I v' sonle ossu qu'on s' moke du tot çou ku v' fez. S'i v's-arive on histou ou l'aute, vos v' duhez qu'on v's-èl keût bin... Dj'a l'idêye qu'on m'ak'sègne â deût èl rawe... « Vola l' Lèdou, loukîz !... lu ci qu'a gâgnî tant dès çans tins dèl guêre !... » Nôna, m' fêye, crèyez-me... dju n' so nin a mi-âhe èt dju n' veû qu'one sôr : rêch'ter çou qu' dj'a fait sins pinser a çou ku dj' fève...

RIVÈTE. — Taihîz-ve on pô avou tos vos râtchârs !

LÈDOU. — Vos-aîmez mîs qu'on djâse du vos-amours, djèl sé...

RIVÈTE. — Çu n'èst nin pus vigreûs...

LÈDOU. — Rawârdez on pô qu' Crèvèti âye dit veûr...

RIVÈTE. — Lu !... qui rarindjereût l'afaîre ?... i m' sonle qu'è-st-one milète simpe, mi !...

LÈDOU. — I l'a stu, tins qu'i bovéve dè pèkèt... mais Baiwîr lî a fait heûre cisse manîre la... Crèvèti èl sèt ruk'nohe... èt s'i fève çoula, i f'reût plaisir a Baiwîr èt... a vos, Riyète... qu'i n' hét nin... (*On bouhe*) On bouhe, savez, Riyète... Vos vèyez la... ku d'vins pô d' tins, grâce a lu, vos-aléhe on bê djoû drovi l' pwète a vosse bê pére ?...

RIVÈTE (*alant drovi*). — Dju n'ârè mây ci boneûr la... dju so trop mâ sègnêye !...

Sène XII

LÈS MINMES èt BAIWIR èt CRÈVÈTI

RIVÈTE (*drovant l'ouh*). — O ! mon Diu !... Mossieû... Baiwîr !...

BAIWIR. — Bôdjoû, Riyète, qu'avez-ve l'air saisêye don ?...

LÈDOU (*qui rêy*). — Ile s'atindève si pô... o ! mais si pô... a v' vèy, parèt !

BAIWIR. — Vola qu' dj'èwére lès djins, mi, asteûre !...

RIYÈRE. — Nôna... mais Mossieû Lèdou djâzéve djustumint d' vos... (*Lî d'nant one tchèyi*) Assiez-ve don, Mossieû Baiwîr... ployîz l' djambe...

CRÈVÊTI (*a Lèdou, tot bas, tins qu' Baiwîr dusfait s' tchapê èt s'assêye*). — Rêpondez âyi so tot çou qu' dju v' va d'mander...

LÈDOU. — Ç' n'èst nin d' mâlâhi çoula... èt poqwè ?

CRÈVÊTI. — Vos sêprez poqwè pus târd... (*A Riyète*) Riyète, i-a-st-on djône cwèr du vosse cunohance qui passe su tins a compter lès pîres qui sont-st-èl rawe, loukîz la... Vinez on pô vêy... (*I-è-st-al pwète dè fond*).

RIYÈTE (*corant vès l'ouh*). — Èst-ce veûr ?... O ! mon Diu !

CRÈVÊTI. — I n'a nin mèzâhe du d'mander s'ille èl cunoh, èdon ? Ile pâreule avou sès-oûy... èt sès tch fes don !... Volez-ve mu fé on plaisir, Riyète... l'aler r'trover tins qu' nos nos-êspliquerans avou vosse père ? (*Riyète sins rêsponde, coûrt èvôye*).

LÈDOU. — I n' s'aîmèt nin, èdon, cès deûs la ?

Sène XIII

LÈS MINMES, sâf RIYÈTE

CRÈVÊTI. — Asteûre, hoûtez on pô, Mossieû Lèdou... Vos-alez rêsponde a çou qu' dju v' va d'mander...

LÈDOU. — C'è-st-ossi pés qu'à tribunal, çoula !... Fât-i lèver l' main èt djurer ?

CRÈVÊTI. — Nu riyans nin... Matot n'a-t-i nin co dit îr, qu'i ruk'nohéve ku Baiwîr êsteût-st-on brave ome, èt ku c'êsteût grâce a lu, qu'i rêsteût so l' bone vôye... L'a-t-i dit ?

LÈDOU (*qui s' troubeule on pô*). — Bin...

CRÈVÊTI (*qui lî fait dès neûrs-oûy*). — L'a-t-i dit, âyi ou nêni ?

LÈDOU (*su rapêlant s' promesse*). — S'i l'a dit... nin one fêye, mais dî fêyes... cint fêyes.. â mons !...

CRÈVÈTI. — A-t-i dît ossu ku çoula li fève dèl pône du vèy su fêye ducwè'i ?

LÈDOU. — Dju creû bin qu'i l'a dît !...

CRÈVÈTI. — Èt qu'i veûreût d'on bon-ouÿ Baiwîr ruv'ni èl manhon ?

LÈDOU. — I l'a dît...

BAIWIR. — Dju n' so nin rancuneûs, vos m' cunohez ; Matot a-st-adji vis-a-vis d' mi come on grossîr, èt dj'aveû tofêr pinsé qu' tot-èsteût fini inte du nos deûs... Seûl mint, d'après çou qu' vos m' duhez, dju veû qu'i s' rupint èt, ma fwè, s'i m' volève fé dès-èscuses, dju n' di nin çou ku dj' f'reû...

CRÈVÈTI. — I fât tûzer a vosse valèt, èdon, Baiwîr ?

LÈDOU. — Po sès-èfants, ku n' f'reût-on nin ?

BAIWIR. — Djèl rèpète, s'i vout fé dès-èscuses, dju n' di nin çou qu' dju f'rè... tot sèrè vite roûvi... c'est m' pus vi camaråde... ça n' su roûvêye nin...

CRÈVÈTI. — Dju mèl va qwèri... èt on s'èspliquerè bin bél'mint, sins s' gârmèter...

LÈDOU. — Nos sèrans la, d'alieûrs, nos-autes... À fond, c'est deûs bons coûrs qui n' qwèrèt qu'a s' rumète...

CRÈVÈTI — Èt i-aimèt leûs-èfants... Vo-m'-ruci...

Sène XIV

LÈDOU èt BAIWIR

BAIWIR. — Dju n' li a jamais volou qu' dè bin, mi, a Matot... Nos-avans v'nou à monde è même manèdje... nos-avans câzi stu ac'lèvés èssonle... nos nos-avans batou co cint fêyes... çoula lôye...

LÈDOU. — A quî l' duhez-ve ? Vos-èstèz-st-on-ame du coûr, Baiwîr... C'est vos qui m'a drovou lès-ouÿ... Sins vos, qu'alève-dju fé du m' fôrtune ? Dju neûrihève dès pûris... dès nawes...

BAIWIR. — Vos l'avez ruk'nohou... çoula m'a fait plaisir...

LÈDOU. — Qwand dj' done, vèyez-ve, asteûre, dju louke a deûs fêyes...

BAIWIR. — One bone parale, dju v' l'a tofêr dit, fait sovint pus d' bin qu' lès çans... Fé l'âmône, dès côps qu'i-gn-a, c'est s' lèyî haper, c'è-st-ècorèdji lès voleurs... On punih lès cis qui hapèt, on d'veût pûni lès cis qu'intrut'nèt lès voleûrs... I n'a mây nouk qu'a morou d' faim, même è tins d' guêre, c'est l' prouûve ku, d'avant l' misère vèritâbe, i-a tofêr dès-ames du coûr... I-a pus d' pauvès honteûs qu'on n' pinse... Crèyez-me... lu tot, c'est du s' duner lès pônes du lès qwèri...

Sène XV

LÈS MINMES, MATOT, PIÈRE èt CRÈVÈTI (*Matot inteure an sène sâhou du s' fi èt du Crèvèti; ad'lé l' pwète, tot vèyant Baiwir, i s'arète tot sèjoké. Baiwir, tot come lu, vout djâser, mais nouk dès deûs nu pout ariver a s' parale... Onk fait on pas, l'aute, deûs, èt po fini, i corèt onk vèrs l'aute, po s' rabrèssî. Leû vile camarâderèye a r'pris lu d'zeûr... Lèdou, tot vèyant çoula, pleûre è s' rodje norèt, èt Crèvèti nu pout contère su djôye. On tins. Pière èt Matot sèrèt lès mains d' Baiwir).*

LÈDOU (*tot mouwé*). — Çoula m' crahe lu coûr !...

BAIWIR (*bouhant so lu spale d'a Matot*). — Brave Matot, va !... qui s'ènnè vout !

MATOT (*strindant l' main d' Baiwir*). — Vî camarâde, va !... qui s' rupint !...

LÈDOU. — C'est l' deûz nme grande èmôcion du m' vèye !... Lu prumî, djèl russinta tot d'mandant a m' fame po hanter... dj'aveû sègne qu'île nu d'hahe nèni... (*Crèvèti, tot-ureûs, coûrt èvôye*).

Sêne XVI

LÈS MINMES, sâf CRÈVÈTI

MATOT. — Louke, Baiwîr, tu n'sés nin l'plaisîr ku tu m'as fait !...

BAIWIR. — Èt mi, èsteû-dje ureûs ? Saveûr lès-èfants come i s' trovît !...

PIÈRE. — C'èst co mu p'tite soûr qui sèrè l' pus contène !...

MATOT. — Çu n'èst nin po l' vanter, Baiwîr, mais m' fêye... mu fêye, veûs-se ?... c'èst la crème, sés-se ?... la crème dès crêmes !...

PIÈRE (*qui chèv lu gote*). — C'èst dè boûre adon !...

BAIWIR. — Èt mi, mu fi... nosse Jan... A-t-i mèyeû qu' çoula ? Çu n'èst nin po l' vanter, mais i-ènn' a nin traze so 'ne dozaine, sés-se, dès parêy !... I-ènn' a pus, hê, dès valèts come lu ?... Èst-ce veûr, Matot ?

MATOT. — Nos l' savans bin, hê ?...

BAIWIR. — Qu'i vont-èsse ureûs !...

PIÈRE. — Èt çoula, so l' tins qu'i m' fâre fé lès léts èt cirer lès solers, mi, qwand m' soûr nu sèrè pus vola !...

MATOT. — C'èst tot don !... qu'i s' marêye !

PIÈRE. — On-z-a trop bon !... dj'ènn' a sègne, mi !

LÈDOU. — Dju so tot mwêrt, mi !...

MATOT. — Çu n'èst rin d'èsse mwêrt qwand on pout todi djâzer, sés-se !...

LÈDOU. — Vo-l'-la, l' boneûr ! dju n' l'aveû mây vèyou d' près... mais c'èst lu... vo-l'-la... dju l'a d'avant lès-oûy... Ossu, dju so si contint, hê, qu'i fât-st-absolumint ku dj' faihe on cadau... C'èst mi, vos m'ètindez, èdon ? c'èst mi qui monterè l' manèdje du lès djônes... Dju vou fé dès-ureûs !

PIÈRE. — O ! mais s'i va d'la, dju m' va bin vite qwèri one fame ossu, mi !... (*Ofrant on hèna*) Al santé d' lès djônes !

LÈDOU. — Èt pusku vo-nos-la racomôdés turtos, vos m'aïderez a-z-aîdi lès mâlureûs... Vos m' direz lès cis qu'ont vraïmint mèzâhe... Asteûre, dj'aïme du v' dire ku dj'a stu â notaire, èt qu'après m' mwèrt, dju laî tot çou qu' dj'a âs bonès-œûves qui n' su mèlèt ku du lès cis qu'ont sofrou dèl guère...

BAIWIR èt MATOT (*li sèrant l' main*). — A la bone eûre, çoula !...

Sène XVII

LÈS MINMES èt CRÈVÈTI *qu'acoûrt po l' pwète dè djârdin*

CRÈVÈTI. — Vo-m'-ruci, savez !... dj'a stu prév'ni lès djônes...

LÈDOU. — A la bone eûre !... wice sont-i don ?

CRÈVÈTI. — Avez-ve dèdja stu â cinéma, vos-autes ?

MATOT. — Ènn' a-t-i â monde qui n'î ont mây sutu ?

CRÈVÈTI. — Qwand vos-avez vèyou on bè film avou dè sènes d'amoûr, qu'èst-ce ku v' vèyez po fini ?

LÈDOU. — Ku sé-dje don, mi ?...

CRÈVÈTI. — Lès-amoureux, qu'ont-st-oyou, tot dè lon dè film, dè dusplis, su r'trovèt po fini...

PIÈRE. — Come tofèr çoula !...

CRÈVÈTI. — Voci, c'èst l' même afaire... Lu film èst fini, èt vos-alez vèy lu tot dièrain tàvlè... Si c'èst bê, nu loukîz nin a on bravô ! (*I tape â lâdje lès deûs batants dèl pwète dè fond, èt on veût Jan qui tint Riyète duvins sès brès' èt pwis quèl rabrèsse, tins qu' lès-autes acteûrs brèyèt bravô, èt ku l' teûle duhind tot doûcemint*).

RIDAU

GLOSSAIRE RÉGIONAL

14^e CONCOURS DE 1920

RAPPORT

Nous avons reçu deux glossaires, l'un de Fexhe-le-Haut-Clocher (entre Waremme et Liège), l'autre d'Arsimont (entre Charleroi et Namur). Disons tout de suite que ces deux mémoires sont des œuvres de valeur et que la Société a lieu de se féliciter du résultat de ce concours.

* * *

Le premier comprend 63 pages format écolier, avec six ou sept cents articles, la plupart assez brefs. L'auteur a recueilli des mots et expressions dont l'allure lui a paru « locale, caractéristique, voire même archaïque ». « Ils sont, déclare-t-il, d'un emploi courant dans le village de Fexhe-le-Haut-Clocher, qui est pris comme centre, ainsi que dans les communes environnantes, depuis Bierset-Awans, Voroux-Goreux, Roloux, Jeneffe, Noville, Momalle, jusqu'à Fooz, Kemexhe, Villers-l'Évêque, bref dans le petit groupe de communes que d'aucuns, tels les habitants de Juprelle par exemple, dénomment souvent *li haut payis*, c'est-à-dire la Haute Hesbaye ».

L'auteur n'a consulté aucun dictionnaire patois ; il tire toute la matière de ses propres observations, de ses souvenirs personnels. La méthode n'est pas sans avantages ; mais elle a aussi des inconvénients, dont le principal est de répéter une foule de termes connus. Une bonne moitié de ce mémoire pourrait être supprimée, n'était çà et là un détail original, un exemple typique, et surtout l'intérêt que nous avons de

savoir que tel mot liégeois a cours dans telle région des environs. En étudiant les travaux de ses devanciers, l'auteur aurait évité plus d'une erreur ou indécision ; il aurait trouvé, pour définir le mot wallon, le terme propre, qui remplace avantageusement toute une description laborieuse. « *adrî*, s. f. (?), petite pièce carrée d'une maison, succédant au seuil et précédant immédiatement la porte d'entrée d'un café ». Entendez qu'il s'agit d'un porche ou d'un tambour. — « *aflitch*, s. f., fleur du chardon ou bardane ? En liég. *plaque-madame* ». C'est uniquement le capitule de la bardane. — « *Babèt, Babète*, n. pr. f., Isabelle ». Non, mais Elisabeth. — « *cabolète*, s. f., petit fournil où l'on remise la nourriture du bétail. Par extension, la chaudière avec foyer servant à cuire la dite nourriture ». L'ordre des significations est manifestement tout le contraire. — « *hotale*, s. f., fruit des haies, de couleur plombée ou bleu foncé, mûr seulement en hiver ». Dites simplement : prunelle, fruit du prunellier. — « *maclote*, s. f., tête, t. d'argot ; petite bête aquatique qui vit dans les étangs sales ». N'est-ce pas le têtard ? — « *manê*, s. m., traverse en bois d'un échafaudage, perpendiculaire à la muraille et fixée à celle-ci ». Le français l'appelle boulin. — « *pôti*, v. intr., épi qui se forme ». Dites : épier, monter en épi. — « *tchèrnale*, s. f., bois très dur, sans filet, dont on fait les maillets de menuisier, les fléaux de moissonneur ». C'est le charme, en liégeois *tchêrnale*. Ces exemples suffisent pour montrer qu'on ne s'improvise pas lexicographe en un tournemain. Mais ne vétillons pas davantage ; sachons plutôt gré à notre auteur de nous apporter une cueillette abondante, et encourageons-le, comme il nous le fait espérer, à nous continuer sa collaboration. Voici, au surplus, quelques-uns des articles les plus intéressants :

basculeû, s. m., préposé au pesage des betteraves.

bêche-fé, s. m., pic (oiseau).

bonbon, s. m., mûre noire.

bôr, s. m., borne en pierre, limitant les parcelles de terrains cultivés.

boyou, s. m., trou pratiqué dans la glace d'un étang pour pouvoir y puiser de l'eau. Par extension, gosier d'un homme qui boit goulument : *qué boyou !*

broûkom', s. m., flamand (paysan ou ouvrier) ; syn. *magnom'*, *montagu*, *pol*, *wastat'*, *flamind d' gate*, *cwârèye tchêsse* (tête carrée).

bute, s. f., canonnrière d'enfant.

bwèh'ner, v. intr., frapper violemment dans les arbres fruitiers à l'aide d'un morceau de bois, syn. *bas'ner*, *flahi* ; — v. tr., *bwèh'ner évôye* (qqn), chasser, congédier.

cagne, s. f., tartine large et très épaisse.

cakègn, s. m. pl., chassie.

couvri, s. m., tonnelier. [Altéré du liég. *coûv'li*.]

crantchi, adj. et s. m., avare ; syn. *avâre*, *fêl*.

crêler, v. intr., chanter faux, s'égosiller sur un ton aigu.

cwèrner, v. tr., écorner. [Altéré du liég. *hwèrner*.]

dimôdurer, v. tr., défraîchir, abîmer.

djâbe (*mète si* —), mettre sa gerbe : vieille coutume consistant à faire brûler une gerbe au passage d'un cortège nuptial.

djêrdjâ, s. m., genève : *dj'a mâ mès djêrdjâs*.

djèstri, v. tr., mesurer (une terre) au moyen de *djèsses*, enjambées d'un mètre environ.

djète, s. f., fronde.

drous'ner, v. intr., trotter sans cesse dans son ménage en travaillant : *quêle djintèye feume ! èle droussène tote ine djournèye ; c'è-st-on vrèy drousson !* — Un *drousson* (*d' pome*) = un trognon (de pomme) ; mais il s'agit sans doute de deux termes différents.

fèrome, s. f., gros marteau.

garcète (*li* —), s. f., la messagère.

pèlinne, s. f., au jeu de cartes, toute carte du 2 au 10.

picoter, v. intr., travailler d'arrache-pied.

rabiyeter, v. intr., tourbillonner, en parlant du vent.

rinater (qqn), lui gagner tout son argent au jeu.

rôbî, s. f., ornière.

roubion, s. m., bourdon (insecte).

Signalons encore la jolie expression : *fé dès sèrin-nes*, « faire des sereines », prendre le frais, par les soirées chaudes d'été, sur le seuil de la porte. — Nous avons déjà noté pour notre part : *fé lès sèrinnes* à Bleret, Bergilers, *fé l' sèrinne* près de Hannut, *aler al sèrinne* à Geer et à Antheit (en hiver, on dit

aler al sîse « aller passer la soirée au voisinage »). Ce terme inédit, d'une grâce et d'une fraîcheur toute latine, n'est connu que dans cette partie de la Hesbaye liégeoise.

Nous engageons vivement l'auteur à poursuivre ses recherches et à compléter ce petit glossaire, auquel le jury propose de décerner un troisième prix.

* * *

L'autre envoi est plus considérable. Il comprend environ 2000 fiches, portant près de 5000 mots usités dans un coin de l'Entre-Sambre-et-Meuse. L'auteur nous dit avoir recueilli tout ce qu'il a pu du vocabulaire, des sobriquets, des noms de lieu, des vieilles chansons d'Arsimont (province de Namur), où il est né et a vécu jusqu'à l'âge d'homme. Devenu haut fonctionnaire à Bruxelles, il n'a pas perdu contact avec son village ; c'est ainsi que son travail a été revu et corrigé par deux personnes connaissant bien l'idiome local. Une partie de la note qui accompagne le glossaire mérite d'être ici reproduite :

Arsimont (canton de Fosse-la-Ville) est aujourd'hui un village de 1800 habitants. Jusque vers 1887 il a fait partie de la commune d'Auvelais. Il a été longtemps essentiellement agricole. Un charbonnage y est installé de longue date, il est vrai, mais les ouvriers de jadis ne rompirent point entièrement leurs attaches terriennes. Ils avaient tous un jardin, voire même un champ qu'ils cultivaient à leur temps libre, et leurs rangs n'étaient pas encore grossis par l'afflux d'une population adventice. Le langage, les mœurs et l'honnêteté se trouvaient bien de cet état de choses. Malheureusement, dans le dernier quart de siècle, le mineur est de plus en plus devenu un ouvrier industriel au contact des étrangers, souvent assez peu recommandables, qui sont venus se fixer dans le village, attirés par les possibilités de travail qu'offrait l'extraction de la houille. Quelques familles restent vouées à l'agriculture et conservent le mieux les traditions du passé. C'est auprès d'elles que nous avons, mes collaborateurs et moi, cherché nos renseignements.

L'habitant d'Arsimont, il y a cinquante ans, était d'une instruction rudimentaire, très naïf et très crédule. Absorbé par les soucis de l'exis-

tence matérielle, replié sur lui-même, il n'avait d'attention que pour les choses qui l'entouraient, pour les animaux qui l'aidaient à produire le pain quotidien. Réaliste inconscient autant que convaincu, il n'avait sous son crâne aucune place pour les spéculations métaphysiques, pour la poésie, pour l'art. Le folklore local est d'une indigence éloquente à cet égard : à part le diable, les sorcières et les revenants, on n'y trouve aucune légende, aucune tradition qui dénote une sensibilité collective. Le vocabulaire est vide de toute expression qui traduise directement les concepts généraux d'amour, d'amitié, de peuple, de patrie, etc. ; par contre, il a une abondance, une surabondance de termes et d'expressions pour tout ce qui se rapporte au manger, aux rixes, aux discussions, aux menus incidents de la vie journalière. Là réside la difficulté pour celui qui, formé à l'école du français, cherche à formuler pour ses frères wallons, les sentiments qui l'animent. L'instrument placé en ses mains est imparfait, il ne dispose que d'un nombre de tons très réduit et ne convient que pour les genres familiers.

Le glossaire forme une masse imposante : l'auteur aurait pu aisément la réduire s'il avait connu le beau travail de M. Auguste Lurquin, que la Société a couronné en 1908 et publié en partie (1). Maintes fois, il lui eût suffi d'y renvoyer et de marquer l'accord ou le désaccord entre les communes d'Arsimont et de Fosse, qui sont distantes de 6 kilomètres.

En général, les définitions sont soignées, remarquables même par le détail précis des diverses acceptions d'un même mot (exemple : « *rabiñî*, 1. habiller à nouveau ; 2. habiller de neuf ; 3. faire connaître désavantageusement qqn, lui dire ses vérités »). Les défaillances sont rares. La *marcote* est, non pas la fouine, mais la belette. *Taper s' via* signifie « avorter » et non « vêler ». *Ratinde*, dans l'expression *il a stî ratindu* est glosé par : « se cacher pour surprendre qqn au passage » ; il fallait dire : « attendre qqn en embuscade ». Au lieu de trois lignes descriptives, il suffisait d'un ou deux mots pour traduire *s'acruker* (s'engouer), *andon* (andain), *astale* (attelle du collier de cheval), *bateroûle* (pilon de baratte), *froyon* (entrefesson), *toûnwêre* (baratte). — Sous un même chef, figurent parfois

(1) Glossaire de Fosse-lez-Namur (Bulletin, t. 52, pp. 107-170).

deux termes tout différents, qu'il importait de distinguer : *distinde* « détendre » et *distinde* « éteindre » ; *tayan* « taon » et *tayant* « taillant » ; *tchaus'* « chaux » et *tchausse* « chaussé, bas » ; *tchinne* « chêne » et *tchinne* « chaîne ». — L'auteur écrit « *tente-affaire*, s. m., vantard », au lieu de *tant-à-faire* ; « *si carwaiti*, v. réfl., épier, regarder à la dérobée, syn. *waiti a catchète* », au lieu de *scarwêti*, v. tr., « guetter ». — La graphie est souvent équivoque : « *diale*, *bouti*, *tilia*, *tounoire* », au lieu de *diâle*, *bouîti*, *tîlia*, *toûnwâre* ; « *ceûde*, coudre, *ceûve*, cuivre » au lieu de *keûde*, *keûve* ; « *esplausse*, *estoner*, *esclamure* », etc., au lieu de *èplausse*, *ètoner*, *èclamûre*, etc. Mais, après ces critiques, nous aimons à reconnaître que l'auteur relève avec soin une foule d'expressions curieuses : *il a stî èlèvé au bourikèt* (au treuil), dit-on d'un personnage mal élevé ; *in drole di chame* « un loustic, un gai luron » (v^o *chame*, escabeau, chaise) ; *dji n' sé taper filé a ça* « je ne puis y remédier » (v^o *filé*, fil à coudre) ; *il èst mèsse padri l'uche* « il est maître derrière la porte = il n'a rien à dire chez lui » ; *il a rèscontré l' coq au roudje bètch*, « il a le teint rougi par la bise » ; *in còp d' mile ans* « un événement extraordinaire et très rare » ; *lèyi l' tère po l' saint* « mourir sans testament » ; *dji vos payerè dès nwèjes al sinte Briye* « je vous payerai des noix à la sainte Brigitte », c'est-à-dire aux calendes grecques ; *èle pète didins dèl sôye* « c'est une prétentieuse » ; *skèter s' culote* « déchirer sa culotte = échouer dans une entreprise » ; *i l'a ôt èl tièsse*, litt^t « il l'a haut dans la tête », c'est un ambitieux ; *pèchî dri l' trûle* « pêcher derrière le truble = faire une opération qui ne rapporte rien » ; *tchér dins l' mô sint tchèna* (ou *sins tchèna* ?), « tomber en pamoison » ; etc. Autant de richesses linguistiques ou de traits folkloriques qu'il importe de noter avant leur disparition imminente, comme ce refrain de conscrit : *Ni brèyoz nin, ma-sœur* ; *C'è-st-in bia p'tit chasseur. I vaut mia l' bidèt Qui d'mèrer gris baudèt !* Ou comme cette formulette traditionnelle pour terminer un conte : *Adon dj'a pris in p'tit tchin*

d' bûre di deûs cawrts (de 4 centimes) *èt dj'a racouru ; mins, quand dj'a stî au tiène Bôdwin* (lieu-dit d'Arsimont), *il èstèt tot fondu.*

Comme nous l'avons fait pour le mémoire précédent, nous croyons utile d'insérer dans ce rapport quelques articles choisis parmi les plus intéressants :

abacâr ou *abat-quârt*, s. m., instrument dont le bourrelier se sert pour enlever les arêtes latérales d'une lanière de cuir.

atimprémint, adv., avec mesure, modérément.

avêrète, s. f., mésaventure : *m' père a yeû ène ~, il a tcheû al valêye dès montêyes.*

bassiner, v. intr., faire du bruit en frappant sur un objet en métal (vieux bassin ou chaudron, etc.) quand un essaim a quitté la ruche. Les villageois prétendent qu'on amène ainsi les abeilles à se poser, mais cette pratique a peut-être son origine dans le droit féodal, qui imposait à l'apiculteur poursuivant son essaim de faire connaître *acre sonante* qu'il entendait conserver son droit de propriété.

bougnî, ribougnî, v. tr., masser, triturer, pétrir : *~ s' vintê fêt do bin quand on-z-a mau.*

branscoter, v. intr., hésiter, tergiverser : *i n'a nin branscoté* (pour lui dire une vérité désagréable) ; — v. tr., ménager : *dji n' vos l' branscotêrê nin.*

brouyon, s. m., bourdon (insecte).

claw'tia, s. m., roquet : *in p'tît ~ d' tchin* ; — individu querelleur, mais peu dangereux.

coque, s. f., menthe des champs.

dayî, v. intr., courir, se hâter ; *a dadaye*, en courant, en toute hâte.

digue [dik], s. f., espèce d'argile employée pour la fabrication des tuiles.

discouch'ter, v. tr., ébrancher, élaguer.

djibaude, s. f., joubarbe.

fekion, s. m., petite prune noire et ronde, assez semblable à une grosse prune, syn. *mxâre biloke* (opposé à *blanke biloke*).

feuw'ter [fêw'te], v. intr., allumer çà et là de petits feux en plein air, pour le plaisir de les voir flamber.

flot, s. m., 1. flotte d'une ligne de pêche ; — 2. bouchon (de bouteille, de gourde.)

gôye, s. f., pâtisserie mirifique dont personne ne connaît la recette et que personne n'a jamais goûtée : *dji vos frêrê dès ~, équivaut à « demain on raserà gratis »*. Parfois, se dit pour les *couyes di swisse*, espèce de beignets.

lêchas', adj., boueux, (chemin) où la boue adhère aux souliers : *lès vôyes sont lêchasses quand i r'ligne*.

lokîn boyà, « espèce de plante grimpante, ressemblant vaguement au mouron. Est-ce la véronique ? ».

morale, s. f., morelle ; syn. *yêbe a pwès*.

pontes di leu [lâ], s. f. pl., berce branche-ursine. [Cf. BSW 52, p. 146].

razoûle, s. f., grattoir, raclette de pétrin.

rotlindje, s. f., jérémiade, complainte [Cf. BSW 52, p. 153].

tatache, s. f., femme bavarde, cancanière.

tchamagne, s. f., moisissure : *li pwîn sint l'~*.

tchin, s. m., chien : *fê s'~*, amasser un pécule (par exemple *po l' dicauce*, pour la fête du village).

trèrauyî, v. tr., éclaircir (par ex. des plants d'oignons).

trèvûdi, v. tr., transvaser plusieurs fois (un liquide pour le mélanger complètement).

vièsprêye, s. f., vèprée : *li ~ vèrè co d'avant l' gnât*, se dit à celui qui prépare plus de besogne qu'il ne pourrait en faire pendant la journée.

walêye, s. f., quantité d'une certaine importance (de foin, de fumier, etc.).

wargache, s. f., morceau d'intestin, ou plutôt canal de la vessie du porc, que l'on gonfle et dégonfle pour produire du bruit.

Le jury propose de décerner un deuxième prix à l'auteur de ce mémoire.

Les membres du jury :

Auguste DOUTREPONT,

Jules FELLER,

Jean HAUST, rapporteur.

La Société, dans sa séance d'avril 1921, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que le *Glossaire de Fexhe-le-Haut-Clocher* est l'œuvre de M. Jules WILEUR, de Liège, et le *Glossaire d'Arsimont*, celle de M. Louis VERHULST, de Bruxelles.

VOCABULAIRE TECHNOLOGIQUE

12^e CONCOURS DE 1921

RAPPORT

Deux travaux importants nous sont parvenus pour le 12^e concours.

Le premier est intitulé *La coutellerie à Gembloux*. Il est composé de deux parties bien distinctes. L'auteur fait d'abord une description des opérations du métier en dialecte de Gembloux. Elle est précédée d'une introduction de deux pages, en français, pour nous présenter la petite ville de Gembloux et son industrie tombée en décadence. Bien que cette partie ne manque pas de verve, on voudrait qu'elle fût en wallon pour s'harmoniser avec le reste. L'auteur nous introduit ensuite dans la boutique d'un coutelier fabricant de canifs. Il imagine que le coutelier donne lui-même à ses visiteurs toutes les explications, comparant d'abord le présent au passé, montrant et décrivant les outils, les matières premières, puis détaillant dans l'ordre la fabrication des lames, ressorts et platines, à la forge, au banc, à la trempe, à la meule, aux divers polissoirs, puis le façonnage des manches y compris les ornements et incrustations, enfin l'assemblage des pièces et les dernières opérations qui donnent le fini et la prestance à l'objet. Il clôt ce chapitre par une liste des diverses espèces de canifs qu'on peut fabriquer. De là il nous transporte chez un fabricant de couteaux, et, pour ne pas se répéter, il se contente de noter les différences qu'il rencontre dans les outils, les matériaux et la fabrication.

Toute cette description technologique est faite avec soin,

sans sécheresse, éclaircie à propos de dessins explicatifs. Il n'y a que l'orthographe qui devra subir de sérieuses corrections.

La seconde partie est un lexique où l'auteur reprend en français la définition des termes. Il y en a environ 250. Tous ne sont point des mots spéciaux à l'art du coutelier, néanmoins il était utile de les inscrire dans leur emploi spécial. On ne peut constater que tous les mots soient heureusement définis : ce point est la partie faible du travail. L'auteur évite toute traduction française : *môrfi* n'est pas expliqué par *morfil*, ni *brouyard* par *brouillard* ou mieux par *embu*, ni *biochi* par *guillocher* dont il semble une simple déformation. Les périphrases dont il se sert sont souvent entortillées. D'abord elles substituent presque toujours le général au particulier : *côpe-fi* est défini *outil...* au lieu de *petite scie à main...* ; *cire a poli* devient *produit utilisé...* ; *astrape* est défini *pièce...* au lieu de *tenaille...* ; *ardjintal* est dit *métal utilisé dans la coutellerie* au lieu de *maillechort employé pour la fabrication des platines* ; *winre* et *pète* sont définis *défaut de l'acier* ; *serpète* sera une *lame de forme spéciale* au lieu de *lame à pointe recourbée* ; *rabate* sera *faire disparaître*. Ce système ne provient pas du tout d'une impuissance à définir, mais de ce que l'auteur s'est fait une idée erronée des exigences de la définition. Il a cru, d'après quelque méchant modèle, qu'il devait substituer le terme générique au terme spécifique qui classerait déjà l'objet et fixerait les idées dans un cadre restreint. Pour s'être condamné à ce procédé, il n'aboutit parfois qu'à des rédactions vagues ou obscures, qui brouillent l'ordre naturel des opérations et qui détournent l'attention du principal vers l'accessoire. Signalons dans ce genre *balwè*, *batch*, *bossæwe*, *cisia*, *croquer*, *magot*, *paumale*, *pougnète*, *rabateau*. Il y a aussi des définitions où le français et le wallon sont mêlés. Dans deux ou trois cas, le français n'est qu'une traduction d'expressions wallonnes fort peu précises : *remettre droite* pour *aplanir* est wallon, *droit* n'a pas le sens exact de *plan* ; *donner la même*

épaisseur ne signifie pas nécessairement *égaliser l'épaisseur*. Ces faiblesses sont, heureusement, neutralisées par la description technologique qui précède et l'on pourra les corriger en s'y reportant. C'est d'ailleurs bien par défiance des définitions que la société a suggéré aux concurrents ce complément de la description préalable.

Le jury, ayant égard à la bonne tenue générale de ce travail, vous propose de lui décerner un second prix.

Quant à l'impression, le jury doit vous rappeler que nous avons reçu en 1912 un travail analogue de M. Louis Loiseau sur la coutellerie à Namur. D'après le rapport de M. Alphonse Maréchal, l'assemblée lui avait accordé une mention honorable avec impression partielle. Le meilleur moyen d'utiliser ces deux travaux consisterait, semble-t-il, à les fondre en une monographie définitive. Le travail sur la coutellerie namuroise est loin d'avoir l'importance, l'ordre et la forme du présent mémoire. Remanié légèrement par l'auteur en 1914, il contient environ 90 termes ; M. Maréchal en a signalé une dizaine d'autres dans son rapport. Ces 90 termes sont répartis en quatre parties, division qui est plutôt de la description technologique que d'un vocabulaire. Le cahier comprend aussi des figures qu'il serait possible d'utiliser. On pourrait donc prendre le présent mémoire comme base, combiner les explications des deux travaux, indiquer par les lettres N et G les concordances entre Namur et Gembloux, par N seul et par G seul ce qui ne serait noté que pour l'une des deux villes. Une courte préface ferait voir comment la fusion a été opérée. Il serait bon aussi d'adjoindre à ce travail sur une industrie en voie de disparition quatre ou cinq photographies de coins d'atelier, capables de fournir une physionomie générale du métier, la forme réelle des outils, leur groupement, si toutefois ceci ne doit pas faire trop forte brèche dans nos finances.

Le second mémoire est un *Vocabulaire du teinturier en laine au XVIII^e siècle à Verviers*. Dans sa préface, l'auteur

explique comment il a été amené à traiter ce sujet. Il existe à la Bibliothèque de la Ville de Verviers une collection de registres anciens provenant d'une importante maison de draperie, dénommée le Fonds Dethier, du nom du fabricant du XVIII^e siècle qui l'a composée. L'ensemble de ces registres comporte environ 29000 recettes de teinture sur 43.000 que contenait la collection. De plus, trois recueils donnent environ 21.000 échantillons d'étoffes teintés. C'est une somme respectable de documents qui pouvait servir de base à un vocabulaire. L'industriel, auteur de ces registres, était un homme d'initiative ; il faisait de nombreux essais et consignait dans ses cahiers les résultats de ses expériences. Il dit si la nuance obtenue par une préparation l'a satisfait ou non, il approuve ou il condamne ou il critique. C'est le travail du chercheur pris sur le vif.

D'autre part l'auteur se sentait la compétence nécessaire pour tirer parti de ce dépôt. Il a été jadis, nous dit-il, élève d'une école professionnelle de l'industrie textile, et, sans aucun doute, il a eu l'occasion de compléter ses connaissances par la pratique. Il s'agit donc ici d'une œuvre sérieuse et longue, qui a dû exiger plusieurs mois de lecture et d'annotations.

L'auteur a présenté son ouvrage en trois fois. Une première partie est consacrée aux termes vraiment spéciaux relatifs aux manipulations, aux ingrédients employés et aux couleurs obtenues. Puis il s'est avisé que des termes plus généraux, qu'il avait aussi recueillis, mais écartés du premier manuscrit, avaient pourtant leur raison d'être dans un lexique, et il les a donnés dans un second envoi. Enfin il y a joint par après un vocabulaire des plantes tinctoriales indigènes ou cultivées. C'est cet ensemble que nous avons à juger.

Disons d'abord qu'il n'y a aucune raison de laisser les deux premiers envois séparés. Ils devront être réunis en rétablissant l'ordre alphabétique. Mais quelles formes adopter comme têtes d'article ? Ce travail concerne l'état d'une industrie à

un moment du passé, il est d'ordre historique plutôt que linguistique, comme les toponymies et les études sur les corporations. La plupart des termes recueillis dans les manuscrits Dethier sont en français, ou plutôt en un mauvais français tel que le devinait ou le fabriquait par analogie un teinturier verviétois fort peu lettré. La question qui se pose est celle-ci : est-il opportun de conserver comme têtes d'article les formes plus ou moins francisées du texte, ou les traduira-t-on en wallon ? L'auteur a choisi le moyen terme que nous employons en toponymie : préférer la forme wallonne quand elle existe encore ; à son défaut, conserver la forme du texte et la distinguer par des guillemets. On peut accepter ce compromis, à condition que l'auteur ne se laisse pas entraîner à inventer des formes wallonnes. Il va sans dire que dans les recettes de teinture et les autres exemples cités, l'auteur reproduit fidèlement les graphies du manuscrit, en se contentant d'y introduire des signes de ponctuation et des majuscules. Nous lui demandons toutefois de ne point pousser la fidélité jusqu'à transcrire en colonne les ingrédients de chaque recette : cette disposition triplerait l'espace consacré à l'impression du travail. Il suffira de les écrire à la suite l'un de l'autre en séparant par des tirets.

L'ouvrage étant surtout documentaire, nous n'avons que peu de critiques à formuler. Il arrive que l'auteur emploie l'*â* au lieu de *o* ouvert quand l'étymologie s'y oppose : ainsi il fait venir indûment en tête d'article *ârsièle* (oseille), *câbal* (cobalt), *âme* (orme). D'autres formes wallonnes paraissent peu probantes : *coucoume* (curcuma, en w. *mèkin*) *fèrnabwès* (fernambouc), *fwèter* (fouetter) ; si elles existent, il ne serait pas superflu de le confirmer par quelques exemples. Aussi problématique est *neûrci* (noircir) : le wallon dit *neûri*, le teinturier Dethier avait encore un autre mot : *warsi*. Est-ce le rapprochement entre *noircir* et *warsi* qui a souri à notre auteur pour lui suggérer *neûrci* ? Toujours est-il qu'il a ima-

giné que *warsi* était un *n-oircir* apocopé de son *n* initial ! En réalité c'est au germanique *swarz*, *swarz* (noir) qu'il faut demander l'origine de *warsi*, comme de *warsel* (noir de fumée), *warsifyi* (calciner, G., II, p. 482), *wascot* (nielle, champignon du blé). — « *poignoux* », en tête d'article, peut être wallonisé sans crainte en *pougnou*. Le mot existe en région agricole. Il ne signifie pas une *poignée*, comme traduit notre auteur, mais une petite mesure faite en paille très serrée, contenant à peu près la grosseur du *poing*. — Nous ne pensons pas que les distinctions établies entre *wèse*, *wède*, ou *vouède*, *guesde*, *guède* soient légitimes, ni que *wède* (pastel de Normandie) vienne de l'anglais *woad*. — Il y a un article *jèpe* et un autre article *yèbe* à réunir sous la forme verviétoise *jèbe* (herbe). — Les trois longs articles placés en appendice sous les titres « Couleurs et draps en 1718, en 1743-44, en 1753 » figureraient avantageusement à l'article *couleur*. Ces articles peuvent mentionner les noms usités des couleurs sans les faire suivre en colonnes, qui semblent interminables. Bien des noms mériteraient d'ailleurs explication, comme *chair de lot*, *de Roy*, *farjacq*, *gris de more* ou *de mort* ? Il faudrait dire aussi d'où provient la différence très grande entre les dénominations de 1743 et celles de 1718.

Quant au troisième envoi, *Vocabulaire des plantes tinctoriales*, nous avons de plus graves objections à formuler. Ici l'auteur a changé de point de vue ; il ne s'agit plus des plantes tinctoriales employées au XVIII^e siècle à Verviers sur la foi des registres Dethier. C'est un autre travail simplement suggéré par le premier. L'auteur rassemble dans son vocabulaire non seulement les plantes indigènes employées à Verviers au XVIII^e siècle, mais toutes les plantes tinctoriales aujourd'hui connues, indigènes ou cultivées en Belgique, et celles qui ne sont plus usitées en teinture parce qu'elles ont été remplacées par des produits exotiques ou minéraux, et celles qui n'ont jamais servi mais qui *pourraient servir* en cas de

nécessité. Il inscrit donc gravement, comme plantes tinctoriales usitées, des plantes qui sont si rares en Belgique que notre pays entier ne pourrait en fournir de quoi teindre une cuvée ! Telle la balsamine. Et il donne la recette du mélange ! C'est aussi une faute de méthode d'avoir puisé les renseignements dans des auteurs étrangers et d'avoir négligé sur cette question des plantes indigènes les botanistes belges.

Il y a 207 articles numérotés. Une table des couleurs qu'on peut obtenir renvoie aux numéros de ces articles.

A ce trait on voit que l'auteur ne fait plus du wallon ni de l'histoire, il enseigne pour les embarras d'une nouvelle guerre des succédanés de teinture. Par là son travail n'est pas de notre ressort. La rédaction des articles est aussi trop laconique pour nous séduire. On trouverait difficilement dans tout ce vocabulaire une seule phrase : l'auteur a employé un système d'abréviations dont il faut avoir la clef : « jaune saturé avec alun » signifie « donne une couleur jaune, si on l'emploie saturée avec de l'alun ». Voici la rédaction du n° 4 : « *Savadje abséte*, armoise *artemisia vulgaris*. Plante : jaune paille avec alun brun avec sel de fer. Peu de matière colorante ». Comprenez qu'on emploie toute la plante, qu'avec addition d'alun, elle produit un jaune paille, qu'avec du sel de fer, elle donne du brun, et qu'elle contient au reste peu de matière colorante.

Nous écartons donc ce travail dont les attaches avec le précédent sont assez lâches et qui n'est pas au point de maturité ni de rédaction nécessaires, et nous proposons un second prix pour le *Vocabulaire du teinturier à Verviers au XVIII^e siècle*.

Les membres du jury :

Auguste DOUTREPONT,

Jean HAUST,

Jules FELLER, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance de mai 1922, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux mémoires a fait connaître que M. Joseph LAUBAIN, de Gembloux, est l'auteur de la *Coutellerie à Gembloux*, et M. Henri ANGENOT, de Verviers, celui du *Vocabulaire du Teinturier*.

GLOSSAIRE TECHNOLOGIQUE

12^e CONCOURS DE 1922

RAPPORT

Trois mémoires nous ont été envoyés, qui avaient pour ambition d'enrichir notre abondante série de glossaires technologiques.

Ils ne traitent pourtant pas des matières que n'eussent pas encore abordées nos précédents lauréats ; mais ils ont voulu les compléter pour le présent ou pour le passé.

C'est donc à l'ancienne industrie que se rapportent deux œuvres qui sont évidemment d'un même auteur : *Vocabulaire d'un serrurier au XVIII^e siècle* et *Le métier des drapiers au point de vue technique*.

Le prétendu Vocabulaire est extrait tout entier de comptes, allant de 1760 à 1788, dressés par le serrurier verviétois Jean Hannotte. On pense bien que ce vieil artisan s'entendait mieux à réparer lourdes pompes et serrures compliquées qu'à manier la légère plume d'oie, et que les rudesses de son patois natal lui étaient plus familières que les élégances du langage académique. Aussi ses transpositions du wallon qu'il parle dans le français qu'il écrit sont-elles d'une gaucherie et d'une approximation qui font sourire les forts en orthographe que nous sommes à peu près devenus.

Dès lors on s'étonne que l'auteur du mémoire ait pu songer à dresser son vocabulaire d'après les graphies déconcertantes du bon Hannotte. Autant dire qu'il n'y a pas de véritable ordre alphabétique et que même il n'y a pas d'ordre du tout. Ainsi *ecplomber*, *enploker*, *eplonquit* (= *èplonkî* « emplomber ») se présentent à des endroits différents.

Mais que valent ces extraits ?

Ce n'est nullement, comme le titre induirait à le croire, un vocabulaire complet du serrurier au XVIII^e siècle. Est-ce même celui de Jean Hannotte tout entier ? On n'y voit les noms que des objets qui lui ont passé par les mains : rien n'y est dit de l'outillage ni des opérations du métier. En réalité, l'auteur l'avoue d'ailleurs, ce n'est guère qu'un coup d'œil sur les occupations d'un artisan du temps passé ou une courte page de l'histoire de l'industrie ouvrière.

Notre lexicologue procède par équivalents. A peine trouverait-on une phrase dans tout son glossaire. C'est dire qu'il n'y a pas de dissertation, ni de comparaison, ni rien de ce qui rendrait attachante la lecture d'un article. Rien de plus sec ; c'est un jet continu de synonymes. Chacun de ces articles, ou à peu près, est fait de quatre éléments : 1^o le terme technique dans la graphie barbare du manuscrit ; 2^o un essai de traduction wallonne ; 3^o un essai de traduction française ; 4^o une ou plusieurs citations du livre de comptes. Exemple : « *andis* = *andî* = andier, landier ; barreau d'une grille à feu — grille en fer montée sur quatre pieds. — Racomodé un andis et mit un pied ».

Bien qu'il ne cite aucune source d'information, l'auteur a certainement pris en abondance à nos glossaires technologiques et aux manuels Roret.

Qu'y a-t-il à butiner dans ce recueil ? Peu de chose en fait de mots, car *fait un trayteux* ou *2 trepied* n'apprendront rien à personne. On ne donne pas l'indication du genre, qui pourrait avoir son utilité.

Ce qui assure au mémoire un certain intérêt — et l'auteur ne s'en est pas douté —, ce sont des témoins de la prononciation verviétoise au XVIII^e siècle : *baine* (bande), *zwaine* (*winne*, rame), *maïpe* (membre), *paynement* (pendement, penture), *hamayde* (à côté de *hamente*, levier de fer), *claychette* (clenchette), *enploker* (emplomber), *échantillot* (-on) attestent la dénas-

lisation (il est vrai qu'un Noël daté de 1615 présente déjà le phénomène) ; le timbre ou la quantité de la voyelle sont notés dans *basqueul* (bascule), *bouhat* (-*ha*, marteau) ; *bloquait* (-*ké*, blochet), *calaise* (calèche), *pisse* (*píce*, pièce) ; laborieusement, pépinière est transcrit *pey py ny* (*pèpinîre*), ce qui atteste la réduction du -*îr* liégeois, masculin ou féminin, à -*i* : *prumî*, *fowî*.

Mais les graphies et les francisations absurdes dépassent de beaucoup celles qui comportent un enseignement : c'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que *sonday* paraît devoir se lire *sonдай*, c.-à-d. *sôdêdje*.

L'autre mémoire est, en réalité, un complément au *Glossaire technologique du Métier des drapiers*, de Stanislas Bormans, publié en 1865 au tome 9 de nos Bulletins, pp. 235-296. Il se divise en trois parties : 1^o notes lexicologiques sur divers passages, concernant la draperie, des *Chartes et privilèges des 32 bons métiers de la cité* ; 2^o notes de même nature sur les documents édités par Bormans dans son *mémoire* ; 3^o observations sur le *Glossaire* qui forme la dernière partie du dit mémoire.

Le *Recueil des Chartes* ne nous offre que des documents assez récents ; ils sont du XVII^e siècle : il y a là peu à glaner au point de vue technique, si l'on s'en tient à des mots ou à des expressions isolées. Aux textes qu'il s'est donné la peine de recopier, l'auteur a joint 64 notes de rédaction un peu redondante : il expose son idée, sa conjecture, pose des questions, rappelle des textes, mais sans pousser sa démonstration. Il définit de façon peu claire ou erronée ; il s'aventure, le malheureux, sur le terrain mouvant de l'étymologie, mais sans précaution ni critique, négligeant les soins élémentaires d'accentuation et de distinctions dialectales. Les articles qui se rapportent aux textes édités par Bormans (65 à 114) et à ceux de son glossaire (114*bis* à 146), auraient pu être fondus

en une seule liste, attendu que Bormans les avait rencontrés à peu près tous dans le dit glossaire.

Mais le malheur est que beaucoup d'articles ne pouvaient être faits sans base étymologique. Et l'auteur, qui est un actif, sait se préparer en ouvrant Lacurne de Sainte-Palaye, Savary et les autres. Mais, lorsqu'il a réuni quelques suggestions, dont les trois quarts seraient à rejeter après examen, il *clôt* l'article au moment où il devait commencer à faire la critique des matériaux assemblés. Manifestement, il évite de discuter les articles de Bormans, dont le travail est pourtant loin d'être un chef-d'œuvre.

Nous ne pouvons que déplorer la discrétion de l'auteur. C'est un chercheur, doué d'initiative, armé de connaissances personnelles variées, et il s'arrête avec ses riches matériaux au milieu du chantier, laissant à d'autres le soin de construire, content sans doute d'avoir utilisé ses connaissances du métier et son amour des choses d'autrefois.

Malgré leur insuffisance, il nous a semblé que ces deux mémoires conservaient assez de mérites, révélaient assez de travail et de savoir pour obtenir une mention honorable. Et nous vous proposerons la même distinction pour une œuvre pourtant toute différente : le *Vocabulaire du sculpteur ornementiste*, dont l'exécution est chose soignée, voire à peu près parfaite. Trois planches, à la fin, nous présentent un dessin achevé des outils du métier et de divers motifs d'ornementation. Au début se placent un historique de la profession, suivi d'un aperçu, en wallon, du travail et des outils ; c'est aussi du bon travail. Mais le vocabulaire même ? Il est vraiment d'une pauvreté ! L'auteur s'évertue visiblement pour allonger sa liste de termes techniques. Par malheur, il n'existe pas un seul mot wallon qui soit spécial à son métier ; on n'y rencontre que des applications de termes plus généraux, bien connus par ailleurs et faciles à saisir quand on connaît le sens général de ces termes. Or un dictionnaire général n'ira point

passer la revue de tous les métiers pour dire que *fé, fleur, brès, cizé*, etc., sont usités dans telle ou telle circonstance dans la main de l'ornemaniste. C'est le cas de dire que l'auteur a fait quelque chose de rien. Il a dû y déployer beaucoup d'habileté et de dextérité. Mais l'ingrat sujet l'a trahi.

Les membres du jury :

Jules FELLER,

Jean HAUST,

Auguste DOUTREPONT, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance de mars 1923, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture des billets cachetés joints aux pièces récompensées a fait connaître que le *Vocabulaire du sculpteur-ornemaniste sur bois* est de M. Jules CLASKIN, de Liège, et que les deux autres mémoires ont pour auteur M. Henri ANGENOT, de Verviers.

TOPONYMIE

13^e CONCOURS DE 1922

RAPPORT

Le jury a reçu un mémoire portant pour titre *Toponymie de la région de Namur-Nord*, ainsi que deux cartes y annexées.

Ce titre peut induire en erreur : on croit d'abord qu'il s'agit du Canton dit de *Namur-Nord*, comprenant une vingtaine de communes. Pour éviter toute confusion, le travail devrait s'intituler : *Toponymie de la Banlieue-Nord de Namur*.

L'auteur du mémoire soumis à notre examen ne s'en tient pas, comme on l'a fait jusqu'à présent, aux limites d'une commune. Outre la commune actuelle de Saint-Servais, il embrasse dans son étude le Nord du territoire de Namur, à l'exclusion de la ville même enserrée dans les fossés et glacis de la 3^e enceinte. Ses recherches, rayonnant autour de Namur-ville, empiètent un peu sur les communes circonvoisines, notamment sur Vedrin, St-Marc, Belgrade, sans dépasser Beez à l'Est, Ronet (section de Belgrade) à l'Ouest.

En somme le terrain étudié ici a son unité, circonscrit au Sud par deux importants cours d'eau et, vers le Nord, par les crêtes des collines qui forment de ce côté l'horizon des Namurois.

Des deux cartes qui accompagnent ce volumineux mémoire, l'une imprimée est au 5000^e et n'intéresse que pour une moitié l'œuvre du concurrent ; l'autre au 10000^e, faite à la main avec grand soin et coloriée, pourrait suffire à condition d'y reporter les quelques indications données par la première. Il serait utile d'y marquer aussi, selon l'intention de l'auteur,

les lignes hypsométriques, de façon que le lecteur se rende un compte exact du relief du terrain « tout en *tiènes* et vallons ».

Parcourons rapidement la *Toponymie* inscrite à notre concours. Elle se présente comme un vaste ensemble édifié par un travailleur fervent et consciencieux, amoureux de son terroir.

Après une introduction où l'auteur fait connaître l'objet de son étude, la peine qu'il s'est donnée pour la mener à bien sans parvenir à l'achever à son gré, et explique certaines notations dont il s'est servi, il dresse la liste des sources consultées : liste imposante comportant 4 pages. Que d'archives patiemment déchiffrées, que de travaux érudits patiemment lus et relus !

Puis il trace le plan de son œuvre. Nous suivrions ce plan pas à pas, s'il n'était si développé. Nous préférons le réduire à sa plus simple expression et conseiller à l'auteur de rejeter à la fin, comme cela se pratique habituellement, l'index alphabétique des lieux-dits et la table des matières ⁽¹⁾.

Voici donc ce plan résumé :

I^{re} partie (32 pages grand format). Description générale de la région.

a) géographie physique :

les *tiènes* (depuis la p. 4) ;

la plaine et les ruisseaux (8).

b) géographie sociale :

voies de communication (à partir de la p. 13) : routes, chemins, sentiers en 2 groupes : 1^o circuit de l'ancienne enceinte ; — 2^o l'éventail de routes partant d'Heuvy et de la S^{te}-Croix ;

auberges (24) ;

les industries locales (25).

(1) Voir par ex. la *Toponymie de Monceau-sur-Sambre* par Carlier et Dony, dans le t. 55 de notre *Bulletin*.

II^e partie (pp. 33 à 120). Énumération des lieux-dits par ordre alphabétique.

Tous les points de la 1^{re} partie sont traités d'une manière remarquable, par un connaisseur qui procède avec ordre. Le chapitre le plus difficile à lire est celui des routes, trop souvent remaniées, soit par des travaux de fortification, soit pour l'établissement des chemins de fer ; cependant l'auteur parvient presque toujours à les identifier, à en donner le tracé ancien, les modifications successives. On lit avec beaucoup d'intérêt les pages consacrées aux industries de la région ; on remonte à leur origine, parfois lointaine ; on les voit prospérer (*Papin'riye*) ou disparaître (faïencerie de St-Servais). Et l'on se figure surtout dérouler l'histoire populaire des deux derniers siècles.

Quant à la 2^e partie, la plus importante dans un travail de ce genre, elle est moins bonne, mais renferme aussi des éléments de choix, en petit nombre. Elle réunit, à côté de noms connus, déjà vus ailleurs (*baty, chaufour, closière, faliye, keûtûres, sart, stordoir, terne* [w. *tiène*], *tîdje, trieux, warisseaux*), des noms d'anciens fiefs, de quartiers, de ruisseaux, etc., bien particuliers — *Berlacomine, Bricniot, Harquet, Hastedon, Heuvy* ⁽¹⁾ — dont la philologie n'a pas encore démêlé sûrement la signification première. Sur ces problèmes épineux, le concurrent n'apporte aucune conjecture nouvelle, mais ses articles étoffés, illustrés de textes anciens et datés, appuyés de données historiques, peuvent mettre sur la voie. Il rapproche comme apparentés des mots qui n'ont entre eux aucune analogie : Morivaux, Mauroul, Melroy. Mais il a parfois des aperçus ingénieux : il interprète bien *Al laide cope*, nom de rue, dont la traduction officielle est inadmissible. Il écrit sur l'origine de *Belgrade* (commune voisine de Flawinne) un article riche

(1) Ne parlons pas d'*Herbatte* sur lequel M. Haust a savamment disserté naguère dans ses *Etymologies wallonnes et françaises*, p. 142.

de détails et concluant. *Al rimouye* lui suggère l'exposé curieux d'un vieil usage.

D'ailleurs certaines pages surchargées de notes (Bricniot) ou écrites trop rapidement, peu lisibles, demanderaient à être retouchées, refondues et recopiées. Le jury, tenant compte des imperfections signalées plus haut, propose d'accorder à ce travail solide et bien composé en général un second prix (médaille d'argent).

Les membres du jury :

Auguste DOUTREPONT,
Jules FELLER,
Edgard RENARD,
Alphonse MARÉCHAL, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance de mai 1923, a pris acte des conclusions du jury. L'ouverture du billet cacheté joint au mémoire récompensé a fait connaître qu'il a pour auteur M. Fernand DANHAIVE, de Namur.

ÉTUDE CRITIQUE SUR LA VERSIFICATION

16^e CONCOURS DE 1922

RAPPORT

Si le jury vous annonçait sans restriction préalable que ce n^o 16 de nos concours a suscité une *Etude critique sur la versification wallonne*, vous espéreriez monts et merveilles d'un si beau titre. En fait il ne s'agit que d'un petit travail de 18 pages qui contient des remarques sur l'orthographe dans son application à la poésie. Le travail est bien soigné au point de vue matériel, mais l'auteur ne semble pas se douter qu'il effleure à peine le sujet.

D'abord il croit faire un chapitre de l'hiatus, mais il ne parle que des consonnes de liaison *-st-* et *-z-* que le wallon emploie pour supprimer certains hiatus, même en prose, même dans la conversation. Il se trompe sur le cas de *on-z-a*, qu'il faudrait plutôt écrire *ons-a*. L'*s* ou *z* n'est pas ici une liaison inventée par des versificateurs, mais l'ancienne *s* du nominatif introduite par analogie en roman français. Il est plus heureux quand il critique certaines graphies comme *ess-ti* pour *èst-i*, *asteur* ou *asteûre* pour *a ç'ste eûre*, *fève* pour *fez-ve*, *friss* pour *fris'*, *vasse à diâle* pour *vas à diâle*, mais ce sont là des fautes générales de nos auteurs wallons et non des artifices inventés par les poètes.

Ces critiques nous conduisent jusqu'à la page 5. Alors l'auteur semble entrer davantage dans son sujet en entamant une autre question d'orthographe, celle de l'*e* muet.

L'*e* dit muet, et qui est seulement atone, compte dans la mesure en français. En wallon il n'y a jamais eu qu'un auteur, Alexandre, de Marche, dans sa pièce *li Pèchon d'avri*, qui lui

ait donné une valeur syllabique à l'intérieur des vers. L'auteur se demande pourquoi on ne remplacerait pas cet *e* en wallon par l'aspostrophe. D'abord, c'est fort laid ; ces mouchetures sont absolument désagréables à la vue. Elles donnent à la poésie wallonne l'apparence lâchée de la poésie populaire française. Si le Wallon ne prononce pas les *e* atones, il n'y a que deux manières de trancher la question : ou ne pas les écrire du tout, ou continuer à les écrire. Chacune de ces solutions comporte des avantages et des inconvénients. Les supprimer, c'est se mettre en désaccord avec les lois qui continuent à régler l'orthographe française ; mais admettons que certains esprits ne soient pas sensibles à ce désir de rendre nos graphies analogiques de celles du français. Nous prévoyons cependant des difficultés. L'*e* muet final devra sauter tout comme l'*e* interne : il faudra écrire *on' bèl' grand' gros' jam'* ou *on bèl grand gros jam* ; il faudra écrire au pluriel *camarâd's* ou *camarâds*, *ovrêdjs* ou *ovrêdjs* : voilà des solutions bien peu élégantes et bien peu pratiques. Puis il n'est pas vrai que l'*e* dit muet ne se ravive jamais en wallon. Dans les vers chantés, il arrive souvent que l'*e* final du vers féminin compte et est marqué par une note dans la musique :

Mès camarâdes m'ont v'nou dire : C'est nosse fiè-è-è-sse...

Cet *e* atone se prononce même plus distinctement qu'en français au pluriel féminin des adjectifs, quand ces adjectifs précèdent immédiatement le substantif : *dès bèlès bonès rodjès pomes*. Et qu'on ne dise pas que là l'accent tonique s'est déplacé, comme on l'a dit souvent. Cela est faux, bien que l'observation en soit faite ici pour la première fois : on ne prononce pas en effet *dès bèlès bonès rodjès pomes*, mais bien *dès bèlès bonès rodjès pomes*. Ce cas est tout différent de celui de *prindèt-i*, *lès èfants corèt*, *dansèt*, *djowèt*.

L'auteur donne à l'appui de son apostrophe une raison d'économie d'impression. Mais, quand le prote met une apos-

trophe à la place d'un *e* muet, il n'y a pas plus d'économie de besogne pour lui que pour l'auteur : on remplace simplement un signe par un autre signe. Et l'inconvénient est qu'on remplace un signe que les auteurs et les typographes considéreront comme accessoire et négligeront souvent.

Autre argument : « On n'a jamais vu », dit l'auteur, « un poète français écrire des syllabes qui ne doivent pas être prononcées ». L'observation est un peu courte : les poètes français laissent l'*e* à toutes les syllabes finales élidées ; il y a longtemps qu'on a cessé de tenir compte de l'*e* dans *queue*, *pluie*, *soient*, *voient*, *croient*, *pioient*, *aient*, *aimaient*, *courraient*, etc., malgré les observations de théoriciens puristes.

L'auteur dit encore que la présence de l'*e* dans l'écriture induit en erreur l'interprète qui chante un morceau. Est-ce que le chanteur, guidé par la notation musicale, serait moins débrouillard que le simple lecteur ? Le rythme du vers est-il chose si difficile à saisir ? Sans connaître le breton on peut lire, grâce au rythme, des vers bretons en observant les élisions, les diphtongaisons et groupements de voyelles qu'aucun signe ne rassemble ou ne sépare, et il serait impossible ou difficile de reconnaître l'*e* muet en wallon !

Mais il y a un autre inconvénient à écrire cet *e* muet : « l'habitude entraîne nos auteurs à mettre des *e* où il n'en faut pas ». Ce n'est point l'asptrophe, représentant de l'*e* muet, qui les préservera de cette erreur. Ecrire *goss'* et *batch'*, c'est toujours affirmer que ces correspondants de *goût* et *bac* « doivent » avoir un *e* final. Ce que l'auteur wallon veut en général, sur ce point comme sur bien d'autres, c'est se soustraire à l'obligation de savoir, d'examiner, c'est ne pas avoir à se gêner. Qu'il en prenne à son aise, le mal n'est pas grand. Tout ce qu'on rime n'est point fait pour la postérité. Ce qu'impriment à présent nos journaux wallons, du moins ceux de Liège, reçoit des éditeurs enfin convertis un bout de toilette.

Mais « cette addition indue d'*e* muets a pour résultat de

confondre les rimes masculines et féminines », observe enfin l'auteur. Soyons logiques au lieu de rester traditionnels : si l'*e* muet est vraiment si muet que vous l'affirmez, il n'est pas plus intéressant à la fin d'une ligne qu'au milieu. La distinction en rimes masculines et féminines ne peut donc plus, d'après votre affirmation même, porter sur la présence ou l'absence de cet *e*. L'imitation du français pour cette règle d'alternance devient une pure superstition. Les vraies rimes du wallon sont vocaliques ou consonantiques. *Brès'* (bras) peut parfaitement rimer avec *crèsse* (crête), *pogn* (poing) avec le féminin *sogne*, dont le français n'a que le masculin *soin*. N'ayons pas la superstition de la rime pour l'œil. Voilà qui doit mettre tous les auteurs à l'aise. Il n'y a de restriction à cette règle que pour le cas où l'*e* muet se raviverait à la fin du vers dans une chanson. Au reste le rapporteur a traité ce point, avec bien d'autres, dans une suite d'articles sur la poétique wallonne dans la défunte *Revue wallonne* avant la guerre.

L'auteur est partisan des règles et des difficultés en versification. Il ne serait nullement artistique, dit-il (p. 10), de « mettre la poésie à la portée du premier venu en écartant toute difficulté... ». Qu'il soit sans crainte. La poésie ne repose pas sur ces vécilles. S'il faut régler la versification, ce que tout le monde admet, il importe que ce ne soit point par des barrières de règles fausses. S'il est bon de suivre l'exemple de la versification française, encore faut-il savoir emprunter à la prosodie traditionnelle ce qui est bon et rejeter ce qui est mauvais, tout comme en orthographe. C'est ce départ qu'on attendrait d'une *étude critique* ; mais, pour faire cette étude critique, il faut être un philologue d'abord, puis il faut que ce philologue ait des vues assez larges pour ne pas emprisonner les auteurs dans des règles absurdes ou inutiles.

Dans le reste du manuscrit (pp. 11-18), l'auteur développe complaisamment cette question, qu'on croyait vidée, de l'*e* final. Il distingue très bien *consèy* (conseil) de *consèye* (il con-

seille), il se trompe quand il compare *fèye* au français *fois* : *fèye* ne représente pas *vicem-fois*, mais une forme dérivée qui est *fiée*, *fié* en ancien français.

L'ouvrage ne sort donc point des observations orthographiques. Celles-ci ne sont point neuves, quoique l'auteur ne cite aucune autre œuvre antérieure ; elles sont judicieuses sans avoir le mérite d'être originales.

A la fin de sa dissertation, l'auteur annonce qu'il a un dictionnaire de rimes tout préparé. S'est-il demandé quelles qualités doit réunir un dictionnaire de rimes ? Sait-il réellement quels mots riment ensemble, lui qui paraît si féru de la distinction vieillotte entre rimes à *e* muet et rimes sans *e* muet ? Ne sait-il pas que les finales des mots diffèrent d'une localité à l'autre et qu'un dictionnaire qui ne tient aucun compte de ces variations ne sera valable que pour une région très restreinte ? Le rapporteur a eu l'occasion d'étudier quatre dictionnaires de rimes : il n'y en a pas un seul qui supporte l'examen. Ranger les mots wallons par leurs finales pour aider le poète semble d'abord une opération enfantine à la portée de tous les rimeurs : c'est en réalité une œuvre d'exécution difficile, du moins pour un esprit un peu délicat. Mais nous examinerons cette question ailleurs, pour ne pas faire un rapport qui dépasse l'étendue de l'original et qui l'imite en se plaçant à côté du sujet.

Les membres du jury :

Auguste DOUTREPONT,

Jean HAUST,

Jules FELLER, *rapporteur*.

La Société, dans sa séance de mars 1923, a pris acte des conclusions négatives du jury. Le billet cacheté joint au mémoire a été détruit séance tenante.

TABLE DES AUTEURS

	Page
BRASSINNE, Ernest. <i>Li Pont d'Avreû</i> , poème	54
— <i>Ine pougnêye di rimès</i> , poèmes	103
BRIXKO, Auguste. <i>Mi feume lèt</i> , pièce en un acte	13
CALOZET, Joseph. Rapport sur le 25 ^e Concours de 1921 : Scène populaire dialoguée	109
CLOSSET, Joseph. Rapport sur le 20 ^e Concours de 1921 : Fable, petit conte, etc.	77
DEFRECHEUX, Charles. Rapport sur les pièces présentées hors concours en 1921	111
DESSART, Jean. <i>Tâvlê</i> , rondeau	92
DOUTREPONT, Auguste. Rapport sur le 28 ^e Concours de 1920 : Pièce dramatique en plusieurs actes	38
— Rapport sur le 28 ^e Concours de 1921 : Pièce dramatique en plusieurs actes	150
— Rapport sur le 12 ^e Concours de 1922 : Glossaire technique.....	258
FELLER, Jules. Rapport sur le Concours spécial Jean Lamoureux, en 1921	119
— Rapport sur le 12 ^e Concours de 1921 : Vocabulaire technique	250
— Rapport sur le 16 ^e Concours de 1922 : Étude critique sur la versification	267
GRÉGOIRE, Antoine. Rapport sur le 19 ^e Concours de 1921 : Récit assez étendu	70
HAUST, Jean. Rapport sur le 27 ^e Concours de 1920 : Pièce dramatique en un acte	5
— Rapport sur le 27 ^e Concours de 1921 : Pièce dramatique en un acte	123
— Rapport sur le 14 ^e Concours de 1920 : Glossaire général	242
HURARD, Henri. <i>Lès Bribeûs</i> , pièce en trois actes	165
JACQUEMOTTE, Edmond. Deux sonnets : <i>Prêtins</i> , <i>Arîre-sâhon</i>	101

LAUBAIN, Joseph. <i>C'est l'viye !</i> pièce en un acte	128
LAUNAY, Marcel. <i>Li rêw</i> , sonnet	45
— <i>È trîh</i> , poème	46
— <i>Li Limbrêye</i> , poème	48
— <i>Tâvlê d' mäs'</i> , sonnet	87
— <i>È bwès</i> , sonnet	88
— <i>Po-z-èsse on payîzan</i> , sonnet	89
— <i>Lès-âmayes</i> , poèmes	90
MARÉCHAL, Alphonse. Rapport sur le 13 ^e Concours de 1922 : Toponymie	263
MARÉCHAL, Lucien. <i>Li progrès</i> , tableau	93
— <i>Djan l' monni</i> , tableau	95
— <i>One camiçole èt on saurot</i> , épigramme	96
PARMENTIER, Léon. Rapport sur le 18 ^e Concours de 1921 : Étude descriptive	43
— Rapport sur le 24 ^e Concours de 1921 : Recueil de poésies.	97
PECQUEUR, Oscar. Rapport sur les 21 ^e , 22 ^e et 23 ^e Concours de 1921 : Poésie lyrique, Cramignon, Pasquille	79
SCHURGERS, Jean. Trois sonnets : <i>Prétins</i> , <i>Arîre-sâhon</i> , <i>Èl wâde di Diêw</i>	99
THIRIONET, Edouard. <i>Saraçin sêrvicîre</i> , tableau en prose.....	50
XHIGNESSE, Arthur. <i>Li mârli d'Avârla</i> , récit en prose	72
— <i>A on planquêt</i> , satire	113
— <i>Tchanson</i> , traduite de Mistral	115
— <i>Lès-êrîves dè p'tit rêw</i> , élégie trad. de R. Burns	118
Table des Auteurs	272
Table des Matières	274

TABLE DES MATIÈRES

	Page
Pièce dramatique en un acte (27 ^e Concours de 1920). Rapport de Jean Haust	5
— <i>Mi feume lèt</i> [dialecte de Liège], pièce en un acte, par Auguste Brixko	13
Pièce dramatique en plusieurs actes (28 ^e Concours de 1920). Rapport d'Auguste Doutrepont	38
Etude descriptive (18 ^e Concours de 1921). Rapport de Léon Parmentier	43
— <i>Li rêw</i> [dial. de Ferrières], sonnet, par Marcel Launay ..	45
— <i>È trih</i> [dial. de Ferrières], poème, par Marcel Launay ...	46
— <i>Li Limbrêye</i> [dial. de Ferrières], poème, par Marcel Launay	48
— <i>Sarazin sêrvicîre</i> [dial. de Namur], tableau en prose, par Edouard Thirionet	50
— <i>Li Pont d'Avreû</i> [dial. de Liège], poème, par Ernest Brassinne	54
Récit assez étendu (19 ^e Concours de 1921). Rapport d'Antoine Grégoire	70
— <i>Li mârli d'Avârla</i> [dial. de Liège], récit en prose, par Arthur Xhignesse.	72
Fable, petit conte, etc. (20 ^e Concours de 1921). Rapport de Joseph Closset	77
Pièce lyrique (21 ^e , 22 ^e et 23 ^e Concours de 1921). Rapport d'Oscar Pecqueur	79
— <i>Tâvlê d' mäs'</i> [dial. de Ferrières], sonnet par Marcel Launay	87
— <i>È brêès</i> [dial. de Ferrières], sonnet, par Marcel Launay ..	88
— <i>Po-ç-êsse on payîzan</i> [dial. de Ferrières], sonnet, par Marcel Launay	89

	Page
— <i>Lès-âmayes</i> [dial. de Ferrières], poème, par Marcel Launay	90
— <i>Tâvlê</i> [dial. de Liège], rondeau, par Jean Dessart	92
— <i>Li progrès</i> [dial. de Namur], tableau, par Lucien Maréchal	93
— <i>Djan l' monni</i> [dial. de Namur], tableau, par Lucien Maréchal	95
— <i>One camizole èt on saurot</i> [dial. de Namur], épigramme, par Lucien Maréchal	96
Recueil de poésies (24 ^e Concours de 1921). Rapport de Léon Parmentier	97
— <i>Trois sonnets : Prêlins, Êrêre-sâhon, Èl wåde di Diêw</i> [dial. de Trooz], par Jean Schurgers	99
— <i>Deux sonnets : Prêlins, Arêre-sâhon</i> [dial. de Liège], par Edmond Jacquemotte	101
— <i>Ine pougnêye di rimês</i> [dial. de Liège], par Ernest Brassinne	103
Scène populaire dialoguée (25 ^e Concours de 1921). Rapport de Joseph Calozet	109
Pièces présentées hors concours en 1921. Rapport de Charles Defrecheux	111
— <i>A on planquêt</i> [dial. de Liège], satire, par Arthur Xhignesse	113
— <i>Tchanson</i> [dial. de Liège], chanson traduite de Mistral, par Arthur Xhignesse	115
— <i>Lès-êrêves dè p'tit rêw</i> [dial. de Liège], élégie traduite de R. Burns, par Arthur Xhignesse	118
Concours spécial Jean Lamoureux (1921). Rapport de Jules Feller	119
Pièce dramatique en un acte (27 ^e Concours de 1921). Rapport de Jean Haust	123
— <i>C'est l'viye !</i> [dial. de Gembloux], pièce en un acte, par Joseph Laubain	128
Pièce dramatique en plusieurs actes (28 ^e Concours de 1921). Rapport d'Auguste Doutrepont	150
— <i>Lès Bribeûs</i> [dial. de Verviers], pièce en trois actes, par Henri Hurard	165
Glossaire régional (14 ^e Concours de 1920). Rapport de Jean Haust	242

	Page
Vocabulaire technologique (12 ^e Concours de 1921). Rapport de Jules Feller	250
Glossaire technologique (12 ^e Concours de 1922). Rapport d'Auguste Doutrepont	258
Toponymie (13 ^e Concours de 1922). Rapport d'Alphonse Maréchal	263
Etude critique sur la versification (16 ^e Concours de 1922). Rapport de Jules Feller	267
Table des auteurs	272
Table des matières	274

Le tome 61 paraîtra au début de 1927. Les membres qui désirent le recevoir sans tarder sont priés d'acquitter leur cotisation dans les premiers jours de janvier.

Ce tome 61 contiendra la *Toponymie de Dolembreux, d'Esneux et de Villers-aux-Tours*, par Edg. Renard.

Publications de la Société de Littérature wallonne

- DELAITE, J. *Le verbe wallon* : 4 fr.
- BORMANS et BODY. *Glossaire roman-liégeois* (1^{er} fasc., le seul paru) : 7 fr.
- MARÉCHAL, A. *Carte dialectale de l'arrondissement de Namur* : 5 fr.
- Projet de Dictionnaire wallon* (1903) : 3 fr.
- Dictionnaire des Spots ou Proverbes wallons*, 2 vol. : 25 fr.
- DOUTREPONT, Aug. *Les Noël wallons* : 15 fr.
- TERRY et CHAUMONT. *Recueil de crâmnignons liégeois* : 35 fr.
- REMOUCHAMPS, Ed., *Tâti l'pèriqui* (éd. populaire) : 7 fr. 50.
 — — — (éd. philologique) : 12 fr.
 — — — (éd. de luxe) : 20 fr.
- DOUTREPONT, G. *La conjugaison dans le wallon liégeois* : 4 fr.
- FELLER, J. *Essai d'orthographe wallonne* : 8 fr.
 — *L'évolution de la géographie linguistique* : 3 fr.
 — *Phonétique du gaumais et du wallon comparés*, suivie du
Lexique du patois gaumais, par Ed. LIÉGEAIS (Bull., t. 37) : 15 fr.
- LIÉGEAIS, Ed. *Complément au lexique gaumais* : 3 fr. 50.
 — *Nouveau complément au lexique gaumais* : 1 fr. 50.
- GRIGNARD, A. *Phonétique et morphologie de l'Ouest-wallon* : 10 fr.
- DORY et HAUST. *Vocabulaire du dialecte de Perwez* : 3 fr.
- HAUST, J. *Vocabulaire du dialecte de Stavelot* : 5 fr.
- LURQUIN, A. *Glossaire de Fosses-lez-Namur* : 3 fr. 50.
- BASTIN, Joseph. *Vocabulaire de Faymonville* : 3 fr. 50.
 — *Morphologie de Faymonville* : 3 fr. 50.
- CARLIER, A. *Glossaire de Marche-lez-Ecaussinnes* : 4 fr.
- FRENAY, FRÉSON et HAUST. *Le tressage de la paille dans la vallée du Geer*, étude dialectale, avec illustrations : 4 fr.
- MARÉCHAL, P. et L. *La meunerie au pays de Namur* : 4 fr.
- PONCELET, Ed. *Le bon métier des merciers de la cité de Liège* : 4 fr.
- HALKIN, J. *Le bon métier des vigneron de la cité de Liège* : 5 fr.
- BORMANS, S. *Le bon métier des tanneurs de la cité de Liège* : 10 fr.
- COLLARD, V. *Vocabulaire du faucheur à Erezée* : 2 fr. 50.
- BODY, Albin. *Vocabulaire des agriculteurs* : 5 fr.
- DONY, Em. *Vocabulaire du faudreur à Chimay* : 1 fr. 50.
- JACQUEMOTTE et LEJEUNE. *Toponymie de Fufille* (le Bull., t. 49, qui la contient : 15 fr.).
- LEJEUNE, JACQUEMOTTE et MONSEUR. *Toponymie de Beaufays* : 4 fr.

- LEJEUNE, J. *Toponymie d'Ayeneux* : 4 fr.
 — *Toponymie de Magnée* : 3 fr.
 DONY, E. *Toponymie de Forges-lez-Chimay* : 4 fr.
 CARLIER et DONY. *Toponymie de Monceau-sur-Sambre* : 5 fr.
 BAYOT et DONY. *Toponymie de Chimay* : 5 fr.
 RENARD, Jules. *Toponymie de Wiers* : 5 fr.
 FOULON et NOËL. *Toponymie de Landelies* : 3 fr.
 RENARD, Edgard, *Toponymie de Dolembreux* : 5 fr.
 — *Toponymie d'Esneux* : 10 fr.
 DORY. *Wallonismes* : 10 fr.
 COLSON. *Table générale des publications de la Société liégeoise de Littérature wallonne de 1856 à 1906* : 15 fr.
 EBISCHER Paul. *L'anthroponymie wallonne d'après quelques anciens cartulaires* : 5 fr.

Collection des Publications de la Société

- Annuaire*, 31 volumes in-12 : 140 fr. (chaque année : 5 fr.)
Bulletin de la Société, 1^{re} série (1) : t. 7 à 13 : 200 fr. (id. : 30 fr.)
 — — — 2^e série, 47 vol. : 700 fr. (id. : 15 fr.)
Bulletin du Dictionnaire wallon, 14 vol. : 80 fr. (id. : 7 fr.)
Les Noël wallons, par A. DOUTREPONT : 15 fr.
Bibliographie wallonne de 1905-1906, par O. COLSON : 3 fr.
Projet de Dictionnaire wallon : 3 fr.
Li voyèdje di Tchaufontaine, opéra comique de 1757 en dialecte liégeois. Edition critique, avec commentaire et glossaire par J. HAUST : 5 fr.
 La collection (1) : 1100 fr. (frais d'envoi non compris).
 Adresser les commandes au secrétaire-adjoint, M. E. Renard (rue Pont-Simonis, 1, Grivegnée) et le montant de la somme au trésorier, M. Ch. Steenebruggen (rue de Londres, 8; compte chèques postaux n° 102927).

Pour compléter nos collections, nous désirons acheter les cinq premiers tomes de l'*Annuaire* (1863-69) et les six premiers tomes du *Bulletin de la Société* (1858-63).

À vendre : la collection complète (avec les tables quinquennales) de la revue *Wallonia* au prix de 500 francs.

Les tomes XI, XII, XIII et XVII de *Wallonia* : chaque tome, 10 francs.

(1) Moins les six premières années du *Bulletin*, qui sont épuisées. La Société ne peut les fournir que par occasion et à prix variable.